


546 42 / 13

PACINTOSH, William



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28772003_0001

VOYAGES

EN EUROPE,

EN ASIE ET EN AFRIQUE.

TOME PREMIER.



VOYAGES EN EUROPE,

Makintosh N AFRIQUE,

N A N T

Voy. en Europe, us, Coutumes, Loix;
Asie, et Egypte, tures de ces Contrées,
& finis en 1781, sions Angloises dans

PAR M. MAKINTOSH;

*Suivis des Voyages du Colonel CAPPER dans
les Indes, au travers de l'Égypte & du grand
Désert, par Suez & par Bassora, en 1779.*

Traduits de l'Anglois, & accompagnés de Notes
sur l'Original, & de Cartes Géographiques.

Par J. P. BRISSOT,

Député à la seconde Législature.

T O M E P R E M I E R.



ÉCOLE CHRETIENNE DE
CAUDEBEC.

A P A R I S,

Chez REGNAULT, Libraire, rue Saint Jacques,
vis-à-vis celle du Plâtre, N^o. 241.

On trouve chez le même Libraire.

Les Lettres Philosophiques & Politiques sur l'histoire de l'Angleterre depuis son origine jusqu'à nos jours. Traduites de l'Anglois du Lord Lytletton, & enrichies de notes sur l'original, par J. P. BRISSOT, Député à la seconde Législature, deux vol. in-8°. d'environ 400 pages chacun, broch. 7 liv. 4 s.



T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans le premier Tome.

- L**ETTRE PREMIÈRE. *Voyage en Hollande ; Description d'Anvers, de Gand, de Bruges & d'Ostende.* Page 7
- LETT. II. *Voyage en Flandre & dans les Pays-Bas. Anecdote sur le Lord Ferrers & le Corsaire Cunningham. Observations sur la guerre de l'Angleterre avec ses Colonies.* 21
- LETT. III. *Politique Française. Portraits de quelques Personnages célèbres. Tableau des Mœurs de la Nation Française.* 36
- LETT. IV. *Préparatifs de guerre à l'Orient.* 51.
- LETT. V. *Traité entre les Etats-Unis & la France. Description de l'Orient & de Nantes.* 65.
- LETT. VI. *Vues des François sur l'Indostan. Leurs Plans. Questions relatives aux établissemens Anglois dans l'Inde.* 67.

LETT. VII. *Particularités sur Häder - Aly.*

Page 81

LETT. VIII. *Départ de la France pour les Indes.*

Description d'un Vaisseau François. 84

LETT. IX. *L'Auteur est arrêté par le Capitaine de*

Vaisseau. 95

LETT. X. *Lettre au Gouverneur de Pondichery.*

184

LETT. XI. *Autre Lettre au même.* 107

LETT. XII. *Sa réponse.* 109

LETT. XIII. *A M. de Launay. Captivité de*

l'Auteur à l'Isle de France. 111

LETT. XIV. *Au Gouverneur Général de cette*

Isle. 115

LETT. XV. *Sa réponse.* 118

LETT. XVI. *Différens évènements arrivés à*

l'Auteur pendant cette captivité. 120

LETT. XVII. *Histoire de son Voyage, depuis*

Madère jusqu'à l'Isle de France. Description

de l'engagement entre M. du Tronjolly & l'Amiral

Vernon. 132

LETT. XVIII. *A M. Anquetil.* 149

LETT. XIX. *Au Gouverneur de l'Isle de Bour-*

bon. 150

LETT. XX. *Voyage à bord du Vaisseau le Favori.*

153

LETT. XXI. *Nouveaux efforts de l'Auteur pour*

<i>recouvrer sa liberté.</i>	Page 163
LETT. XXII. <i>A M. Hastings Gouverneur général de l'Inde , sur les préparatifs & les projets des François.</i>	169
LETT. XXIII. <i>Précis des opérations militaires en Asie. Remarques sur le traitement fait au Nabab d'Arcate.</i>	174
LETT. XXIV. <i>Observations sur les établissemens Hollandois dans l'Inde , sur leur détresse , l'embaras de leur Compagnie des Indes , &c.</i>	182
LETT. XXV. <i>Sur le traité des richesses du Docteur Smith. Sur les suites de la prise de Pondichery.</i>	211
LETT. XXVI. <i>Description du Cap de Bonne-Espérance , de ses habitans , de leur caractère , mœurs , richesses ; de l'oppression de cette Colonie , de ses revenus , productions , commerce , des Hottentots , &c.</i>	217
LETT. XXVII. <i>Etat des établissemens Anglois dans l'Inde. Portraits de quelques Administrateurs célèbres dans l'Inde.</i>	249
LETT. XXVIII. <i>Description du sol , du climat , des productions naturelles , de la population , du commerce de l'Indostan , &c.</i>	255
LETT. XXIX. <i>Sur la guerre entre l'Amérique & l'Angleterre.</i>	

LETT. XXX. <i>Avantages que l'Angleterre pourroit tirer de l'Inde. Anecdote intéressante de bienfaisance.</i>	270
LETT. XXXI. <i>Coutumes , Mœurs , Opinions des Indous.</i>	283
LETT. XXXII. <i>Fautes de la Compagnie des Indes.</i>	322
LETT. XXXIII. <i>Etat des Manufactures , des Monnoies de l'Inde.</i>	334
LETT. XXXIV. <i>Sur les Billets de Banque qu'on pourroit y établir.</i>	337
LETT. XXXV XXXVI. XXXVII. XXXVIII. XXXIX. <i>Système de réforme , pour les Etablissements Anglois dans l'Inde.</i>	35 à 381
LETT. XL. <i>Description des Isles de France & de Bourbon.</i>	382
LETT. XLI. <i>Sur l'avantage que pourroit en tirer l'Angleterre , si elle les s'umettoit.</i>	393
LETT. XLII. <i>Description des Isles de Niccabar.</i>	394
LETT. XLIII. <i>Guerre de la présidence de Bombay avec les Marattes. Siège du Fort de Tannay. Histoire de Pagoba. Description du Pays des Marattes. Mœurs d's différentes Nations sur la côte de Bombay. Leurs mariages. Des Baya- dères , &c. &c.</i>	410 à 486



P R É F A C E

D E ,

L' É D I T E U R.

DA N S un moment où les Anglois s'empresseient à réparer dans les Indes Orientales la perte qu'ils viennent de faire en Amérique , où ils cherchent à étendre leur commerce par-tout , & à couvrir l'Univers de leurs marchandises , où presque toutes les Nations de l'Europe , desirent prendre une plus ou moins grande part à ce commerce ; j'ai cru rendre service à la France & à l'Europe , en publiant la Traduction Françoisse de ces Voyages récemment écrits en Anglois. Ce qui a ruiné presque toutes

les Compagnies qui ont ci-devant entrepris le Commerce de l'Inde , est l'ignorance de la situation politique & commerciale de cette contrée. Une foule de Voyageurs nous ont instruit , à la vérité , sur quelques productions , sur le caractère , les mœurs de quelques Castes , de quelques Nations , sur les cérémonies religieuses , les antiquités , &c. mais aucun (je parle des Voyageurs François) ne nous a donné des renseignemens exacts sur l'état politique de l'Inde ; & cependant sans la connoissance préalable de cet état , les grandes Compagnies Européennes qui veulent y former des établissemens , doivent s'y ruiner infailliblement. La lumière sur l'état politique de l'Inde , ne peut nous venir que des Anglois. Ils y possèdent à présent

le plus vaste Empire qu'on y connoisse. Ils y ont des relations plus ou moins intérieures avec les autres Puissances. Ils y entretiennent dans les Cours , des Envoyés , des Résidens ; dans presque toutes on rencontre des Anglois , qui , aux opérations de commerce les plus étendues , joignent le goût des connoissances , qui observent tout , recueillent tout , impriment tout ; & voilà comment il y a en Angleterre mille personnes parfaitement instruites de la Géographie , de la Topographie de l'Inde , de l'Histoire , de ses différens Soubas, Nababs , de leurs forces actuelles , de leurs richesses , de leurs dispositions , &c. tandis que dans le reste de l'Europe , à peine pourroit-on rassembler cinquante personnes qui aient des idées nettes & vraies.

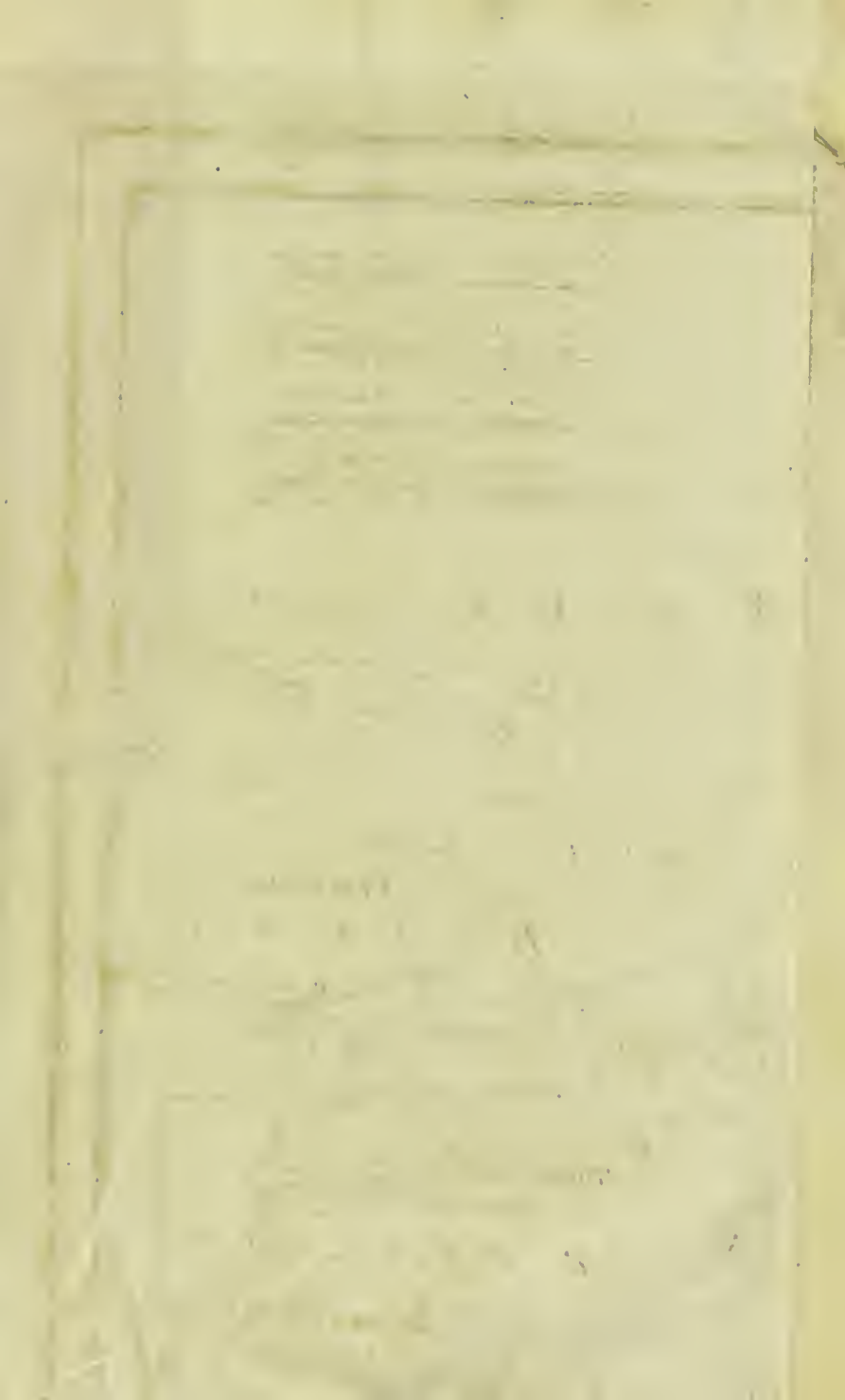
sur ces différens points (1). La raison de cette ignorance générale est bien palpable ; c'est le défaut d'intérêt. On s'inquiète peu de connoître un pays , avec lequel on a peu de liaison. Tel est le raisonnement d'instinct du vulgaire. Il est temps qu'il se dissipe. Car si l'Angleterre a dans la dernière guerre , quoique l'issue en ait été

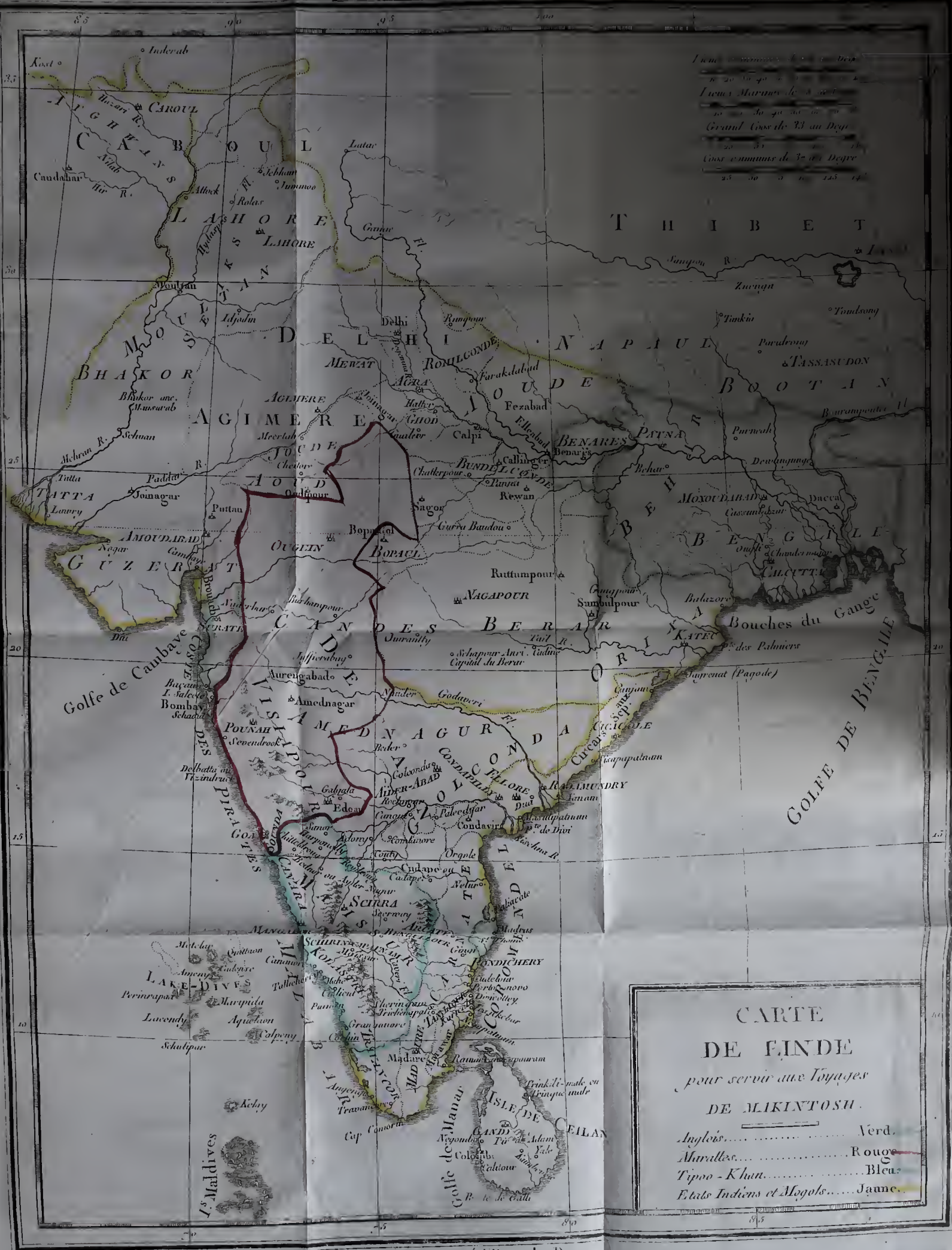
(1) Pour donner ici un échantillon de cette ignorance où l'on est sur l'état des Indes Orientales , je citerai deux bévues impardonnables qui se trouvent dans une Histoire imprimée cette année même en France. On y fait combattre Haïder-Aly , à la tête de 25,000 Marattes , & l'on y dit que Ragoba vouloit être *Nabab* , chez ces mêmes Marattes ; tandis que Haïder-Aly a toujours été l'ennemi & le rival des Marattes ; tandis que ces peuples ne connoissent que des Rajahs , & non pas des Nababs , titre affecté aux Princes ou Gouverneurs Mogols , ou Mahométans.

bien fatale pour elle , si elle a résisté long-temps avec tant d'énergie , tant de gloire , aux efforts combinés de ses ennemis , à qui doit-elle cet avantage ? A son crédit immense. Et ce crédit immense , d'où découle-t-il ? De l'idée qu'on a de ses richesses dont la source paroît intarissable. Or , cette source est dans son commerce exclusif de l'Inde , dans ses possessions territoriales de l'Inde , dans les tributs immenses qu'elle tire de l'Inde. Si donc on veut contrebalancer l'influence universelle de la Grande-Bretagne , il faut l'étudier , la consulter , dans l'Indostan comme dans son enceinte même. Les rapports de l'Europe & de la France sur-tout avec cette Isle , mettent donc les Européens & les François dans la nécessité de s'instruire à

fonds de l'état présent de l'Indostan, & c'est pour le leur faire connoître que je leur présente cette Traduction des Voyages de M. Makintosh. Des circonstances particulières la firent tomber entre mes mains, dans un moment où je m'occupois fortement d'approfondir l'état de l'Indostan. Je crus qu'en y faisant des coupures, des additions, elle pourroit être utile à ma patrie.

M. M. parcourut ces établissemens Anglois pendant la dernière guerre, & c'est à cette époque qu'il les décrit. Mais qu'on ne croie pas trouver uniquement ici les Observations d'un Voyageur qui jette en passant un coup-d'œil sur le pays qu'il traverse. A ses remarques particulières, M. M. a joint le résultat précieux d'Obser-





vations faites par des Anglois éclairés, qui ont long-temps résidé dans l'Inde, & qui les lui ont communiquées. La plus grande partie de ces matériaux a été fournie par M. Francis, qui a joué un rôle si considérable dans l'Indostan, & depuis dans les débats Parlementaires de l'Angleterre ; sa place le mettoit à portée de connoître toutes les parties de l'Administration Angloise, les revenus, les productions, le commerce. On peut compter sur la vérité de ses assertions, par cela même qu'il les publioit, & qu'il s'exposoit à être démenti, s'il en eût imposé.

On ne doit pas dissimuler que l'intérêt privé s'est souvent glissé dans ces observations. Mais cette tache importe peu aux étrangers. Il leur suffit de connoître l'état de l'In-

doſtan , les richesses qu'on en tire ; qu'on en peut tirer. Peu leur importe d'ailleurs que M. Haſtings ait tort ou raiſon , qu'il ait ou n'ait pas pillé pendant le temps de ſon adminiſtration.

Une autre prévention perce encore dans ces Voyages ; celle qui caractérise la Nation Angloiſe , ſon antipathie contre la France. M. M. ſ'y livre ſouvent ; je n'ai pas toujours ſupprimé ſes élans de haine patriotique ; il m'a ſemblé que chaque peuple devoit avoir ſon caractère , parler ſon langage. Il ſeroit ridicule de prêter à un Anglois , nos idées & notre ton.

Quelque mal que diſent des François , les Ecrivains Anglois , je crois qu'il faut les traduire en entier ; traduire juſqu'à leurs calomnies ; 1^o. parce que ces jugemens nous apprennent à nous connoître ,
ou

DE L'ÉDITEUR. xvij

ou au moins à voir de quelle manière les étrangers nous jugent ; 2^o. notre justification leur parvient , les corrige de leurs terreurs ; car souvent on réimprime en Angleterre avec les notes des François , les originaux Anglois , leurs Journaux indiquent les corrections , & les préjugés se dissipent ainsi insensiblement.

M. Makintosh a trouvé des adversaires , des ennemis en Angleterre. Il avoit censuré amèrement l'administration de M. Hastings. Son Ouvrage devoit donc soulever , contre lui , tout le parti dévoué à ce célèbre Administrateur de l'Inde. Un des plus furieux adversaires de l'Auteur Anglois , fut un Négociant de l'Inde , nommé Joseph Price , qui y a demeuré pendant trente ans. De retour en Angleterre , il a fait avec sa plume une

guerre courageuse à Messieurs Fox , Burke , Francis & autres ennemis de M. Hastings. Il n'a pas ménagé M. M. dans *ses Observations* (1) sur son Ouvrage ; c'est une satire d'un bout à l'autre ; on voit que l'Auteur a sans cesse trempé sa plume dans le fiel ; mais au milieu de ces éclats , on trouve d'excellentes remarques sur l'état de l'Indostan. J'en ai enrichi cette Traduction , en m'attachant à rejeter tout ce qui portoit trop fortement le caractère de la vengeance & de la partialité ; j'ai suivi cette méthode également dans les nombreux retranchemens que j'ai faits à l'auteur original. Il y avoit des répéti-

(1) *Observations on travels in Europe , &c. London , 1784.*

DE L'ÉDITEUR. xix

tions , je les ai élaguées ; des longueurs , j'ai abrégé ; des idées peu claires , j'ai éclairci ; des faussetés , je les ai réfutées dans les Notes ; en un mot , j'ai tâché de conserver , dans cet Ouvrage , *tout ce qui pouvoit être instructif , intéressant , amusant , pour des François.*

Ceux qui voudront connoître la puissance des Anglois dans l'Inde ; l'avilissement de l'Empereur Mogol ; la dégradation des Nababs du Bengale , du Décan , du Carnate ; les vexations du Gouvernement Anglois ; la dévastation ; la dépopulation du pays de Rohillas ; la guerre destructive & deshonorante contre les Marattes , &c. &c. trouveront ici des détails infiniment instructifs & certains , que n'offrent aucuns Voyageurs ou Ecrivains François.

J'en excepte cependant l'Auteur

du *Tableau de la situation actuelle des Anglois dans l'Inde* (1). J'ai trouvé dans son Ouvrage des lumières sur quelques points faux ou inintelligibles dans le *Voyageur Anglois* ; quand ce Tableau sera fini , ce sera sans doute pour les François un *Manuel politique sur l'Inde* , qui réunira toutes les connoissances des Anglois , sans avoir la tache de leur partialité.

Ceux qui cherchent dans les *Voyageurs* des descriptions amusantes , des anecdotes , &c. peuvent encore se satisfaire par la lecture de ces Voyages , La Lettre XLIII , pour ne citer que celle-là , contient une foule de détails singulièrement intéressans sur

(1) Se trouve à Paris , chez Perisse , Libraire , au Marché-Neuf.

DE L'ÉDITEUR. xxj

le caractère & les mœurs des Indous.

Il est une classe de Lecteurs qui s'attachent à connoître les grands personnages qui jouent un rôle sur le théâtre du monde. La curiosité de cette espèce de Lecteurs trouvera de l'aliment ici. Ils connoîtront les Anglois célèbres , qui depuis vingt ans gouvernent l'Indostan. Mais comme la passion a quelquefois égaré le pinceau du Voyageur Anglois , j'ai eu soin d'accompagner ces portraits de notes , qui m'ont été fournies , soit par des personnes respectables , qui ont vécu dans l'Inde , soit par des livres anglois , sur lesquels je pouvois compter.

Pour donner un échantillon de cette impartialité , je renvoie à la longue note que j'ai insérée à la page 378 du premier Tome ; elle

xxij *P R É F A C E.*

concerne les calomnies débitées constamment par les Anglois & par M. M. lui-même, contre M. Bolts, l'Européen peut-être, hors de l'Angleterre, le mieux instruit sur l'état politique de l'Inde, sur son commerce, ses productions, les intérêts, les dispositions de ses différens Chefs, sur les langues qu'on y parle, &c. homme respectable, dont les lumières ne peuvent être qu'infiniment utiles aux Nations, aux individus qui auront le bon sens d'en profiter.

A la traduction de ce Voyage, j'ai cru devoir joindre celle d'un autre Voyageur Anglois, qui n'offrira pas moins d'intérêt. On fait, ou on doit savoir, qu'il y a deux routes par terre pour se rendre dans l'Inde, celle de Suez & celle de Bassora.

Il importe infiniment à la France,

DE L'ÉDITEUR. xxiiij

qui a des relations avec cette partie du monde , qui peut-être en aura un jour de plus grandes , de bien les connoître. L'Histoire de la dernière guerre a prouvé quelle influence sur les évènements politiques , pouvoit avoir cette connoissance.

M. Capper , Auteur de l'Ouvrage dont nous parlons , a été dans l'Inde par l'une & l'autre route. Il y rend compte à la Compagnie des Indes Angloises , au service de laquelle il étoit Colonel , de toutes les circonstances de ce Voyage. En le traduisant , on en a pris toutes celles qui pouvoient intéresser la France.

Pour rendre ce Voyage plus intelligible , on l'a accompagné d'une Carte qui représente la route par Suez & par Bassora.

On en a mis un autre à la tête du Voyage de M. M ; elle renferme tous les établissemens An-

xxiv *PRÉFACE, &c.*

glois dans l'Inde, dont il est principalement question dans cet Ouvrage.



PRÉFACE



P R É F A C E

D E L' A U T E U R.

L'AUTEUR de cet Ouvrage n'aspire point à la gloire littéraire. Il cède uniquement aux instances de quelques personnes distinguées, par des vertus publiques & privées, qui l'ont engagé à publier cette correspondance, telle qu'elle a réellement eu lieu. Ses Voyages dans les pays étrangers, ont fourni de vastes matières à ses observations, & l'ont conduit souvent aux sources de connoissances rarement à la portée des Européens.

L'amour de la nouveauté & de la variété est une passion universelle : une relation de ce qui concerne les usages, la politique, les arts, les coutumes & les mœurs des Nations éloignées & peu connues, intéressera sûrement dans tout les temps les curieux, quand même elle manqueroit d'ornemens, si elle est faite

avec vérité. Mais dans le moment actuel, le commerce étant infiniment étendu, les Nations les plus sauvages pouvant tout-à-coup se trouver sur la scène, au centre du système général, les productions de chaque sol, la nature de chaque climat, le caractère réel, l'habileté & les circonstances de chaque Peuple deviennent dignes de l'attention des Politiques & des Législateurs, & sont une des branches nécessaires de la science de l'économie politique. Le commerce est une source intarissable de jalousies & d'émulation entre les Puissances de l'Europe, & la règle qu'il faut suivre pour déterminer sur l'échelle politique, le degré qu'occupe chacune d'elles. Depuis environ un siècle, la Grande-Bretagne s'est attirée l'admiration du reste de l'Europe, tant par ses richesses que par l'excellence de sa constitution civile. Si elle ne peut conserver par le moyen de ces avantages la place qu'elle a occupée jusqu'ici parmi les autres Nations, elle

doit renoncer à sa prééminence. Au reste, quoiqu'elle ait perdu son empire dans un hémisphère, elle peut le faire fleurir dans l'autre, & briller même dans tous les deux en qualité de Puissance commerçante, quoiqu'en resserrant les limites de son Empire.

Les révolutions dans nos provinces d'Amérique, occasionnées par un abus odieux du pouvoir envers un peuple allié, & encouragées par la mauvaise conduite des Commandans en chef, ont présenté un objet attrayant à l'ambition des Nations rivales. Mais les ressources du gouvernement Anglois aux Indes orientales sont encore immenses. Si la législation dirigeoit aujourd'hui avec sagesse nos établissemens en Asie, elle pourroit compenser jusqu'à un certain point les calamités qui ont accompagné la dernière guerre, & rétablir la gloire du nom Anglois. Si la Grande-Bretagne s'est élevée à un degré de grandeur assez éminent pour lui avoir attiré l'envie des

autres Nations , ce n'a pas été en faisant avancer des armées triomphantes sur le territoire de ses voisins : ses dépendances éloignées , la grande source de ses richesses & de son pouvoir, sont dues à l'esprit du commerce, & à son système de répandre des colonies par toute la terre. Qu'elle ait recours dans les jours de son adversité, à ces mêmes maximes qui l'ont conduite à la prospérité & à la gloire ; c'est bien plus en conservant & en améliorant ses conquêtes , qu'en en faisant de nouvelles , que l'on peut acquérir de la réputation & des avantages réels.

L'Auteur de ces Voyages a parcouru principalement les contrées de l'Asie & de l'Afrique , dont le commerce déjà lucratif, peut devenir d'une importance inestimable dans les revenus & les richesses de l'Angleterre. Bien plus, elles présentent des moyens pour délivrer le public d'un fardeau de dettes , qui sans elles deviendra bientôt insupportable. Le principal but de l'Auteur, en publiant

ses Voyages, a été de fournir quelques idées pour les établissemens dans l'Inde, des plans qui pussent être également d'accord avec les intérêts de la patrie, & ceux des Indiens ; d'en indiquer de propres à faire cesser le démembrement de l'empire du Mogol ; en remettant le Roi de Delhi sur le Trône Impérial ; en formant avec lui une étroite alliance, fondée sur des principes de sûreté & d'utilité mutuelles, en fixant les limites des Etats qui dépendent de cet Empire. Que la Compagnie des Indes rende à des pays désertés leurs habitans exilés ; qu'elle plante au milieu d'un peuple trop fréquemment vexé, l'étendard de la liberté & de la justice : on verra bientôt découler de ces opérations sages, une foule d'encouragemens pour l'agriculture ; en faisant naître la confiance & le repos, on relevera les esprits abattus des artisans & des agriculteurs. On tirera des milliers d'hommes de l'état d'oppression & de la vie sauvage, & on les remettra en possession de la liberté & de la vie.

6 PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Les remarques de l'Auteur sur le génie de plusieurs Nations d'Asie ou d'Europe , sur diverses matières , relatives à la politique & au commerce , & en général sur ce qui est arrivé de plus intéressant pendant son séjour dans ces différentes parties du monde , forment la portion la plus considérable de ce qu'on va lire. Pendant les dernières années, il a visité toutes les grandes villes commerçantes de l'Europe ; & comme , par ses relations avec des Compagnies de commerce , & avec des hommes distingués par leur rang & leur fortune , il s'est trouvé quelquefois à portée de voir ce qui se passoit derrière le rideau qui couvre la scène des événemens , ces volumes pourront servir d'aliment à la curiosité publique , & peut-être même suggérer aux Princes & aux Politiques, des plans utiles & praticables.



VOYAGES

EN EUROPE,

EN ASIE ET EN AFRIQUE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS.

LETTRE PREMIERE.

A R. W. Esq^r à Londres.

Anvers le 12 Juin 1777.

MON CHER AMI,

MA santé constamment dérangée par l'air de Londres, s'est rétablie à vue-d'œil en Hollande. Dois-je attribuer ces

8 VOYAGES EN EUROPE,
effet singulier au climat des Provinces-Unies, ou au voyage que j'ai fait pour m'y rendre ? Mon expérience n'est pas suffisante pour résoudre cette question ; mais quelque singulier que cela puisse paroître, je puis vous assurer que les symptômes de la fièvre que j'avois emportée de Londres, ont disparu en Hollande, & sont revenus dans toute leur malignité, à proportion que je m'éloignois de l'atmosphère humide & grossier de ce pays, & que je respirois l'air pur du Brabant. Me voici actuellement confiné dans cette ville, dans un état si languissant & si précaire, que je ne fais quand je serai en état de continuer mon voyage. Cependant, dans une situation aussi triste, je tire une grande consolation de l'hospitalité & des attentions de toute espèce, qu'ont pour moi le Gouverneur Plunket & M. Hollier, & plus encore, s'il est possible, de leur entretien & de leur conversation instructive.

Depuis le temps que je vous fais

espérer une correspondance régulière & prompte, vous attribuez sans doute mon silence à la paresse, & vous le regardez comme un infraction d'un engagement formel. Mais il suffira, je pense, de quelques particularités pour me justifier de toutes imputations de cette nature. Permettez-moi seulement d'observer que je n'avois rien de nouveau ni d'intéressant à vous marquer de Hollande, ayant épuisé mes remarques sur ce pays, tant par lettres que dans mes conversations. Vous observerez aussi que ma première intention ayant été de retourner en Angleterre, ou d'aller à Paris sous peu de semaines, notre correspondance devenoit moins sûre, ou plutôt tout-à-fait inutile. Ne voulant donc pas vous ennuyer par une justification superflue, je vous dirai que mes heures de loisir ont été en vérité tellement employées en recherches sur le commerce de la France, de la Hollande, du Danemarck & du Portugal, aux Indes Orientales, que

10 VOYAGES EN EUROPE,
mes autres idées se sont trouvées tout-à-fait absorbées par ces divers objets.

Mais ayant été retenu ici plus longtemps que je ne le croyois , je m'empresse aujourd'hui à remplir les obligations de l'amitié , & je saisis avec plaisir , & autant qu'il est en mon pouvoir , l'occasion de cultiver ce commerce agréable de sentimens , qui nous a si souvent fait plaisir , mais qui a dû souffrir une longue interruption par nos destinations respectives , dans différens hémisphères. Ma résidence ici , quoiqu'involontaire & forcée à d'autres égards , a été en vérité accompagnée d'avantages qu'un voyageur ne peut manquer d'être tenté de célébrer. Elle m'a fourni l'occasion de connoître l'état présent de cette ancienne ville , autrefois le marché de l'Europe , & encore aujourd'hui distinguée par les richesses , la sagesse & l'économie de ses habitans.

Toute l'Europe fait que le commerce d'Amsterdam a été fondé sur les ruines de celui d'Anvers. La politique des

Hollandois, profitant des besoins de l'Autriche, & la candeur peu prévoyante de l'Angleterre, firent & confirmèrent ces fameux Traités dans lesquels l'Empire sacrifia le port & le commerce de cette ville, aux vues mercantiles de la Hollande. L'Escaut est navigable pour les vaisseaux du plus grand port ; mais deux Forts placés des deux côtés de cette rivière s'opposent au passage des vaisseaux qui passent un nombre limité de tonneaux, & ce nombre est fort petit. Les Hollandois ont eu un grand soin de répandre, le plus qu'il leur a été possible, un conte auquel ils ont donné plus de crédit qu'il ne méritoit. Ils ont fait croire, non-seulement dans les pays étrangers, mais dans le Brabant, mais à Anvers même, qu'il y avoit cinq grands vaisseaux coulés bas aux environs de ces Forts ; on ne peut s'empêcher de rire de la crédulité humaine. Par combien de faux ressorts & de mensonges généralement reçus, notre pauvre espèce n'a-t-elle pas été trompée ! Je fais bien certainement,

12 VOYAGES EN EUROPE,
& de personnes dignes de foi, & du premier rang, qu'il n'y a pas un seul vaisseau coulé bas dans l'escad, ni d'autres obstacles que les Traités & les Forts dont j'ai déjà parlé, à ce qu'un vaisseau de 74 canons puisse s'avancer jusque sous les murs d'Anvers, où il y a un bassin vaste & sûr, construit pour y recevoir un bon nombre de vaisseaux de tout port.

(1) Cette ville, qui a environ quatre milles Anglois de tour, est fortifiée de tous les côtés, excepté de celui de la rivière. La citadelle est située au Nord-Ouest. Les ouvrages extérieurs sont fort étendus, les murs en bon état. Il y a çà & là des fossés comblés; il faudroit une garnison au moins de 15000 hommes, pour en défendre les ouvrages avec succès. Les maisons & les rues, toutes fort spacieuses, sont bien entretenues, &

(1) Le mille Anglois est de 69 au degré, ce qui donne 826 toises & un très-foible excédent.

conservent leur première propreté & leur ancienne élégance. Parmi les vieilles maisons, on en voit de superbes, & parmi les modernes, de très-élégantes ; les églises ni les bâtimens publics ne laissent appercevoir aucune trace de l'impression du temps, ni de la décadence du commerce. La magnifique maison du célèbre Rubens, dont la façade offre aux yeux dix fenêtrés par étage, est très-bien entretenue, ayant été fréquemment réparée, & , à ce que je crois, aux frais du public.

La Bourse, qui est la plus spacieuse & la plus commode qu'il y ait dans tout le monde, est un très-beau morceau d'architecture à la Grecque ; elle a été maintenue en bon ordre jusqu'à ce jour, quoiqu'elle ne soit guère fréquentée que par une demi-douzaine de banquiers, & autant de courtiers. Parmi les canaux qui communiquoient avec la rivière, lors de sa magnificence, & de sa splendeur, quelques-uns sont remplis, mais ils

peuvent être aisément ouverts. Anvers contient environ 60000 ames, dont environ 10000 sont au nombre des pauvres. La police de cette ville à l'égard de ceux-ci, est aussi mauvaise qu'elle est singulière. Il y a des fonds très-considérables pour leur entretien ; ils sont distribués non aux gens qui sont réellement indigens, mais aux familles de certaines personnes qui ont été enregistrées parmi les pauvres, il y a déjà plusieurs générations, quand la police générale résolut de pourvoir à l'entretien de ceux qui ne le pouvoient faire par eux-mêmes.

Il y a à Anvers peu ou point de manufactures ou de commerce. Les habitans sont dévots à l'excès. J'ai presque employé le terme odieux & outrageant de superstitieux, dont se gratifient mutuellement les diverses sectes chrétiennes. Ils sont extrêmement élégans dans leur parure & dans leur équipage. En général les femmes y sont petites, fort propres, très-déliçables & assez belles, mais étant

presque exclus des sociétés, & ne pensant qu'à l'économie intérieure de leur ménage & au soin de leur enfants, elles ne sont pas aussi sociables que les Angloises & les Françoises. Elles sont presque toutes pâles, ce qu'on pourroit attribuer à leur vie trop sédentaire; elles ne sortent jamais que les Dimanches après midi, ou les jours de cérémonie, pour prendre l'air dans la grande rue appelée la *Rue-la-Mer*, & le long du canal couvert, ou aux environs de la ville.

Quant à ce qui regarde les richesses de cette ville, on les croit supérieures à celles de toute autre ville de l'Europe, située également & aussi peuplée. Elle prête son argent au-dehors, sur des hypothèques, situées en pays étrangers; elle en tire depuis deux & demi jusqu'à quatre & demi, & cinq pour cent. Les Anversoises ont en dernier lieu placé une grande quantité sur la banque de Vienne. Il est de notoriété, que parmi le grand nombre des habitans d'Anvers, il n'y a pas une

16 VOYAGES EN EUROPE,
seule famille , pas même un seul individu
qui dépense en entier l'intérêt que produit
son capital.

Les anciennes dettes hypothéquées ,
que les habitans ont contractées envers
les Hollandois , pour subvenir aux frais
de la réception qu'ils ont faite à un de
leurs Princes , & qui étoient un far-
deau énorme pour le commerce de cette
ville , paroissent , non sans fondement ,
sinon acquittées tout-à-fait , au moins bien
près de l'être. Au reste , quoique cette
cité doive encore de très - grandes som-
mes , il en est là comme en Hollande. Les
individus y sont très à leur aise , & y
vivent dans l'abondance. La dette publi-
que est allégée par l'intérêt légal de
l'argent qui n'excède pas deux pour cent ;
mais elle ne sera jamais réduite , ni même
renfermée dans les bornes actuelles par
aucun autre moyen que par le rétablisse-
ment du commerce.

Ce peuple fait pour cela des vœux ,
qu'il espère voir bientôt accomplir , par
l'anéantissement

l'anéantissement de ce traité honteux qui lui a enlevé ses droits naturels. Je ne puis croire que, ce grand évènement soit fort éloigné. (1) La première Puissance de l'Europe fait sans doute des réflexions bien mortifiantes, quand elle pense que ses ports sont fermés en vertu d'un traité solennel dicté par l'un des plus foibles états de l'Europe, & que plusieurs de ses Places reçoivent garnison de la part d'une république de peu de conséquence. La mort de l'Impératrice mettra les rênes du Gouvernement entre les mains d'un Prince, en qui brillent les plus grands talens, les plus éclatantes vertus & l'ambition la plus sage; formé par la nature, & appelé par la Providence pour rendre ses domaines florissans, & faire le bonheur de ses peuples, il est actuellement dans sa trente-septième année; sa bonté

(1) M. Mackintosh écrivoit cette prophétie en 1777; & elle s'est vérifiée en 1784, au moins à cette époque la réclamation a paru. *N. du Trad.*

& son affabilité, font l'admiration de tout son peuple, qui attend avec la plus vive impatience son heureux avènement pour lui faire l'offre de ses services, & des sermens de fidélité, dictés par l'amour autant que par le devoir.

Anvers jouira d'avantages supérieurs à ceux de tout autre pays. L'Escaut, belle rivière qui communique avec le Rhin, la Meuse & la Lys, un prompt passage entre la mer d'Allemagne & le canal d'Angleterre, différens ports sur le golfe Adriatique, font entre les mains d'un Prince puissant & politique, moyens qui le mettent à portée de participer amplement au commerce des deux Indes, & d'en tirer des avantages particuliers. Ce sera l'intérêt de l'Angleterre & de la France, de détourner l'Empereur de ces idées. En effet les Hollandois, sur la ruine desquels le commerce d'Autriche doit s'élever, ont déjà atteint le plus haut point de leur grandeur politique, & commencé depuis

quelques temps à décliner par un mouvement lent , mais uniformément accéléré , & qui , après avoir acquis une certaine vîtesse , se terminera enfin par la chute de la République. Elle arrivera quand les mines Hollandoises des Indes Orientales seront épuisées , & toutes les richesses des Provinces-Unies rassemblées entre les mains de quelques habitans des places commerçantes de la Hollande & de la Zélande. Il n'y a donc rien à craindre de la rivalité ni des progrès du commerce ou du pouvoir des Hollandois , ils tomberont d'eux-mêmes : mais on peut regarder comme un sujet intéressant en politique , la solution de cette question : jusqu'à quel point est-il judicieux d'encourager l'ambition naissante d'une nation pauvre , mais qui peut tirer de sa position , des avantages assez considérables pour l'élever sur les débris du commerce ruiné des Provinces - Unies , au point de devenir une des premières Puissances maritimes de l'Europe ? Que

la navigation de l'Escaut soit rétablie ; que l'Empereur profite de tous les avantages qui l'invitent à cultiver le commerce ; ses domaines deviendront un vaste champ dans lequel des milliers d'hommes de toutes Nations se porteront en foule , avec l'espérance d'y faire une ample récolte.

Il est inutile de vous décrire Bruxelles , c'est le siège du Gouvernement , & la résidence d'une Cour ; en conséquence le luxe & les vices de toutes espèce y sont naturellement encouragés. Les villes de Gand & de Bruges , (1) jadis si

(1) Les habitans de ces Villes dépeuplées réparèrent en dernier lieu , & débarrassèrent leurs rues pour la réception de l'Empereur ; ils recrépèrent & reblanchirent ces places , qui depuis bien des années présentoient le triste spectacle de la dépopulation. Cette prévoyance avoit été assez bien combinée pour imprimer dans l'esprit de Sa Majesté Impériale une idée de ce qu'ont été ces Villes , & de ce qu'elles peuvent encore devenir. *Note de l'Auteur.*

opulentes, ne font que des monumens de leur ancienne grandeur. Ostende est bien situé pour être un petit port de mer, & pour une branche de commerce avantageuse, mais peu étendue, le port étant non-seulement incapable d'être aggrandi au point d'y recevoir des vaisseaux d'un certain port, mais encore l'entrée & la sortie en étant fort difficiles. Je vous écrirai des différentes villes de Flandres par lesquelles je passerai.

Je suis, &c.

LETTRE II.

A. R. W. Esq^r à Londres.

Saint-Omer, le 25 Juin 1777.

JE me suis décidé à essayer l'effet que produiroit sur moi l'air de Saint-Omer, & me suis rendu dans cette ville par Gand, Ostende & Nieuport. Les

barques des canaux Autrichiens sont infiniment plus commodes que les *trackskuits* de Hollande. Elles sont beaucoup plus larges, & elles ont sous le pont d'excellens appartemens, pour trois différentes classes de passagers, un petit tillac avec une tente, & des bancs pour ceux qui préfèrent le grand air : on y trouve un bon dîner, trois tables servies d'une manière analogue aux facultés des passagers de chaque appartement, des vins de différente espèce, du thé, du café & de la biere de Flandres. Le voyage & la voiture sont excessivement bon marché, & les meilleurs appartemens sont toujours remplis de très-bonne compagnie. J'ai vu à Dunkerque le corsaire Cunningham ; il a eu l'audace d'insulter dans cette ville le Lord Ferrers, qui pour toute réponse l'a honoré d'un souverain mépris. Ce Lord avoit remarqué dans le cours de la conversation, que l'on devoit faire une grande distinction entre un homme né en Amérique, & portant

les armes contre l'Angleterre, & un Anglois né dans l'un des trois Royaumes, & se trouvant dans le même cas; le corsaire qui est Irlandois, eut l'audace de jurer en présence du Lord Ferrers, qu'il observeroit ses mouvemens, & que s'il pouvoit découvrir son yacht, il le couleroit à fond avec tout ce qu'il auroit à bord. Cet incident, & quelques autres me remirent devant les yeux ma chère patrie, & réveillèrent dans mon ame le plus vif intérêt pour sa situation présente. On ne sent jamais si fortement l'amour de la patrie, que dans les pays étrangers. Quelqu'un a dit, je crois que c'est le Duc de la Rochefoucault, que l'absence détruit les passions foibles, mais qu'elle augmente les passions violentes: de même que le vent éteint une chandelle, & allume le feu; si cette réflexion est juste, je puis en tirer une opinion bien favorable à mon patriotisme.

La guerre entre la Grande-Bretagne & l'Amérique, est la matière la plus

ordinaire de toutes les conversations du continent. Les étrangers semblent prendre plus d'intérêt à l'issue de cette querelle, que les parties belligérantes elles-mêmes. Les neuf dixièmes des Espagnols, des François, des Brabançons, des Hollandois & des Allemands, font des vœux publics pour l'indépendance de l'Amérique. Les divers Gouvernemens de ces différens Etats sont contraints par des vues de politique & des circonstances momentanées, de cacher les mêmes sentimens. On pourroit d'abord imaginer que telle Puissance Européenne qui a elle-même des Colonies en Amérique, doit craindre en quelque sorte que l'indépendance des Colonies Angloises ne serve d'exemple & d'encouragement à une révolution dans tout le reste du nouveau continent, que l'Europe entière peut redouter les effets de l'influence & du commerce de cet hémisphère réuni, suffisant peut-être un jour pour exclure de l'Asie & de l'Afrique, les Nations

maritimes qui sont aujourd'hui en possession du commerce de tout le monde. Mais ce n'est pas là leur opinion, (si je puis juger de celles des cabinets, d'après celles des peuples) ils croient l'Amérique capable de résister aux armes & à l'autorité de la Grande-Bretagne , jusqu'à ce que les deux partis soient épuisés ; ils croient que celle-ci doit nécessairement renoncer à toute prétention de souveraineté sur celle-là : qu'il en résultera une banqueroute qui lui fera perdre son poids dans la balance de l'Europe, & que, d'un autre côté, l'Amérique Septentrionale sera si foible alors, qu'au lieu de nuire aux établissemens Espagnols, Portugais, Hollandois & François qui sont dans son voisinage, elle sera dans la dépendance de leurs Métropoles.

Il est aussi absurde d'imaginer que l'Angleterre puisse abandonner sa souveraineté sur l'Amérique, tant que la Nation sera en état de fournir des

subsidés, qu'il l'est de supposer celle-ci en état de résister aux armes de celle-là, sans des secours étrangers. Mais, si les Américains soutiennent l'évènement de la campagne actuelle, effet que ne peuvent manquer de produire les secours qu'on leur donne, les préjugés contre l'Angleterre, & la prévention en faveur de l'Amérique, exciteront dans les têtes exaltées un enthousiasme, un esprit de chevalerie qui coopérera avec les vues politiques des Puissances de l'Europe, les engagera à faire de nouveaux efforts pour seconder ceux des Colonies Angloises.

Mais quand même les richesses de l'Angleterre lui feroient avoir le dessus dans cette contestation importante, malgré les obstacles qu'elle rencontrera indubitablement, la soumission forcée d'un peuple nombreux possédant un territoire aussi étendu & aussi florissant, ne peut produire qu'une suspension d'armes momentanée; les Américains seront prêts

à rompre avec une nouvelle furie, dès que l'occasion s'en présentera, si l'on ne réussit que par la crainte, à concilier les esprits; & d'un autre côté, si après de longs & sanglans efforts, les Colonies réussissent à se débarrasser tout-à-fait de ce que le langage de la passion leur fait nommer le joug de la Grande-Bretagne, elles tomberont probablement sous celui d'une, ou de plusieurs autres Nations, dont la tyrannie leur apprendra, mais trop tard, combien peu ils avoient raison de se séparer de la mère patrie. Il est donc de l'intérêt de la Grande-Bretagne d'employer son génie & sa puissance à former des traités de paix, plutôt que des plans de guerre.

Je vais un instant me supposer revêtu de la plus respectable des fonctions dont un mortel puisse être honoré, celle d'arbitre entre la Grande-Bretagne & ses Colonies. A l'ombre de ce caractère je ne craindrai pas de proposer aux deux

28 VOYAGES EN EUROPE,
parties le plan d'accommodement que
l'on va lire (1).

1°. On corrigera les actes de commerce, d'après des principes de générosité, conformes à la constitution & à la saine politique.

2°. On considérera la Grande-Bretagne comme l'Agent universel de l'Amérique, & le magasin général de ses productions en Europe, en Asie & en Afrique.

3°. L'Amérique jouira de la liberté d'établir des manufactures convenables aux climats de ses différentes Provinces, & de la liberté du commerce de Province à Province.

4°. Elle restreindra sa navigation, & réduira ses importations aux choses fa-

(1) Quoique ce grand procès soit aujourd'hui jugé, je ne veux pas supprimer le plan qu'on va lire. Il intéressera malgré son inutilité, & prouvera que l'Auteur avoit de bonnes vues sur ce point. *N. du Trad.*

briquées dans les manufactures Angloises, & aux productions étrangères tirées par la voie d'Angleterre (1).

5°. On comprendra les Indes Occidentales, Bahama & les Bermudes, dans les réglemens généraux, concernant l'Amérique Septentrionale.

6°. On annullera toute loi imposant sur l'Amérique des taxes de quelque nature qu'elles puissent être, ou qui restreignent le commerce intérieur de Colonie à Colonie.

7°. On établira dans les possessions Angloises en Amérique, un Gouvernement semblable à celui de l'Irlande, en conservant aux différentes Provinces & Isles, sous certaines restrictions & dans certains cas, le pouvoir législatif.

8°. Sa Majesté nommera un Vice-Roi qui tiendra sa Cour en Amérique, un

(1) Cet article eût tôt ou tard produit ou dû produire une révolution. Il est trop contraire au droit naturel.
N. de l'Edit.

Bureau de la Guerre, un de la Marine, un Conseil des Finances, & les autres départemens du Ministère ; de même qu'une Cour Générale de Loi, de Chancellerie, (1) d'Amirauté & d'Echiquier, toutes soumises à la révision du Gouvernement Anglois.

9°. Sa Majesté conférera des titres, des honneurs & des emplois aux Américains, distinguera les personnes qui ont invariablement persévéré dans leur fidélité envers elle, & dans leur attachement à la mère patrie.

10°. Il sera passé un acte en vertu duquel toute personne qui voudra en profiter, pourra jusqu'à un certain jour fixé, se faire indemniser des pertes que la guerre lui a pu causer.

11°. Tout établissement civil & militaire, en Amérique, sera entretenu du

(1) C'étoit un détestable établissement que proposoit l'Auteur. Le présent le plus funeste que l'Angleterre ait fait à l'Amérique, est celui de ses loix civiles. N. de l'Edit.

produit des taxes, & des redevances imposées par son propre Parlement.

12°. L'Amérique supportera les charges dont l'Angleterre se trouve grevée par la guerre actuelle, à dater d'un certain jour, de celui par exemple, de la résolution de l'indépendance.

13°. Quant aux guerres dans lesquelles l'Angleterre pourroit être par la suite engagée, l'Amérique paiera sa quote-part des frais qu'elles occasionneront.

14°. L'on choisira pour Vice-Roi, un Seigneur né en Angleterre, & jouissant dans l'Isle d'un titre élevé, & d'une fortune indépendante.

15°. Les Américains seront capables d'occuper tout espèce d'emploi dans l'état militaire, & toutes sortes de postes, excepté ceux qui doivent être remplis par des Officiers Généraux (1).

(1) Cette exclusion déshonorante pour les Américains, croit-on qu'ils l'eussent jamais acceptée? *N. de l'Edit.*

16°. De même que ci devant, tous les Régimens changeront de garnison à tour de rôle, & seront recrutés par des Européens, quand ce sera leur tour de marcher en Amérique; mais en revanche, ils seront tous recrutés par des Américains, à la veille de leur retour en Europe (1).

17°. La Religion Protestante fera la dominante (2) en Amérique; mais toutes les sectes religieuses y jouiront d'une tolérance illimitée.

18°. Le premier Parlement qui se tiendra en Amérique, reconnoîtra & confirmera par un acte universel, toutes les loix Angloises, concernant les Colonies; & à cette époque le Parlement

(1) Détestable politique ! pourquoi séparer les hommes de ce qu'ils ont de plus cher, de leur famille, de leur patrie ? Ce sont des gages de la fidélité de ceux qui restent, dit-on ; mais faut-il pour avoir des gages, violer la loi de la nature ? *N. de l'Edit.*

(2) Mauvaise distinction qui ne pourroit créer que des haines & des jalousies. *N. de l'Edit.*

d'Angleterre n'aura plus le pouvoir de faire des loix qui obligent l'Amérique ; cependant celle-ci n'aura pas le pouvoir d'annuler , de mitiger , ou d'expliquer sans le consentement du Parlement d'Angleterre , aucune des loix qui , faites par celui ci , auront été reconnues par le Parlement Américain (1).

19°. Le nouveau Gouvernement de l'Amérique restera chargé de toutes les dettes contractées par le Congrès ; les Provinces & les particuliers qui sont restés attachés à l'Angleterre , devant être exempts de ces taxes.

20°. Le cours des espèces , d'or & d'argent sera réduit à la même valeur dans les différentes Provinces & Isles ; le change avec l'Angleterre en livres sterlings , & portions , variera selon le

(1) C'étoit une absurdité. Car puisque ce Parlement Américain avoit & succédoit au pouvoir du Parlement Anglois , il pouvoit , comme celui-ci , détruire & interpréter ses loix *N. de l'Edit,*

34 VOYAGES EN EUROPE,
cours de la place , & suivra les diverses
fluctuations résultantes des circonstances
ordinaires du commerce.

21^o. Le Roi ajoutera à ses titres ,
celui de Roi de l'Amérique Septen-
trionale.

J'ose proposer encore qu'en ajoutant
le titre de Roi de l'Amérique Septen-
trionale , Sa Majesté raye celui de Roi
de France , & je ne crois pas m'exposer
au soupçon de trahir les intérêts de mon
maître ; les titres de Sa Majesté seront
alors : Roi de la Grande-Bretagne , de l'A-
mérique Septentrionale , de l'Irlande , &c.

Je devrois actuellement essayer de
démontrer la sagesse & la justice de ces
arrangemens ; mais , en vérité , je suis
effrayé d'avoir si long - temps abusé de
votre patience : permettez-moi seulement
d'observer que l'établissement d'un Par-
lement , d'une Cour , d'une marine , d'une
armée , de titres , de différens départe-
mens , & de toutes les distinctions que
je viens de proposer , doivent tôt ou tard

introduire le luxe & la jalousie en Amérique. Les conséquences politiques de tout ceci se présentent d'elles-mêmes (1). Cette forme contribuera plus qu'aucun autre plan tracé avec le compas de la politique, à tenir les Colonies dans la dépendance de la mère patrie (2).

(1) Cette vue politique est atroce. Eh, quoi ! n'attachera-t-on donc jamais les hommes au Gouvernement que par des fers, des vices ou des crimes ?

Quoique ce plan ait d'excellens articles, il est heureux qu'il n'ait pas été exécuté, & il vaut mieux que les Américains aient leur liberté, qu'une liaison onéreuse avec leur Métropole, dont l'intérêt devoit tôt ou tard rompre le lien. *N. de l'Edit.*

(2) Cette lettre écrite en Octobre 1777, fut envoyée en substance à Paris, au principal Agent des Américains, qui trouva le système de l'Auteur, trop généreux, trop juste pour être adopté par l'Angleterre. *N. de l'Edit.*



L E T T R E I I I.

A. R. W. Esq^r à Londres.

Paris, le 13 Novembre 1777.

LES entraves que la situation actuelle des affaires d'Amérique & d'Europe met à notre correspondance, me causent un véritable chagrin. Je ne puis traiter qu'avec beaucoup de circonspection & de réserve, les affaires publiques, qui sont cependant celles qui vous intéressent le plus. J'ai de bonnes raisons pour croire que les affaires d'Amérique sont aujourd'hui le grand objet des délibérations des principaux cabinets de l'Europe, quoique tous fassent des efforts pour couvrir leurs procédés d'un voile mystérieux. Je hasarde toutefois de vous écrire aujourd'hui ma façon de penser, avec plus de franchise, parce que j'ai

une occasion particulière , sûre & non suspecte , pour vous faire passer ma lettre.

Ou je me trompe fort , ou la France ne dissimulera pas long-temps ses sentimens hostiles & sa haine pour l'Angleterre , son ancienne rivale , ni le desir qu'elle a depuis long-temps de démembre son Empire. Elle fait aujourd'hui d'immenses préparatifs pour y réussir , & elle commencera ses hostilités en même-temps dans les deux Indes. Mais la tempête éclatera premièrement dans les Indes Orientales , car c'est dans cette partie du monde que le sage Ministère de France espère les plus grands succès. Je me flatte , mon cher ami , que cet éloge donné à nos voisins , n'offensera pas un esprit aussi franc & aussi généreux que le vôtre.

Il y a plus de folie que de grandeur d'ame à dépriser le mérite de ses ennemis. Une juste appréciation de la Puissance que vous avez à combattre , peut seule vous mettre à portée de le

faire avec succès. Dans le fait, l'administration du Royaume dont il est ici question, fait de la politique une science dans laquelle tout homme qui a des prétentions à quelque place dans l'Etat, doit être bien versé. Ici, un homme d'Etat fait, comme cela doit être, un apprentissage régulier ; car personne de quelque haute naissance ou fortune qu'elle puisse être, ne parvient de préférence à un poste important dans la politique, sans avoir auparavant donné des preuves de son habileté à le remplir, en exerçant un emploi inférieur. Le pouvoir qu'a le cabinet François d'appeller aux emplois publics tous les gens de génie du Royaume, est une conséquence de son Gouvernement. Au lieu qu'en Angleterre, où règne une liberté entière dans le Gouvernement, l'union des familles puissantes, la grande opulence qui se fait des créatures, & la voix d'une multitude capricieuse, portent quelquefois un sot, un ignorant, dans les

emplois les plus importans. Telle est la cause du raffinement & de la constance de la politique Francoise ; tandis que les efforts de l'Angleterre , quoique souvent fort puissans , sont incohérens & même extravagans , comme tout ce qui se fait au hasard. L'un des plus grands avantages qu'ait un Gouvernement absolu sur un Etat libre , c'est le secret & la promptitude de ses opérations. Nous n'avons pas ces avantages dans le nôtre. Aussi les secrets du Cabinet de Saint-James sont-ils presque aussi-tôt connus & publiés que conçus. Un Ecrivain François , établi à Londres même , éclaire l'Europe à nos dépens. Son *Courier de l'Europe* , a fait , fait & continuera de faire , plus de mal à l'Angleterre , que ne sauroient se l'imaginer les personnes qui demeurent à Londres , peut-être plus que n'auroient pû le faire cinquante mille hommes de troupes. Ce sont les discours de nos Parlementaires répandus par toute l'Europe , au moyen de ce

40 VOYAGES EN EUROPE,
papier, qui ont encouragé les ennemis
de la Grande-Bretagne à secourir la re-
bellion de l'Amérique. Le Duc de Ri-
chemont, le Comte de Shelburne,
M. Fox, le Colonel Barré, & d'autres
patriotes, ont sans cesse mis au grand
jour la foiblesse des armées navales & de
terre de notre pays, & les ont même
représentées comme plus foibles qu'elles
ne le sont en effet.

Ils font de tristes peintures de la
décadence du commerce & de l'agricul-
ture de l'Angleterre, aggravent les mé-
contentemens & les divisions de ses
habitans, & par-dessus tout, font de
l'état actuel de ce pays, des descriptions
qui n'annoncent rien moins que sa ruine
& sa destruction. Qu'est-ce autre chose,
sinon de crier aux oreilles de nos en-
nemis : voici le temps de hâter notre
chûte ?

Tandis que les François sont induits
par les déclamations de la minorité, à
concevoir de fausses idées des forces de

la Grande-Bretagne (1), les Anglois d'un autre côté, sans avoir pour excuse une semblable source d'erreur, & purement par une antipathie invétérée, & un préjugé vulgaire, ont de fausses notions des difficultés qu'ils doivent rencontrer dans une guerre avec la France. Je compte au nombre de ces obstacles que nous avons à redouter, les vertus du Monarque qui est aujourd'hui sur le trône. C'est un Prince judicieux, humain & juste, qui n'est attaché à aucun objet qui puisse le détacher seulement une heure des affaires d'Etat. Ses vues sont invariablement tournées vers le bonheur de son peuple; il s'efforce de le procurer

(1) Mais si d'après le Courier de l'Europe, l'on ne pouvoit se faire qu'une fausse idée de l'état de l'Angleterre, il n'étoit donc pas si dangereux que l'Auteur veut le faire paroître. Il est très-vrai cependant que l'on s'occupa à Londres des moyens de l'anéantir. Mais on n'en put trouver aucun. La loi le sauva. *N. de l'Edit.*

42 VOYAGES EN EUROPE,
par les moyens les plus efficaces, quel-
qu'opposés qu'ils puissent être aux pré-
jugés & aux maximes de la Nation Fran-
çoise. Il n'est guidé dans le choix de ses
Ministres, que par leur capacité, leurs
connoissances & leur probité, & n'a nul
égard à leur rang, à leur famille ou à
leur religion. Il a tiré de la Police de
Paris, pour le porter dans la marine, le
Ministre le plus habile, & le génie le plus
actif de l'Europe, M. de Sartine. Il a dans
son département le soin d'établir une
marine formidable, & les Colonies des
Indes Orientales & Occidentales.

Le Comte de Maurepas, premier Mi-
nistre, est d'un âge trop avancé pour
remplir avec activité son office impor-
tant ; mais il y met de la précision & de
l'intégrité. Il a donné la plus grande
preuve de ses vertus patriotiques en *se*
donnant pour adjoint (1), sous le titre de

(1) Je laisse subsister ces impressions impropres & qui

Directeur Général des Finances, un étranger, un Protestant, un Négociant, en un mot, M. Neker ; caractères qui étoient tous contraires aux maximes reçues par le Gouvernement François, & aux idées du vulgaire, qui croyoit qu'un premier Ministre du Roi de France doit nécessairement être d'une des familles du plus haut rang, & des plus distinguées. Le génie de Louis XVI étoit analogue à celui de son Ministre. Il a rompu les chaînes de la superstition politique & de l'orgueil national ; il a dédaigné les préjugés, & ne s'est attaché qu'au bien de ses peuples. Que n'a pas à craindre l'Angleterre de l'ambition d'un peuple rival, gouverné par un tel Roi ?

D'un Roi, la transition au représentant d'un Roi est toute naturelle. Je viens donc au portrait de l'Ambassadeur

doivent nécessairement échapper aux étrangers peu instruits de notre hiérarchie ministérielle, qu'ils ramènent toujours à celle de leurs pays, *N. du Trad.*

44 VOYAGES EN EUROPE,
d'Angleterre en cette Cour. Il n'est pas
fort répandu parmi les François ni les
Anglois, parce qu'il n'a pas de temps
à perdre en plaisirs frivoles & en dissipa-
tions, & qu'il ne met pas au nombre
des devoirs d'un Ambassadeur, le soin
de se distinguer par la splendeur de ses
habits, & l'éclat de ses équipages. Les
Américains parlent de lui avec une ai-
greur qui montre assez combien ils re-
doutent ses talens & ses vertus. Les
vues des Américains ont été souvent
traversées à la Cour de Versailles, par
la pénétration & la vigilance du Lord
Stormont, avec plus de succès qu'elles
n'eussent peut-être pû l'être par un autre
Seigneur Anglois. Ses manières & son
commerce dans le cours des affaires
ordinaires de la vie, sont polies & agréa-
bles ; mais sa conduite, quand il pa-
roît revêtu de son caractère public, est
dépouillée de toute espèce d'aménité,
& marquée par une roideur inflexible,
qui confond les plus subtils courtisans

de ce pays , & fait avorter tous leurs projets pour l'amuser. Au reste, quel que peu répandu que soit ici Lord Stormont, il est généralement respecté pour ses connoissances & son savoir. C'est un singulier spectacle, que de voir un Ambassadeur se dévouer pendant ses heures de loisir à l'étude de la littérature Grecque & Romaine. Lord Stormont est d'une attention remarquable pour tout ce qui concerne les individus de sa Nation, en sorte qu'à tous égards, il remplit parfaitement les devoirs de sa place, qu'il ne conservera cependant pas longtemps suivant toute apparence. Il a le mérite de surveiller & de suspendre depuis long-temps la liaison de la France & de l'Amérique, & conséquemment l'influence qu'une telle union auroit sur l'Espagne, & peut-être sur d'autres Puissances.

La ville de Paris, & les mœurs de la Nation Françoisé, ont été décrites par mille Ecrivains, & prêtent encore

46 VOYAGES EN EUROPE,

à des descriptions sans fin. Il seroit donc superflu de vous en entretenir ; cependant comme les relations innombrables que l'on a faites de Paris, & de ses habitans, sont en contradiction les unes avec les autres, vous aurez de la peine à savoir à laquelle il faut croire. J'ai fait le tour de Paris, pour comparer son étendue avec celle de Londres ; & je crois que la capitale du Royaume de France couvre un espace qui n'est pas les deux tiers de celui qu'occupe la Métropole Angloise (1). Mais la hauteur des maisons, & le nombre des familles des classes moyennes & inférieures qui habitent chaque étage, & par-dessus tout la multitude de gens entassés les uns sur les autres, dans les quatrièmes, cinquièmes & sixièmes étages, prouve sûre-

(1) C'est une erreur ; M. Mentelle, dans les plans des grandes villes qui se trouvent dans son excellent Atlas, fixe cette proportion pour la surface de Paris, à 5,280,000 toises, & pour celle de Londres, sans y comprendre le bourg de Southwark, à 3,900,000 toises. *N. de l'Edit.*

ment, sans contradiction, que la ville de Paris contient un plus grand nombre d'habitans que celle de Londres, dans laquelle chaque maison, l'une portant l'autre, ne contient pas plus de cinq ou six personnes. Nous devons encore observer que l'on trouve à Londres une foule de maisons vuides, ce qui est fort rare à Paris. Par toute la France les loyers & la vie animale sont à fort bon compte (1); la pauvreté du bas peuple le rend économe, l'habitude de l'économie produit le contentement, & le contentement le bonheur (2).

(1) Cette assertion du Voyageur Anglois mérite une distinction. Les denrées nécessaires, telles que le pain, la viande de boucherie, le poisson, le beurre, sont certainement à meilleur marché à Londres qu'à Paris, proportion gardée, c'est-à-dire en comparant les rapports des denrées, des métaux & des salaires des deux pays. Mais les objets de luxe sont certainement plus chers en Angleterre qu'en France. *N. de l'Edit.*

(2) Je doute qu'avec ce beau raisonnement, un ouvrier soit plus content de dîner avec du pain, des navets ou des

Je ne fais s'il a été généralement remarqué par les Voyageurs, qu'en France, les personnes d'un haut rang, possédant des titres, & décorées d'ordres & de charges respectables, ne rougissent pas d'avoir de l'économie, tandis qu'un Anglois d'une fortune même bornée, en rougiroit. A Paris, tout homme honnête, avec du crédit & de la conduite, peut vivre en raison de son revenu. Vous pouvez vous répandre dans les cercles les mieux composés, avec une fortune qui n'excède pas deux cents louis d'or par an.

Les maisons publiques tenues par les *restaurateurs*, & qui répondent à nos *tavernes* & à nos *eating houses*, offrent bien plus de propreté dans le service, plus de variété dans les mets, quoique le prix en soit modéré. On y peut dîner à très-

pommes & de l'eau, qu'avec de la viande, des pommes de terre & de la forte biere, nourriture ordinaire des ouvriers Anglois. *N. de l'Edit.*

bon

bon compte, & souvent il y a la meilleure compagnie. Du restaurateur, passons un instant aux cafés. Il est aisé de s'apercevoir par la conversation des François, qu'ils ne sont nullement disposés à oublier les malheurs de la dernière guerre, ni la prise des vaisseaux faite par les Anglois avant aucune déclaration de guerre. La guerre d'Amérique est le sujet de toutes leurs conversations. Certainement, la jonction de la France à l'Amérique, est propre à opérer une révolution dans les esprits de ses habitans; & à étendre leurs idées en politique. On discute aujourd'hui la cause de la liberté nationale & politique, aussi librement dans les cafés de Paris, & dans les sociétés, que dans la Chambre des Communes, ou dans une des associations de la minorité en Angleterre.

Voilà assez de politique. Vous attendez sans doute que je vous dise pourquoi je suis à Paris, tandis que je devrois être sur la mer Rouge, faisant

50 VOYAGES EN EUROPE,
voile pour la côte des Indes. En voici
la raison ; à mon arrivée dans ce pays,
j'ai vu qu'il ne falloit plus songer au
passage par le golfe Arabique, la mous-
son s'y opposant jusqu'à la saison pro-
chaine. On m'a en même-temps assuré
en confidence, qu'il y avoit à l'Orient
un vaisseau prêt à appareiller pour le
mois de Septembre, & qu'en passant
dessus, je gagnerois cinq mois, sans comp-
ter d'autres avantages, qui m'aideroient
dans mes recherches, dont je vous ai déjà
expliqué l'objet dans mes lettres précéd-
entes. Mais j'ai été amusé par les Ar-
mateurs, & remis de temps à autre,
& ce n'est que depuis peu de jours
que j'ai enfin terminé avec eux. Je quitte
Paris après demain. La vraie cause du
retard des vaisseaux qui doivent aller aux
Indes Orientales, est l'incertitude de la
paix ou de la guerre, & l'expédition
des vaisseaux de guerre qui doivent par-
tir de Brest au nombre de sept, pour
cette partie du monde, & y porter

EN ASIE ET EN AFRIQUE. 51
quatre mille hommes de troupes réglées ,
sous le commandement du Comte d'Es-
taing. Mon esprit est plein de mauvais
présages concernant cet armement , & je
suis aussi alarmé pour mon propre compte,
que pour celui de mon pays.

Je suis , &c.

LET T R E I V.

A M. R. W. Esq^r.

Nantes , le 3 Janvier 1778.

L'EMBARGO est levé , & on a per-
mis aux vaisseaux particuliers de pren-
dre les documens ordinaires (que nous
appelons *clearances*) pour l'Inde. J'ai
une chambre dans le vaisseau , & j'ai fait
mes provisions particulières pour la mer.
Le vaisseau est prêt , & nous n'attendons
plus qu'un vent favorable pour faire
voile ; cependant , après avoir consulté

52 VOYAGES EN EUROPE,

l'Armateur, je me suis décidé à voir *Rennes*, la capitale de la Bretagne, pour y joindre un particulier de Bordeaux, à qui je veux confier mes lettres pour la Grande-Bretagne, & j'ai préféré à faire un détour de vingt milles, pour voir cette grande ville de commerce.

Je n'ai éprouvé de défagrémens & d'impoliteſſes, depuis que je voyage, que dans la ville de l'*Orient*. Je devois peu m'y attendre en France, ce pays de l'univers si renommé par la politesse de ses habitans. Les querelles politiques influent donc quelquefois sur les têtes Françoises.

L'*Orient*, Nantes & Dunkerque sont les ports de France qui se distinguent le plus par leur attachement à la cause de l'Amérique, & leur opposition à celle de la Grande-Bretagne. Les équipages des frégates Américaines, le *Raleigh* & l'*Alfred*, qui viennent de partir de l'*Orient*, m'ont reconnu; ils ne purent pas se persuader que j'eusse réellement le dessein de passer aux Indes. Ils don-

nèrent à leurs Agents des soupçons sur moi, & aussi-tôt on observa tous mes mouvemens avec la plus grande attention.

J'avois obtenu, le 15 Novembre dernier, un ordre de S. M. T. C., contresigné par M. le Secrétaire d'Etat, en vertu duquel on devoit m^e laisser passer librement, & sans empêchement, à l'Orient, pour m'y embarquer pour l'Inde. Lors de mon arrivée à l'Orient, M. l'Avaisse, à qui j'avois remis une lettre, vint me voir, & nous nous promenâmes ensemble sur le port. Il me demanda si j'avois vu les principaux Officiers? Je lui dis que non, & lui en expliquai les raisons. Nous étions dans ce moment près de la maison du Commissaire de la Marine, & nous jugâmes à propos de passer chez lui. Nous ne le trouvâmes pas, mais nous laissâmes nos noms. Le lendemain matin, je repassai avec M. A. R. D., qui est un autre Marchand de l'Orient, & M. Boutel,

54 VOYAGES EN EUROPE,
Capitaine de vaisseau, chez le Commissaire, qui nous reçut dans son bureau. Ces Messieurs me présentèrent à lui comme un Anglois qui passoit aux Indes par le premier vaisseau. Il demanda fort durement si j'étois cet Anglois qui m'étois promené hier sur le port, & qui paroïssoit n'avoir aucune recommandation pour les gens en place ? M. A. R. D. lui expliqua alors très-distinctement ma conduite, sur quoi celui-ci demanda si j'avois une permission pour m'embarquer. On lui répondit que oui, & je lui mis sous les yeux le passeport du Roi, contresigné du Ministre. Le mépris avec lequel il traita la signature de son Maître, me consola un peu de la manière peu honnête avec laquelle j'avois été reçu : Si, Monsieur, dit-il, n'a pas d'autres permissions, je ne permettrai pas qu'il s'embarque sur aucun de nos vaisseaux à l'Orient. Nous prîmes congé de ce *mince Officier*, & fûmes chez Monsieur de la Vigne, Commandant du Port, qui

me reçut avec toute la politesse d'un vrai François. Je fus accueilli de même chez M. de Frémicourt, Commandant de la Ville ; après toutes ces cérémonies, M. A. R. D. écrivit, avec sa bonté ordinaire, à son beau-frère à Paris, pour solliciter un passeport de M. de Sartine. Je crus qu'il étoit prudent de seconder les démarches de M. Vincent, & je mandai ma situation au Lord Vicomte Stormont, alors Ambassadeur d'Angleterre en France. Je crus cette démarche absolument nécessaire, car les Américains m'avoient représenté comme un membre de la législation de la Grenade, un des principaux Officiers des Douanes de S. M. B. & un homme qu'il étoit dangereux de laisser aller aux Indes dans la circonstance actuelle. Cependant, les soins de M. Vincent suffirent pour obtenir de la justice de M. de Sartine ce que je desirois : j'eus sans difficulté le passeport nécessaire. Dans ma lettre au Lord Stormont, qui avoit la forme d'une

plainte, j'entremêlai, d'une manière indirecte, différentes particularités qu'il étoit plus important pour notre Nation de faire connoître à S. E. (1) que les difficultés que j'avois éprouvées. Je lui donnai une idée des ouvrages qui étoient dans le port, sur les chantiers, & un état des forces que l'on embarquoit sur les vaisseaux destinés pour l'Amérique. J'ignore si ces insinuations parurent suffisantes au Lord Stormont, pour l'engager à des recherches, ou si ce Ministre vigilant & capable avoit été informé du tout avant que j'eusse l'honneur de lui écrire; mais je fais que du moment que le Commissaire eut appris que j'avois

(1) M. Price, qui a fait des observations, à la vérité, trop amères sur ce Voyage, & que je citerai plus d'une fois, n'est point surpris des désagrémens éprouvés par l'Auteur, d'après l'aveu qu'il fait d'avoir envoyé des détails sur Nantes, à l'Ambassadeur Anglois. La conduite de M. M. . . . quoiqu'elle dictée par le patriotisme, n'est pas certainement exempte de reproches à cet égard.
N. de l'Edit.

écrit à mon Ambassadeur, il fit des recherches extraordinaires sur ma destination, mes liaisons, en sorte que mes amis conçurent des craintes pour ma sûreté à l'Orient. Je pris donc le parti de m'en aller à Hennebon, pour changer d'air, & pour ma santé. Craignant d'ailleurs que le ressentiment & la jalousie du Commissaire ne le portassent à entreprendre quelque chose contre la personne chez qui je vivois, je jugeai à propos de lui écrire ce que j'avois appris des soupçons que l'on avoit conçus de moi, & de lui rendre la justice qu'il méritoit. La copie de ma lettre, que je joins ici, vous donnera une idée de ma conduite en cette occasion. Vous la trouverez peut-être hardie, mais très-probablement elle m'a épargné de plus grandes insultes ; je ne suis pas sûr à présent, après ce qui s'est passé, de poursuivre mon voyage aux Indes par la voie d'un vaisseau François ; je fonde ce doute sur l'extrême probabilité d'une

rupture entre les Cours de France & d'Angleterre : je tire cette probabilité de faits, d'aveux, d'apparences générales, & de mes conversations avec diverses personnes de cette Nation, & avec les Agents de l'Amérique.

L'expédition des Indes Orientales est suspendue pour cette saison ; les forces destinées à l'attaque des établissemens Anglois dans cette partie du monde, seront envoyées aux secours des Américains. Onze vaisseaux sont chargés, & ont probablement fait voile actuellement de l'Orient & de Nantes pour Boston ; ils ont à bord de la grosse artillerie, des munitions, des draps, du sel & d'autres provisions. Les vaisseaux Américains ont été conduits dans le plus grand secret, par une frégate Françoisise, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la baye de Biscaye.

Le Traité entre M. Franklin & la Cour de France, a pour objet une alliance offensive & défensive ; la France

d'un côté doit soutenir l'indépendance de l'Amérique Septentrionale, & de l'autre l'Amérique doit accorder à la France le commerce *exclusif* (1) des Provinces Méridionales, la Caroline, la Virginie & le Maryland. J'ai de plus appris, par une frégate arrivée de Pondichery & de l'Île de France, le 17 du mois dernier, à l'Orient, qu'il a été conclu un Traité entre un M. de Saint-Lubin, & le célèbre Haïder-Aly-Kan, l'ennemi le plus irréconciliable & le plus puissant des Anglois & du Nabab d'Arcate. L'objet de cette association, est l'invasion du Carnate, l'émancipation du Rajah de Tanjaour, & le rétablissement du commerce & de la prépondérance des François en Asie. La France ne compte envoyer cette année que trois

(1) Ce Traité, qui a été publié depuis, a prouvé que l'Auteur se trompoit, & que la France l'avoit posé sur une base plus généreuse que celle d'un commerce exclusif
N. de l'Édit.

cents recrues , sur des vaisseaux particuliers , qui porteront en outre du charbon , des vivres & des munitions ; tout cela n'est qu'un préparatif aux grandes opérations de l'année prochaine , qui seront conduites par le Général Belcombe & le Comte d'Estaing. Une très-belle frégate appelée la Sartine , en l'honneur du Ministre de la Marine , qui est l'ame du Cabinet & l'auteur de tous les projets , est partie de Bordeaux , il y a douze ou quinze mois , chargée de grandes & petites armes , de munitions , de provisions , de draps & autres marchandises , sous la direction de M. de Saint-Lubin , qui a été à la côte de Malabar , & a réussi dans le principal objet de sa mission (1).

(1) On avoit induit M. M... en erreur ; l'opération du Chevalier de Saint-Lubin devoit se faire à la Cour des Marattes , & non pas à celle de Haïder - Aly , entre les mains duquel il avoit de bonnes raisons de ne pas se confier. M. Price traite ce Chevalier d'aventurier François.

Comme la ville & le port de l'Orient, ont le privilège de recevoir tout ce qui s'importe de marchandises venant d'au-delà du Cap-de-Bonne-Espérance, à condition de payer cinq pour cent d'indult sur les grosses ventes, qui se font dans les magasins du Roi, outre les droits ordinaires, ils n'ont point jusqu'à présent participé au commerce des Indes Occidentales. Mais n'y ayant aucune espèce de prohibition qui les empêche d'importer des marchandises d'Amérique, ils s'efforcent aujourd'hui d'engager les Américains de commercer avec eux, & ils réussissent dans leur projet.

Cette concurrence cause un mécontentement & une jalousie sensible aux

cependant il lui prête de grandes connoissances des langues de l'Inde, ce qui prouve qu'il ne le connoissoit pas.

Voyez Observations on Mak. travels pag. 15. N. de l'Edit.

Marchands de Nantes , ville située sur la Loire , belle & grande rivière qui se jette dans l'Océan , & qui est navigable ainsi que plusieurs de ses bras , jusques dans l'intérieur du Royaume. Il est remarquable que les Nantois ont toujours été les premiers en France , à commettre des hostilités contre l'Angleterre. En 1744 , les Marchands de Nantes furent les premiers mobiles de l'entreprise du Prétendant , & à l'engager à soutenir ses prétentions au Trône de la Grande-Bretagne. Ils le fournirent d'armes , de munitions & d'argent , & armèrent des vaisseaux pour le transporter en Ecosse avec ses partisans. Ils étoient entrés dans un plan considérable pour favoriser ses vues. Ils ont montré un zèle & une activité égale à soutenir les prétentions de l'Amérique , & à la fournir de tout ce dont elle a besoin.

La ville de Nantes est extrêmement commode pour le commerce , grande , belle , saine & bien peuplée ,

extrêmement bien située , comme nous l'avons déjà observé , par sa situation sur la Loire. Tous les vaisseaux marchands , de quelque port qu'ils soient , & en quelque nombre qu'ils puissent être , peuvent remonter la rivière & entrer dans la ville. La navigation de la Loire est parfaitement sûre dans un espace d'environ trente milles , & n'est , comme je l'entends dire , défendue non plus que Nantes , par aucune fortification régulière.

Non-seulement l'Orient est défendue par la forteresse du Port-Louis , à l'entrée de la rade , & par différentes batteries sur la côte opposée , mais encore par grand nombre d'autres qui défendent l'intérieur de la rade , & la ville elle-même est régulièrement fortifiée. Les maisons , les rues , l'extérieur des habitans , qui , malgré le peu d'étendue de la ville , montent à près de 20,000 ames , fournissent une preuve de la douceur du Gouvernement & des avantages du commerce.

Je puis vous assurer qu'il m'a toujours été facile de juger de la bonté ou des défauts de la constitution civile d'un pays , de la vertu & des vices des gens qui gouvernent , par l'extérieur du peuple , des rues & des maisons.

Celle-ci sera probablement la dernière que je vous écrirai d'Europe. De même que je suis assuré de la sincérité des vœux que vous faites pour moi , je vous prie de croire que mon affection pour vous est des plus sincères , & que j'apprendrai avec plaisir tout ce qui pourra contribuer à votre bonheur.

Je suis , &c.



LETTRE V.

A. M. . . . à l'Orient (1).

Hennebon , premier Janvier 1778.

Vous êtes , Monsieur , du petit nombre des personnes de qui j'aie reçu des politesses à l'Orient. Je vous en conserve la plus grande reconnoissance. Tous vos compatriotes n'ont pas imité votre exemple ; ma qualité d'Anglois , m'a , dans les circonstances où nous sommes , rendu suspect à leurs yeux. Ils m'ont calomnié fourdement , lorsqu'à l'extérieur ils me prodiguoient les marques du dédain & de la haine. Les Nations civilisées ont établi des Ministres

(1) Je ne donne cette Lettre qu'en abrégé ; elle renferme des détails & une justification qui intéresseroient peu de Lecteurs. *N. du Trad.*

dont la fonction est de veiller sur la sûreté des individus de leur nation, qui, étant dans un pays étranger, n'ont souvent point d'abri contre les injustices privées ou publiques. J'ai cru devoir profiter de cette institution ; j'ai écrit pour me plaindre, pour me justifier, à l'Ambassadeur de ma Nation. Je l'ai fait avec fermeté ; à mon apologie, j'ai joint des faits qui indigneroient ici les esprits contre moi, mais que, comme Anglois, je n'ai pas dû dissimuler au Représentant de ma Nation en France. La pureté de mes intentions est telle que je ne crains pas le plus grand jour, & je n'aurois pas l'appui de Lord Stormont, que je me jetterois avec la même confiance sous la protection de Sa Majesté ou de ses Ministres, bien persuadé que, quoiqu'Anglois, ils me rendroient justice contre leurs sujets violant les loix de l'hospitalité. Le patriotisme qui a guidé ma plume & dicté mes opinions, ne sauroit être un crime

à leurs yeux, quoiqu'il contrarie leurs opérations, &c.

J'ai l'honneur d'être,

LETTRE VI.

Au très-honorable LORD NORTH.

A la Mer, le 12 Mars 1778.

Par la voie de Sainte-Hélène.

MY LORD,

DIVERSES circonstances m'ont fourni les moyens de m'instruire de plusieurs faits qui intéressent la Grande Bretagne, aussi-bien que des vues des autres Nations, ennemies secrètes de notre patrie. J'ose me flatter d'avoir donné à notre Ambassadeur à Paris, dans le courant de l'hiver dernier, des projets d'une utilité incontestable. J'ai aussi trouvé le moyen, quoique par des canaux indi-

68 VOYAGES EN EUROPE,
rects , d'en faire parvenir à l'adminis-
tration. J'attendois alors à l'Orient,
l'instant de m'embarquer pour les Indes,
& j'y découvris, ainsi que dans les Ports
voisins, des choses qui indiquoient assez
la haine des François pour l'Angleterre.
Je crus de mon devoir d'en informer
le Gouvernement. Entre autre chose,
je donnois communication d'une pièce
secrète, qui avoit été apportée à l'Orient
en Décembre dernier, par la frégate la
Consolante, venant de l'Isle de France;
c'étoit la nouvelle du Traité conclu
par M. de Saint-Lubin, avec Haïder-
Aly-Kan, & de l'accession du Rajah de
Tanjaour. Je crois que vous ne trouverez
pas les raisons qui m'ont porté à ajouter
foi à ce rapport, déstituées de fonde-
ment.

Le hasard m'a mis à portée de pou-
voir vous expliquer le caractère & la
position de M. de Saint-Lubin, & je
dois les connoissances que j'en ai acqui-
ses à un passager qui se trouve sur le

même vaisseau que moi, & qui a précédemment occupé un poste de confiance au service de l'ancienne Compagnie des Indes Orientales, & depuis au service du Roi : cet homme jouit d'une bonne réputation, a d'excellentes vues, & s'est trouvé, on ne peut plus à portée de s'instruire.

M. de Saint - Lubin est un homme à qui on ne connoît aucune fortune, & qui ayant passé plusieurs années aux Indes, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, a acquis une connoissance plus qu'ordinaire des coutumes, des mœurs, de la politique, du commerce, de la situation & des dispositions des différentes Puissances de ce pays & des établissemens des Européens. De soldat des troupes de la Compagnie à l'Isle Maurice (1), il s'est élevé à sa fortune

(1) Il arriva à Pondichery, en qualité de soldat, & venoit de l'Isle de France, ou Isle Maurice. *N. de l'Edit,*

70 VOYAGES EN EUROPE,
actuelle par son génie, son activité,
son adresse, une grande volubilité de
langue, & sur-tout par une rare assu-
rance (1). Il étoit fort mal avec les
Directeurs de la Compagnie des Indes;
mais depuis la suspension de leur pri-
vilège, il a acquis la confiance & la
faveur d'un Ministre, à un tel degré,
que si l'on n'avoit pas espéré tirer plus
de parti de ses talens dans un em-
ploi plus obscur, il auroit, dit-on, eu le
Gouvernement de Pondichery; ce qui
eût procuré un spectacle surprenant au
Gouverneur de l'Isle de France, qui
avoit fort maltraité M. de Saint-Lu-
bin, quelques années avant, parce
qu'il suspectoit ses liaisons avec les
Anglois (2). Il a été dernièrement décoré

(1) Je traduis ici exactement l'Anglois. *N. du Trad.*

(2) Voyez à cet égard le Mémoire qu'a publié M. Ladebat,
contre le Chevalier de Saint-Lubin, les Mémoires de Haider-
Aly, par M. Delatour, & les Numéros 5 & 6 du Tableau de
l'Inde, par M. Brissot de Warville. *N. du Trad.*

de l'Ordre de Saint-Louis, & a actuellement la direction de deux grands vaisseaux marchands à la côte de Malabar, où son adresse, ses connoissances, & ses liaisons avec Haïder-Aly-Kan (1), & les Marattes, rempliront sans doute les vues de ses commettans, en y rétablissant leur commerce & leurs privilèges. Le système politique, relatif aux Indes, qu'avoit adopté le Duc de Choiseul, est en apparence celui de la France, aussi-bien que de l'Angleterre. On se propose de conserver à la Couronne la possession des terres, & de donner en même-temps tous les encouragemens possibles aux Compagnies, comme Négocians, dans tout ce qui convient à leur éducation, leur profession & leur capacité.

M. de Sartine est, selon moi, le

(1) C'est une erreur, encore une fois, Haïder-Aly le détestoit. *N. de l'Edit.*

72 VOYAGES EN EUROPE,
plus fin, *le plus temporisateur*, & le plus
actif politique, qui soit dans le Minis-
tère François. En suivant l'exemple du
Duc de Choiseul, il a recherché les
plus habiles Négocians de Paris, &
s'est servi de leur expérience. Il prend
actuellement des mesures, aussi avanta-
geuses pour sa Nation, que nuisibles
aux intérêts de la nôtre. Votre Seigneurie
se mettant au fait, par des conversations
avec des gens bien instruits du com-
merce de l'Indostan, de sa politique,
& du local, en aura plus de facilités à
combattre les mesures de M. de Sar-
tine, & à s'opposer aux vues d'une
nation qui est extrêmement attachée
au commerce de l'Inde, & jalouse de
l'influence de la Grande-Bretagne dans
cette partie du monde. Mais vous ren-
contrerez plusieurs difficultés, telles que,
le ressentiment de Haïder-Aly, qui sent
bien que le pouvoir des Anglois est
le seul obstacle redoutable à l'établisse-
ment de sa puissance, par tout le

Décan (1), & l'ambition d'un Prince qui n'étant Roi que de nom (2), traîne la royauté dans les fers, humilié par le sentiment de la condition à laquelle il est réduit, mais qui jusqu'ici a manqué de résolution pour s'affranchir des termes humilians auxquels il a obtenu sa souveraineté, & pour soutenir les vœux qu'il forme pour son affranchissement.

(1) Il n'est pas bien prouvé que ce Prince ait jamais eu des vues sur le Décan. Il est bien vrai qu'il en a eu sur le Carnate, & la guerre de 1769 l'a prouvé. *N. de l'Edit.*

(2) C'est le Rajah du Tanjaour dont il est ici question. Tulja-Ji, après avoir été dépouillé en 1773 de son Royaume par les artifices du Nabab de Carnate, ou plutôt de ses créanciers, car il n'étoit qu'un prête-nom des Juifs qui l'assiégeoient & le dévoroient, a été rétabli en 1776, par les ordres de la Cour des Directeurs, & par la fermeté de Lord Pigot, qui cependant y a perdu la vie. Mais, en rétablissant ce Prince, on a eu grand soin de lui donner des fers, & de le tenir en tutèle, comme le Nabab d'Arcate. Cette histoire, très-connue des Anglois, ne l'est pas des François, & c'est pour ces derniers que je fais cette note. *N. de l'Edit.*

Cela mettra encore Votre Seigneurie à portée de juger jusqu'à quel point on peut accorder, dans la saine politique, la sûreté des possessions territoriales de l'Angleterre dans l'Indostan, avec le desir de les étendre, & jusqu'à quel point il convient de contrebalancer l'influence d'une rivale ambitieuse, qui ne manquera pas d'industrie pour aliéner *l'affection* que les naturels du pays ont pour les Anglois, & pour détruire la confiance qu'ils ont en notre *bonne foi* (1). Un objet encore bien digne d'examen, c'est de décider s'il est plus sage de réunir le Gouvernement des naturels du pays, entre les mains d'un seul Prince modéré, juste & ferme, dans l'amitié & la reconnaissance duquel vous puissiez compter,

(1) La bonne foi des Anglois de l'Inde est une vraie chimère, n'y eût-il que les quatre à cinq révolutions du Bengale, pour déposer contr'elle; & l'affection des Indiens est sur la même ligne. *N. de l'Edit.*

ou de partager la souveraineté (1) du Carnate, entre différens petits prétendans que l'on rend par-là également ambitieux, jaloux, dépendans & qui sont toujours dupes des artifices des différens Agens Européens qui les flattent les uns & les autres de l'espoir de la protection de leurs maîtres, & de l'indépendance de leur royauté. Cette question, Mylord, est de nature à ce que sa solution influe sur le destin du Gange, du Guzarate & du Malabar, & pour la résoudre, il faut commencer par les recherches suivantes (2).

1°. La Nation & la Compagnie ont-elles, soit conjointement, soit séparément, éprouvé *l'honneur, la fidélité &*

(1) Il n'est ici question que de cette partie du Carnate qui est dans le Royaume de Tanjaour.

(2) Il me semble aisé de répondre aux questions suivantes, & je le ferai laconiquement, à fur & mesure des questions que l'Auteur va proposer. *Note de l'Editeur.*

76 VOYAGES EN EUROPE,
l'amitié de quelques-uns des Princes de
l'Asie (1)?

2°. La nation Angloise & la Compagnie
ont-elles rempli inviolablement leurs en-
gagemens avec les Princes Orientaux (2)?

3°. La Compagnie ou ses Agens ont-ils
rompu les liens de l'amitié, détruit la con-
fiance de ces Princes, & écarté l'affection
des peuples (3)?

4°. La Compagnie ne peut-elle à l'ave-
nir regagner, par aucun moyen, ni assurer
la confiance des Princes de l'Asie &
l'affection de leurs sujets (4)?

5°. La confiance dans le Gouvernement
Anglois, séparé de la Compagnie, est-
elle encore dans son entier (5)?

6°. L'intervention du Gouvernement

(1) Non. — Mots inconnus dans l'Inde.

(2) Non, Non, Non.

(3) Oui.

(4) Impossible, par la nature de sa constitution.

(5) Le Gouvernement Anglois est zero pour un Indien;
la Compagnie est tout.

n'est-elle pas suffisante pour rétablir, par une rigide administration de la justice, l'influence du nom Anglois, & rendre à la Compagnie, la confiance & l'estime des Princes & des peuples de l'Indostan (6) ?

7°. Les Européens n'ont-ils pas les plus fortes raisons pour attendre plutôt les avantages du commerce, de la justice & de la protection d'un Prince doux & humain (7), que du pouvoir d'un usurpateur, fin politique, sanguinaire & ambitieux, qui en outre ignore les loix, & est étranger aux douceurs du commerce (8) ? Car il faut bien concevoir que tout le Gouvernement du Décan va

(6) Tout Gouvernement dont le censeur est à 6000 lieues, devient tôt ou tard détestable & tyrannique, en quelques mains qu'il soit.

(7) Portrait du Nabab d'Arcate, trop flatté.

(8) Portrait de Haïder-Aly, trop chargé. La fin de cette question n'est pas claire ; ni le Décan, ni Haïder ne dépendoient du Carnate. Le Souverain du Carnate étoit autrefois le Souba du Décan ; mais depuis, un Firman fait à Madras à affranchi le Carnate.

tomber entre les mains de Haïder-Aly, si on en dépouille le Souverain légal du Carnate.

8°. Les revenus territoriaux de l'Inde, réunis à d'autres avantages que peut en tirer la Nation Angloise, ne peuvent-ils pas, à l'aide d'une économie prudente, contribuer amplement à l'extinction de la dette nationale ? ou au moins ne pourroient-ils pas la réduire à une somme telle que, partagée en des capitaux rapportans des intérêts raisonnables, & assurant le crédit public, elle donnât de nouvelles forces à la Nation, en lui attachant de riches particuliers, & les invitant à placer leur fortune dans les fonds publics (9) ?

Le temps présent, Mylord, est marqué par des évènements d'une grande importance, de l'un à l'autre bout du monde. Jusqu'à présent, les Européens ont tiré

(9) Très-certainement. L'Inde est la grande ressource de l'Angleterre. Sans l'Inde, que deviendrait la dette nationale ?

de grands avantages en Asie de leur supériorité dans l'art de la guerre ; mais les naturels du pays , étant aujourd'hui instruits dans l'usage des armes & dans l'art militaire , on ne peut espérer une influence permanente parmi eux , qu'au moyen d'un système doux & sage , fondé , comme les constitutions originales de l'Inde , sur la justice & la vertu. (1) Il faut renverser le système tyrannique établi en Asie par les Aventuriers Européens , qui sont faussement considérés comme les peuples les plus civilisés & les plus humains. Il est temps de faire succéder un esprit de liberté de commerce , dont la douceur bannira insensiblement les haines du cœur des Européens , & éloignera de la société cette crainte destructive & triste qui a si long-temps & si malheureusement assoupi

(1) Les Indiens sont aujourd'hui moins vertueux que par le passé , depuis que leurs liaisons avec les Européens les mettent dans la nécessité de faire , pour leur propre conservation , assaut de fourberie avec eux. *N. de l'Aut.*

80 VOYAGES EN EUROPE,
les esprits des Indiens. *Il n'est pas dans le monde un peuple plus vertueux , plus traitable , plus docile , ou plus capable d'arriver à une plus grande perfection dans les arts , qui donnent de l'élasticité aux ressorts du commerce , que celui que la Compagnie Angloise s'est soumis dans les Indes (1).*

Pardonnez, Mylord, cette digression ; cette lettre vous paroîtra sans doute le fruit des spéculations d'un correspondant dont les talens n'égalent pas l'amour qu'il a pour son pays , mais qui néanmoins espère contribuer à son agrandissement en communiquant ses vues au Ministère.

J'ai l'honneur d'être , &c.

(1) Voilà un grand aveu dans la bouche d'un Anglois ! Et c'est ce peuple doux & docile qu'on abrutit , qu'on met aux fers. *N. de l'Edit.*



L E T T R E V I I.

A. J. T. F. Ecuyer , à Londres.

A la Mer, le 17 Mai 1778 , par 27 d. de latitude ;
& 15 de longitude Occidentale du Méridien de
Paris.

J'AI déjà eu occasion de vous écrire deux lettres par *la Reine*, vaisseau chargé pour Sainte-Hélène. Un vent favorable a tenu ce vaisseau de conserve avec nous plus long-temps que nous ne l'espérions ; ce qui me permet d'y en ajouter une troisième. En relisant l'original de la lettre que j'ai adressée au Lord North, sous votre couvert, je me suis apperçu que j'avois omis bien des circonstances essentielles qui peuvent fournir des preuves des desseins hostiles de la France contre nos possessions d'Asie. Si cette puissance vient à bout de les exécuter, ils auront de fatales consé-

82 VOYAGES EN EUROPE,
quences pour notre compagnie des Indes,
feront bien du tort à la Nation Angloise,
& ruineront notre fidèle & constant allié
le Nabab du Carnate.

Le *Sartine*, vaisseau de 500 tonneaux,
& de 30 pièces de canon, est le plus
élégant & le plus commode des vaisseaux
François. M. de Saint-Lubin reçoit sou-
vent à son bord Haïder-Aly (1), les prin-
cipaux Chefs des Marattes, & les autres
Princes du Malabar : il arbore, dans ces
occasions, les diverses bannières des Prin-
ces Indiens, qu'il a fait copier à Bordeaux.
Le Chevalier a apporté avec lui des mar-
chandises, tant pour lui servir de prétexte

(1) C'étoit un conte qu'on avoit fait à M. Makintosh.
Haïder, dit M. Price, connoît trop bien les Européens pour
se confier à eux, & monter à bord d'un de leurs vaisseaux.
Dans le fait, le *Sartine* débarqua sa cargaison à Choul,
port des Marattes, & leurs Chefs, continue M. Price, firent
si bien leur compte, qu'ils emportèrent tout sans en payer
un sol. Voyez pour l'Histoire de cette malheureuse expédi-
tion, le Mémoire de M. Ladebat qui en fut la victime.
N. de l'Edit.

que pour fournir à ses besoins. Le plus fort de sa cargaison consiste en armes & munitions de toutes les espèces , propres pour les fortifications & la campagne ; il est si avant dans les bonnes grâces de Haider-Aly , que le Pavillon François est souvent déployé sur les remparts de *Mangalore* , la principale forteresse. Les Maîtres des vaisseaux qui sont sous la direction de M. de Saint-Lubin , ont ordre d'obéir à tous ses commandemens. Ils ne font dans aucun de ses secrets , & ne pénètrent pas ses projets. Cependant ils sont au désespoir de son activité , qui contrarie leurs vues particulières de commerce.

On assure qu'en certaines occasions M. de Saint-Lubin porte les marques de la plus grande distinction , même le cordon rouge. Je remets à votre discrétion l'usage que vous devez faire de ces avis , & vous laisse juge de leur importance.

Je suis, comme à l'ordinaire , &c.

L E T T R E V I I I.

A. . . .

A la Mer, à bord du *Briffon*, le 3 Juin 1778.

LA dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, étoit datée de Madère, le 15 Mars, jour auquel je me rembarquai pour continuer mon voyage aux Indes. Dans cette lettre, je vous rendois compte de la cruelle maladie que j'avois essuyée, étant dans le Golphe de Gascogne, ce qui a duré 19 jours, sans interruption; de l'heureux & rapide effet de l'air de Madère sur ma santé, de l'hospitalité dont les Négocians Anglois font profession dans cette Isle, & de toutes les bontés & attentions du Capitaine Chéseaux, commandant le *Briffon*, & de l'amabilité de mon compagnon de voyage, le respectable M. Yeate.

Des vents, des courans contraires & de longs calmes, ont rendu notre traversée, depuis le départ de Madère, très-longue & très-ennuyeuse. Nous sommes par le travers du cap de Bonne-Espérance, qu'on peut regarder comme un peu plus que la moitié, mais cependant moins que les deux tiers du passage aux Indes : estimation qu'il faut prendre à rebours, lorsqu'on revient des Indes, à raison du circuit que les vents alifés forcent à faire entre les tropiques, aussi-bien dans les mers de l'Est, que dans celles de l'Ouest. Comme, suivant toute apparence, nous aurons bientôt une relâche d'une huitaine de jours chez les Hollandois (1) & les Hottentots, je profiterai de cette occasion

(1) On lit dans l'original — *Mynheers*, c'est un sobriquet que les Anglois donnent aux Hollandois, comme ils appellent les François, *les Messieurs*. — Les Ecrivains qui se respectent, doivent laisser ces dénominations ridicules aux Gazetiers & à la populace. *Note de l'Editeur.*

pour boire un verre de *constance* pur à la santé des amis dont je suis séparé.

Il ne nous est jusqu'à présent rien arrivé d'extraordinaire dans notre traversée : j'aurois eu trop de plaisir à vous le raconter pour y manquer, si l'occasion s'en étoit présentée. Notre vaisseau est doux, mais il est assez mauvais voilier ; soit que les dimensions entre les ponts, aient été prises relativement à la taille des habitans du pays auquel il appartient, ou que ce soit l'effet d'une épargne ridicule, il n'y a pas dans tout le vaisseau, un cabinet qui ne soit trop bas d'un ou de trois pouces, pour moi, qui suis d'une taille assez médiocre ; en sorte que je ne peux me tenir droit en marchant, ce qui m'empêche de prendre de l'exercice, & me met continuellement en danger de me casser la tête. Parmi tous ces inconvéniens, je trouve mon logement agréable par les soins assidus du Capitaine. Il a naturellement le cœur très-sensible, & je suis persuadé que c'est un homme d'honneur & d'une probité parfaite ; les

principaux Officiers font , à son exemple , remplis d'égards pour moi ; je dois toutes ces civilités fans doute aux recommandations des propriétaires & armateurs du vaisseau , MM. A. D. & V. qui font de mes amis ; tous les Officiers du bord me paroissent être d'habiles marins. A la place du spacieux appartement qu'on avoit arrangé pour moi à l'Orient , j'occupe seul la chambre du Conseil , en sorte que je ne fais usage du cabinet qui m'avoit été donné originairement , que pour m'habiller & écrire. Dans une pareille position , je n'ai pas lieu de me plaindre pour quelques petits sujets de mécontentement , mais je dois , au contraire , me conformer gaie-ment aux usages & aux coutumes d'un peuple si doux & si obligeant. Il faut convenir cependant que les provisions , qui font en grande abondance , ne font pas de la meilleure qualité : la cuisine en général est très-mauvaise , mais le pain , la pâtisserie , & la soupe au vermicel , sont excellens ; les volailles sont si vieilles ,

qu'un chien affamé auroit de la peine à les déchirer sous sa dent. Les jambons sont gâtés, le bœuf salé, vieux & dur, & généralement tout ce qu'on nous sert, est plein de malpropreté, au point d'être en lambeaux. Quel mélange hétérogène & dégoûtant, de porc, bœuf, oyes, canards, poules, tripes, poissons, pain, choux, oignons, graisse, &c. ils sont bouillir tous ces ingrédients ensemble, & ce composé s'appelle soupe; leurs ragoûts sont assaisonnés d'huile, de vinaigre & d'ail; quelquefois on nous présente en cérémonie un canard rôti, ou un maigre morceau de mouton qui nous fait oublier pour un moment ces dégoûtantes sauces. Des omelettes d'œufs qui ne sont pas très-frais, puisqu'ils sont à bord depuis près de deux mois, ont fait ma principale nourriture depuis que j'ai quitté Madère. Le Capitaine, M. Yeate, & moi, déjeûnons & soupions ensemble dans la dunete; nous dînons dans la grande chambre, avec six des principaux Officiers, le Chi-

rurgien, l'Aumônier (qui est un Capucin), deux passagers, & un des volontaires à tour de rôle. Je n'ai fait aucun usage depuis que je suis à bord, des provisions de liqueurs du Capitaine, m'étant pourvu de vin de Claret, de Madère, & de vieille eau-de-vie de la meilleure qualité. La politesse Françoisè m'a fait passer sur bien des choses qui me sont fort désagréables : je ne fais aucun reproche à ce peuple de toutes ces choses, que l'habitude lui a rendues familières, & même agréables ; mais, lorsque j'entreprendrai un autre voyage pour la France, mon expérience m'apprendra à me conduire de façon à pouvoir en profiter, pourvu que je trouve un second Capitaine qui, comme M. de Chéseaux, en sa qualité de Maître du *Briffon*, traite avec douceur & humanité tous les individus confiés à sa charge, soit scrupuleusement juste, attentif aux intérêts de ses commettans, & aux succès du voyage. La politesse des François, qui vous fait oublier leurs viandes dégoûtantes

& qui opère encore bien d'autres miracles, m'a rendu la plume fort familière, & fait, du griffonnage, mon amusement le plus chéri. Cette occupation solitaire écarte de moi le chagrin & l'ennui, & convient le mieux à ma situation & à ma disposition. Je fais souvent de longues excursions dans l'immense carrière de la politique; j'ai, à ce sujet, pris la liberté de faire passer mes idées aux Hommes-d'Etat les plus éclairés de la Grande-Bretagne, qui représentent aux yeux du Public, en qualité de Ministres, & n'en font, pour cela, pas moins obligés, dans plusieurs occasions, de sacrifier leurs idées à l'obéissance.

Je ne doute nullement que mon application continuelle à lire & à écrire ne me fasse prendre, par les gens du bâtiment, comme par ceux de l'Orient, pour un personnage de grande importance. Ils peuvent, en eux-mêmes, former des conjectures sur tous mes écrits. Je suis réservé non-seulement avec eux; mais même aussi avec mon compagnon, M. Yeate, qui ne

m'a jamais embarrassé par aucune question indiscrète ; car il n'a pas , dans toute sa constitution , un grain de curiosité politique. J'avoue que c'est une heureuse disposition , & qu'un homme de cette espèce peut aisément tuer le temps , & s'accoutumer à la solitude. — A propos , le Capitaine Chéseaux a une petite bibliothèque , mais bien choisie : je l'ai lue d'un bout à l'autre. Parmi ses livres , j'ai trouvé trois vol. in-4^o. des Ordonnances de la Marine Française , les ouvrages de l'Abbé Raynal , Voltaire , Rousseau , Vertot , & Marmontel.

Une autre chose fort agréable dans notre petite société , c'est que malgré la distance des grades , & ce respect dû aux supérieurs , les Officiers sont polis , tranquilles & unis tous ensemble par la plus étroite amitié. L'honnête familiarité avec laquelle se conduit le Capitaine , lui attire l'affection de tout son équipage , & ne diminue en rien le respect qui lui est dû.

Pour que vous n'ayez plus d'excuse à me donner, en m'écrivant de courtes lettres, je vous prierai de me répondre aux questions ci-jointes. Les lettres que je vous ai écrites avant mon départ de Port-Louis, de Madère, & la longueur de celle-ci, me donnent sur vous des droits indubitables, sans compter les prétentions que j'ai sur votre amitié & notre liaison. J'allois fermer ma lettre, mais je veux augmenter votre dette, en la rendant un peu plus longue.

Ressemblez-vous, ma chère Cousine, que les derniers conseils que je vous ai donnés, n'étoient ni d'un superstitieux, ni d'une None. Je connois votre bon sens : vous n'avez point l'esprit foible, mais l'air & le séjour d'une maison religieuse sont dangereux, le zèle des dévots trop grand, & quelquefois fanatique. Pour vous prouver la vérité de ce que j'avance, je vais vous conter une petite histoire, & après je fermerai ma lettre.

Etant à Aire en Artois, je fis-connoissance d'un jeune homme né dans la Province d'Yorkshire. Il étoit Frère au Couvent des Franciscains Anglois. Ayant besoin de faire raccommoder ma montre, il me conduisit chez M. Colin. Cet Horloger étoit un bon vieillard, né à Londres, âgé d'environ quatre-vingts ans, & qui n'avoit que ce seul métier pour soutenir lui & sa famille, qui consistoit en deux vieilles filles. La vue lui manquoit, ainsi que toutes les choses nécessaires à la vie, excepté l'industrie, la mémoire & la religion. Je m'amusai beaucoup en causant avec lui, sur-tout de la relation qu'il me fit de ce qui lui étoit arrivé pendant l'espace de cinquante ans qu'il avoit demeuré en Artois. A la fin il s'étendit sur la religion; & ce ne fut pas sans peine qu'il quitta ce sujet pour me faire l'histoire de sa vie. Horloger de profession, & désirant se perfectionner dans cet art, il partit pour Paris, où il resta fort long-temps. A son

retour il fit connoissance avec les Jésuites Anglois de Saint-Omer, qui l'engagèrent à passer quelques semaines avec eux ; durant ce temps il abjura le protestantisme , & embrassa le catholicisme. En conséquence , il fit un éternel adieu à son pays , fixa son séjour dans une terre étrangère , fit serment de fidélité à la France , & se maria dans ce pays. Sa femme étoit morte. Avec de l'industrie dans sa profession, & le travail de ses deux filles, il pourvoyoit à peine aux besoins de sa famille. Accablé sous le poids de l'âge & de la pauvreté, la religion seule lui faisoit supporter ses maux avec force & gaieté.

Après avoir essayé en vain par tous ses discours de me faire adopter ses sentimens, le bon vieillard se leva , & prenant un petit livre dans une armoire qui étoit au-dessus de sa tête, il me le remit, en me priant de le lire. C'étoit un petit ouvrage de controverse, écrit en Anglois, par les

EN ASIE ET EN AFRIQUE. 95
si-devant Jésuites Anglois de Saint-
Omer.

Adieu.

LETTRE IX.

A MM. . . . à . . . D. & Fils,
de la Rochelle ;

Par le COMTE D'ARTOIS.

A bord du *Briffon*, près de la côte
de Ceylan, le 3 Août 1778.

J'AI été si souvent trompé en jugeant favorablement des actions des hommes, que je me suis, pour ainsi dire, rangé à l'opinion des Philosophes, qui prétendent que les hommes ne font, ne disent, ni ne sentent rien qui ne dérive de l'égoïsme ; je l'éprouve encore aujourd'hui. C'est avec bien de la satisfaction que j'ai saisi toutes les occa-

sions de vous exprimer ma reconnoissance pour les bons traitemens que je recevois à bord de votre vaisseau, le *Briffon* ; j'espère en conséquence que vous n'imaginerez pas que c'est sans raison que je change de ton. Je suis extrêmement affligé d'être réduit à cette extrémité : & je vois avec bien du regret, pour l'honneur de l'espèce humaine, qu'il est impossible de discerner les marques d'une amitié réelle d'avec celles qui ne sont pas sincères.

Le 5 Juin, j'eus la mortification de découvrir que le *Briffon* étoit une prison, & que le Capitaine Chéseaux en étoit le vigilant concierge. Je m'aperçus aussi que les chaînes de deux sujets de Sa Majesté Britannique, avoient été forgées à l'Orient. Ce ne fut point un engourdissement, mais l'opinion favorable que j'avois conçue de ce géolier, qui m'empêcha de sentir les fers dont on chargea imperceptiblement & mes mains & mes pieds. J'approuve la politique

litique qui a fait d'abord tenir secrets ces ordres peu généreux de me retenir moi & mon compagnon dans cette prison. — Mais il me semble qu'après avoir vécu cinq mois dans la plus grande intimité, le Capitaine n'eût pas dû prolonger notre illusion, lorsque nous étions près du Cap de Bonne-Espérance. N'eût-il pas été plus loyal de nous confesser qu'il avoit des ordres de nous arrêter, & de nous traiter en prisonniers (1) ? Nous l'eussions remercié de

(1) Pour toute observation sur cette accusation contre le Capitaine Chéseaux, je me bornerai à traduire les réflexions de M. Price : Il est visible, dit-il, que l'ordre d'arrêter M. M. — provenoit de ses indiscretions à l'Orient, & peut-être de sa correspondance qu'on avoit interceptée. On ne l'arrêta pas en France pour ne pas faire d'éclat, & le Capitaine Chéseaux eut cette commission. Il s'en acquitta en galant homme, en chrétien humain, en honnête François. Il eut l'humanité de cacher à ses prisonniers leur sort pendant cinq mois, & de les bien traiter pendant ce temps. Il ne pouvoit leur révéler sa commission qui étoit secrète, & on doit le louer de sa conduite, loin de l'en blâmer. *N. de l'Edit.*

sa candeur & de son honnêteté, surtout s'il nous avoit laissé descendre à terre & prendre l'air au Cap, comme il nous l'avoit permis à Madère. Il faut l'avouer, les Capitaines de vaisseaux ont un pouvoir exécutif bien terrible. La santé, la vie de leur équipage, & même des passagers, dépend entièrement d'eux. Quand mon malheur me fut connu, j'étois malade du scorbut; qui ne se guérit, comme vous savez, que par l'air de la terre & l'exercice. Mon infortuné compagnon de voyage, le Docteur Yeate & moi, nous eûmes le désagrément à l'Isle Bourbon, de voir tout l'équipage, & les passagers de toutes les Nations, débarquer, se rafraîchir, & jouir de l'air délicieux de cette Isle, lorsque nous deux, comme des criminels, nous étions confinés à bord; & ce qu'il y a de plaisant, nous étions à l'ancre dans un endroit d'où nous eussions pu faire aisément des observations: mais en vérité, la place n'en valoit pas la peine. Nous ne

vîmes qu'un amas de maisons éparſes , irrégulières , ſans fortifications & ſans troupes. On voulut probablement dérober à nos yeux la foibleſſe de Saint-Paul, Capitale de l'Iſle.

Pendant les ſept jours que nous paſâmes dans cette ſituation , nous fûmes montrés en ſpectacle à pluſieurs perſonnes qui venoient de l'Iſle nous voir , comme des monſtres qui étoient enfermés dans une caverne , ou des criminels dans une priſon ; mais je dois rendre juſtice à ces perſonnes , en diſant qu'elles nous apportèrent bien des rafraîchiſſemens , dont nous avions grand beſoin.

Je ne découvris point d'abord notre état de captivité ; mais auſſi-tôt qu'il me fut connu , je réſolus d'amener à un éclairciſſement M. de Chéſeaux. Comme il vint ce même ſoir , avec quelques perſonnes, ſouper & coucher dans le vaiſſeau, je lui demandai en ſouper , ſi le vaiſſeau devoit mettre à la voile , comme je l'avois entendu dire ? — Oui. — Allez-

vous à terre demain? — Oui. — » Voulez
» vous avoir la bonté d'ordonner à un de
» vos bateaux de me conduire à terre « ?
Après m'avoir lancé un regard farouche,
que je lui rendis; il me dit : » Je ne puis
» pas vous permettre d'aller à terre , & je
» suis surpris qu'un homme de votre sens
» demande cette permission? — Quelle
» est la raison pourquoi je suis en parti-
» culier privé du droit d'être sur le rivage ,
» lorsque tous mes compagnons de voya-
» ge , tant François , qu'Italiens , Jésui-
» tes Indiens , & même vos recrues ont
» eu cette permission? — Parce que vous
» êtes Anglois. — » L'Angleterre & la
» France font-elles en guerre? — Non. —
» Ai-je commis quelque crime capital à
» bord? — » Non ! Monsieur , Non !
» Mais j'ai fait tous mes efforts pour ob-
» tenir cette permission pour vous , j'ai
» dit que vous étiez malade , mais on me
» l'a refusée. — » Je fais donc à présent
» que je suis votre prisonnier , quoique
» vous n'ayez pas eu la bonté de me le

» dire auparavant. On me refuse dans une
 » Colonie Françoisé, un privilége qui me
 » seroit accordé dans la nouvelle Zem-
 » ble, ou dans le pays des Patagons «.
 Dès ce moment ma captivité me fut
 très-douloureuse ; elle me faisoit paroître
 un jour comme un mois, & diminuoit
 de plus en plus l'attachement que je
 portois à mon Capitaine ; je le regar-
 dai depuis cette époque comme mon
 géolier.

Mais peut-être mon ressentiment étoit-il
 sans fondement. M. de Chéseaux ,
 contribuoit peut-être mieux à mon bon-
 heur en me cachant ma malheureuse
 situation, qu'en me la faisant connoître.
 Vaut-il mieux, qu'avertis des maux qui
 doivent nous arriver, nous rappellions
 tout notre courage, pour nous préparer
 à les essuyer avec fermeté ; ou qu'oubliant
 le lendemain, nous jouissions amplement
 de tous les plaisirs du jour ? C'est une
 grande question qui a été agitée parmi
 les Philosophes Stoïciens & Epicuriens.

Le système des premiers inspire une noble égalité, mais en même-temps corrompt la jouissance du plaisir social; celui des derniers nous plonge pour quelques instans dans des sources de plaisirs, mais nous laisse ensuite accablés de foiblesse, en proie au malheur. Cependant la conformation de notre nature paroît favoriser ce dernier système; car nous ne sommes pas si disposés à nous préparer aux calamités, qu'à attendre des sujets de joie. A l'appui de ce système, on peut ajouter que la Providence cache le futur, avec tous ses maux, d'un voile épais & impénétrable, comme pour empêcher que la perspective des peines à venir ne trouble la jouissance du plaisir actuel.

Ainsi, Messieurs, vous voyez que je suis un adversaire généreux, puisque j'ai entrepris ainsi de défendre la cause de M. de Chéseaux, contre ma propre opinion actuelle.

Quelques sentimens que j'éprouve pour

lui, je dois lui rendre justice, en répétant, que je le regarde comme un marin soigneux, vigilant & prudent, peut-être jusqu'à la timidité, par amitié comme par devoir, toujours empressé à consulter l'intérêt de ses commettans, & que l'attention singulière & constante qu'il a eue pour moi, pendant mon passage à l'Isle de Bourbon, me fait regretter sincèrement de ne pas pouvoir à tous égards avoir une aussi bonne idée de lui qu'autrefois.



L E T T R E X.

Au Général BELLECOMBE,
à Pondichery.

A bord du vaisseau le *Briffon*, sur la route
de Pondichery, ce 7 Août 1778.

VOTRE Excellence a été informée par le Capitaine de Chéseaux, que nous étions (1) des passagers dans son vaisseau, qui a ordre de faire voile pour Pondichery. Ayant eu le malheur d'être retenus dans le vaisseau, nous nous sommes consolés en nous reposant entièrement sur l'humanité & l'équité de votre Excellence.

Notre long séjour sur un tillac, qui

(1) Cette Lettre fut écrite au nom de M. Yeate, & de l'Auteur. *N. de l'Auteur.*

laissoit à peine la faculté de respirer, nous a fait desirer ardemment la liberté la plus grande, & nous comptons la recevoir hier de l'autorité de votre Excellence. Daignez, Monsieur, nous permettre d'exposer les droits sacrés que nous avons à votre protection.

Lorsque nous nous embarquâmes à l'Orient, le 27 Janvier dernier, votre Souverain & le nôtre étoient en paix. Si l'influence de la politique ou de l'ambition, en détruisant les dispositions de ces deux Princes naturellement justes, généreux & humains, les a forcés à commettre des hostilités réciproques; la foi de l'un des Souverains étant engagée pour quelques sujets de l'autre, ne doit pas être violée. J'ai obtenu, Monsieur, la permission de la Cour de France, de faire une convention avec les Armateurs, pour mon passage à Pondichery; & en conséquence le traité fut fait & ratifié. N'y ayant eu aucune infraction de mon côté, pourquoi ce traité seroit-il

106 VOYAGES EN EUROPE,
violé ? & pourquoi la sanction de Sa
Majesté de France seroit-elle regardée
comme nulle ?

Nous avons entendu dire , avec peine ,
que les hostilités étoient déjà commen-
cées dans l'Indostan , nous espérons
que ce bruit est prématuré. Mais quelle
que soit la vérité de ce fait , que votre
Excellence nous permette de lui obser-
ver , que dans la situation actuelle des
affaires , nous ne désirons pas de passer
les portes de Pondichery , nous deman-
dons seulement , que votre Excellence
nous accorde un passe-port pour nous
rendre aux frontières de cet établisse-
ment , avec un petit vaisseau pour por-
ter notre bagage , & des palanquins
avec des porteurs pour nous mener à
Madras.

Dans la triste situation où nous som-
mes , permettez - nous de nous reposer
sur les vertus qui ont attiré à votre
Excellence , comme Général & comme
Administrateur , la confiance de votre

Souverain , & l'affection de vos Compatriotes.

Nous avons l'honneur d'être , &c. &c.

P. S. Il n'est peut-être point hors de propos de faire savoir à votre Excellence, que M. Yeate est Chapelain de la Présidence de Calcutta , & que j'assure sur mon honneur , ne tenir aucun emploi civil ou militaire , sous les ordres de la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

LETTRE XI.

Au Général BELLECOMBE.

A bord de la frégate la *Pintade* , dans la route
de Pondichery , ce 9 Août 1778.

C'EST avec peine que nous nous voyons forcés , par un emprisonnement désagréable , de détourner l'attention de votre

Excellence, des objets importans qui l'occupent à présent, pour lui rappeler la demande que nous eûmes l'honneur de faire le 7 de ce mois. La lettre où nous faisons cette demande, a sans doute échappé à votre attention, autrement vous n'auriez pas négligé de nous honorer d'une réponse : car la civilité & la politesse sont autant les caractères de la nation Françoisë, qu'ils sont inséparables de l'humanité & de la bravoure.

Permettez-nous, Monsieur, de représenter à votre Excellence les souffrances d'un emprisonnement qui dure depuis cinq mois, & qui devient pour nous d'autant plus douloureux, que nous sommes à quelques verges du lieu de notre destination.

Mais, si nous ne pouvons pas obtenir la permission d'aller directement aux établissemens Anglois, ne feroit-il pas juste & humain de nous racheter de cet état de captivité, & de nous

EN ASIE ET EN AFRIQUE. 109
permettre de diriger nos pas vers quelques
Colonies neutres ?

Nous avons l'honneur d'être, &c. &c.

LETTRE XII.

*Copie de la réponse du Général
BELLECOMBE, aux deux
précédentes Lettres.*

J'AI reçu, Messieurs, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je connois tous les désagrémens de votre situation ; ce qui me fait le plus de peine, c'est de ne pouvoir l'adoucir dans ce moment. Je n'ai pas voulu vous laisser sur un vaisseau qui alloit combattre ceux de votre Nation : ce qui m'a déterminé à vous faire passer sur la *Pinzade*, où j'ai donné des ordres que vous fussiez bien traités. Je ne puis point vous faire descendre dans une Ville qui va être assiégée, & j'ai des raisons très-

110 VOYAGES EN EUROPE,
fortes pour empêcher que vous ne vous
rendiez à Madras. Si vous pesez bien
toutes ces considérations, Messieurs,
vous verrez qu'il ne m'est pas possible
de pouvoir faire mieux que ce que j'ai
fait pour vous. Si-tôt que les circonstan-
ces pourront le permettre, soyez très-
persuadés que je serai très-empressé de
vous fournir les moyens pour vous rendre
à votre destination.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

BELLECOMBE.



LETTRE XIII.

A Monsieur L A U N A Y , dans l'Isle
de France.

A bord de la *Pintade* , dans le Port-Louis ,
ce 23 Octobre 1778.

M O N S I E U R ,

LE caractère que nous portons ici demande une explication , car il est très-singulier , & sans exemple , dans les temps modernes & parmi des Nations civilisées. Nous sommes traités comme prisonniers , sans être nommés ainsi , & comme criminels , sans pouvoir être , ou sans être accusés d'aucun crime. Quoique le *Brissón* , sur lequel nous étions comme passagers , ait achevé son Voyage de l'Orient à Pondichery , cependant il n'est

pas achevé pour nous. Dans cette situation, nous croyons qu'il est nécessaire d'éclairer l'esprit du Général Brillane, contre les fausses impressions que pourroient occasionner les conjectures & les faux exposés; & à cet effet, nous faisions la première occasion pour vous écrire, Monsieur, & vous communiquer les principaux points de notre situation, que votre bonté, sans doute vous fera aussi-tôt exposer au Gouverneur.

Nous nous embarquâmes sur le *Brisson*, le 27 Janvier dernier, sous la protection du Gouvernement de la France, regardés comme des sujets de la Grande-Bretagne, qui devoient aller à Pondichery, nos noms étant enregistrés, comme passagers dans les dépêches du vaisseau; acte qui fut accompagné de plusieurs autres circonstances extraordinaires qui serviroient, s'il étoit nécessaire, de preuves authentiques à la solennité de la protection dont nous étions favorisés. La
protection

protection sacrée ainsi engagée pour notre sûreté, ne peut nous être retirée avec justice ou bonne foi, à cause des hostilités qu'a commises depuis notre Nation. Nous avons soumis ces considérations, avec plusieurs autres, à la justice & la magnanimité du Général Bellecombe, qui, nous sommes portés à croire, d'après la réponse polie qu'il nous écrivit, n'avoit point intention de violer la foi de sa Cour, en nous retenant dans un état de captivité plus long-temps, que l'état critique actuel de son Gouvernement lui faisoit regarder comme prudent & nécessaire.

Le *Brissón* ayant été employé au service du Roi, nous en sortîmes, pour aller, sous la dénomination de *passagers Anglois*, non de *prisonniers de guerre Anglois*, dans la frégate la *Pintade*, où depuis le 8 Août, nous sommes exposés aux fatigues les plus pénibles & les plus extraordinaires. Nous avons non-seulement été menacés des dangers d'un nau-

frage inévitable, mais encore tourmentés par les craintes d'un naufrage volontaire, car notre Commandant assura, sur son honneur, que plutôt d'être pris par un vaisseau de moindre force qu'un vaisseau de ligne, il feroit sauter la frégate, en y mettant le feu de sa propre main, quoiqu'il n'eût point de bateau pour se sauver, avec son équipage & ses prisonniers. A ces menaces si effrayantes, se font joints des désagrémens insupportables; nous étions glacés par les pluies qui se faisoient un passage dans nos cabanes, à travers les jointures desséchées, assaillis par la vermine, rongés par la malpropreté; nous avons souffert & souffrons encore d'une maladie qui surpasse tout le pouvoir de la médecine, le scorbut de mer, accompagné de bile, suite naturelle d'un voyage de neuf mois, dont nous avons passé sept & demi sur mer sans avoir une seule fois mis pied à terre. En un mot, Monsieur, notre santé & nos jours, dépendent d'une

cession immédiate de nos souffrances actuelles.

C'est dans cet état malheureux que nous avons recours à vous, Monsieur, & nous nous flattons que la terrible flamme qui a été allumée par la politique & l'ambition de quelques Princes, ne détruira pas les sentimens sacrés de l'humanité, lesquels, au milieu des querelles publiques, doivent offrir aux infortunés un asyle inviolable.

Nous avons l'honneur d'être, &c. &c.

LETTRE XIV.

Au Gouverneur Général, le Chevalier
DE LA BRILLIANE.

De la prison du Port-Louis, dans l'Isle de
France, ce 30 Octobre 1778.

M. LAUNAY, qui nous a fait l'honneur de nous venir voir ce matin, nous a appris que votre Excellence devoit à la fin du mois prochain nous envoyer en

France, dans le vaisseau le *Favori*. Nous concevons bien, qu'avec toutes vos dispositions humaines & justes, votre Excellence n'est guidée dans l'emploi honorable que vous a confié votre Souverain, que par les principes de la politique de votre Nation. Conséquemment si nous étions assez heureux pour convaincre votre Excellence que l'intérêt de la France ne pourroit pas souffrir de notre élargissement, nous sommes persuadés que votre générosité n'hésiteroit pas un moment à mettre fin à un emprisonnement qui nuit tout-à-la-fois à notre santé & à nos intérêts.

Nous affirmons sur notre honneur, Monsieur, que nous regardons comme sacré, que M. Yeate n'a point d'autre emploi que celui de Chapelain de la Présidence de Calcutta, & ne desire en avoir aucun autre; & que moi Makintosh ne suis pas, comme on l'a dit, membre du Conseil suprême du Bengale; que je n'occupe aucun emploi civil ou militaire,

sous la Couronne de la Grande-Bretagne, la Compagnie Angloise de l'Inde Orientale, ou quelque Prince de l'Asie; & que mon seul dessein est de continuer le commerce dans l'Inde, comme Négociant particulier (1).

Ayant ainsi pris la liberté d'exposer à votre Excellence, notre situation, nous osons vous demander la permission de choisir la première occasion, pour aller, soit au Cap de Bonne-Espérance, ou à *Batavia*.

Nous avons l'honneur d'être, &c. &c.

(1) A l'exception du titre de Négociant, M. M. — disoit la vérité. Le bon M. Yeate fut effectivement depuis Chapelain de la garnison du fort William. Il y est mort en 1782. — Voyez la Gazette de Calcutta de cette année, *N. de l'Edit.*



L E T T R E X V.

*Réponse du Gouverneur de la BRILLIANE
à la précédente Lettre.*

J'AI reçu, Messieurs, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. — Je suis fâché que les circonstances m'obligent de vous faire passer en Europe ; *mais le Commandant de Madras m'a éclairé sur la conduite que je dois tenir avec vous.* Le Capitaine du *Sartine* s'embarqua avec confiance à Bombay, sur un vaisseau Anglois. Il avoit avec lui son Contre-Maître : ils sont arrivés à Madras en pleine paix, on les a tenus prisonniers, contre les droits des gens ; ils sortirent déguisés pour se sauver. Le Capitaine du *Sartine* a gagné Pondichery ; le Contre-Maître a été arrêté & amené à Madras ; ce qui a causé vos malheurs, & forcé Monsieur de Bellecombe de vous

envoyer ici. Il seroit inutile de vous dire ce que vous avez vu , que les droits les plus sacrés ont été violés, & que sans aucune déclaration de guerre, les possessions Françoises de l'Inde ont été attaquées. Je suis donc forcé de vous faire passer en Europe ; mais je vous donnerai en attendant tous les secours qui dépendront de moi, pendant votre séjour ici ; vous n'avez qu'à les faire connoître à M. de Launay, & rien ne vous sera refusé.

J'ai l'honneur, &c.

Le Chevalier de la BRILLIANE.



L E T T R E X V I.

A Messieurs. . . . A. — D. & Fils ,
à la Rochelle.

De la prison de la ville du Port-Louis ,
Ile de France , ce 7 Novembre 1778.

JE vais vous donner le tableau de l'injustice & des cruautés que j'ai été forcé d'éprouver ; j'en dois une partie à la mauvaise-foi , pour ne pas me servir d'une expression plus dure , du Capitaine Chéseaux , & l'autre au Commissaire de l'Orient (1). Comme on nous refusa la permission de continuer notre voyage pour Madras , par terre ou par mer , on nous retira , sans nous en avoir donné avis , du *Briffon* , pour nous embarquer sur la *Piniade* , frégate armée

(1) On doit se souvenir , en lisant cette lettre , qu'elle est écrite par un Anglois , prisonnier des François , & conséquemment de mauvaise humeur & prévenu. — *N. de l'Edit.*

en flûte. Le 13, ce vaisseau eut ordre de faire une prise, qui nous fit connoître un nouveau genre de vie militaire. La prise qui consistoit en onze Indiens, étoit en rade dans un bateau découvert, chargé de bois à brûler, qu'ils assurèrent, avec la plus grande ingénuité, avoir intention de vendre à Madras. Deux de ces malheureux, accablés de vieillesse, ayant le corps desséché, les cheveux gris & la barbe blanche, avec un air suppliant, offrirent un spectacle si touchant, qu'il auroit dû leur procurer non-seulement leur élargissement, mais aussi celui des autres captifs. Il paroît que leur petit bâtiment étoit le lieu ordinaire de leur habitation, puisqu'il contenoit leur argent, leurs livres de dévotion, & tous leurs ustensiles. Leur pauvre propriété, le fruit d'une industrie pénible, & peut-être des travaux de leurs ancêtres, leur fut ôtée, leur bateau fut brisé, & ils furent faits prisonniers ou plutôt esclaves; toutes ces cruautés se commirent sans rapporter

le moindre avantage à ceux qui les avoient impitoyablement pillés.

Effrayés de ce traitement , sans provisions , sans liqueur , ni eau , ne possédant que de la farine de seigle de la plus grosse qualité , nous croisâmes à une assez grande distance , jusqu'à l'Isle de Ceylan même , jusqu'au soir du 24 Août , lorsqu'étant hors du chemin de Pondichery , un *quartier marron* , ou bateau Indien , nous rapporta la nouvelle écrite par M. Bellecombe , que l'escadre Angloise étoit à l'ancre à l'Ouest du chemin , & l'escadre Françoisise au Sud. Nous accélérâmes aussitôt notre course , & dans le dessein d'avoir des provisions , aussi bien que d'éviter le danger d'être pris , nous naviguâmes , ayant cent sept personnes à bord , vers l'Isle peu connue de Niccabar , située à l'Ouest de Sumatra. Nous y prîmes des noix de coco , quelques poulets , & de l'eau.

En attendant , nos corps étoient dévorés par les cousins , & d'autres in-

sectes sur la *Pintade* ; nous fûmes obligés de nous servir du linge dont nous nous étions déjà servis dans le *Briffon* ; & nous manquâmes long-temps d'eau pour faire du thé , de la soupe , & délayer nos médecines , jusqu'à ce que la Providence nous donna , par une pluie considérable , la possibilité d'en avoir sur les ponts. Nous étions bornés à un repas par vingt-quatre heures , douze personnes étant forcées de subsister avec un poulet de Niccabar , qui est à peu près de la grosseur d'un gros pigeon , & environ deux livres de lard , que , dans une circonstance moins affreuse , l'homme le moins délicat eût rejeté. Heureusement il me restoit de mes provisions deux caves qui contenoient vingt douzaines de bouteilles de claret , qui nous fournirent à tous deux verres de vin par jour ; mais il n'y avoit dans le vaisseau , ni thé , ni sucre , ni liqueur spiritueuse , & pas même un verre à vin , ni même une tasse , & nous y suppléâmes par des

noix de coco de *Niccabar*. — Pendant les cinq dernières semaines de notre croisade, nous fûmes privés du privilège d'aller dans la Chambre du Conseil. On nous refusa aussi de nous laisser mettre à couvert, sous des toiles tendues sur le pont, dans la plus grande chaleur du jour. Pour nous montrer son autorité nouvellement acquise, & son antipathie pour la Nation Angloise, notre Capitaine refusa de nous faire les salutations ordinaires du matin & du soir. Mon lit ne fut point fait pendant vingt-quatre jours, & j'étois obligé de rester habillé la nuit à cause de la vermine; je fus enfin forcé de me servir, de faire mon lit, de me coëffer, de tirer l'eau dont j'avois besoin, &c. &c. Les cipaies & les prisonniers Indiens manquant de nourriture, avoient l'air de squelettes; & quoi qu'à peine en état de se traîner, ils étoient traités avec la plus grande sévérité. Nous n'avions à bord que quinze blancs, tous Offi-

ciers François, excepté un. S'il y a quelque mérite d'avoir sauvé le vaisseau, il appartient entièrement à M. *Ricard*, neveu de M. de la *Vigne*, le Commandant du port de l'Orient. Nous arrivâmes en cet état dans cette Isle. Un grand nombre d'habitans vinrent à bord de la *Pintade* la première matinée ; mais aussi-tôt qu'on fut que nous étions prisonniers , toute communication fut interceptée , & on ne laissa dans le vaisseau que deux Officiers, jusqu'à ce que le lendemain, M. Launay, Aide-de-Camp du Gouverneur, & le Major Thomé, vinrent nous voir pour nous annoncer que nous étions prisonniers de guerre ; que nous devions être enfermés dans le Fort Blanc, à deux milles de la Ville ; que le Gouverneur avoit reçu des ordres positifs relativement à nous ; qu'on lui avoit dit de nous renvoyer en France ; mais que notre santé étant fort affoiblie, nous aurions la permission de rester en prison

jusqu'à ce que nous fuissions en état de nous embarquer. Ils finirent par nous dire que le Major étoit venu pour nous conduire au Fort, & que nous ne devions avoir de conversation qu'avec M. Launay. Après une petite pause, l'Aide-de-Camp ajouta qu'un Traiteur de la Ville nous enverroit à nos propre frais, notre dîner & notre souper.

Nous fûmes aussitôt conduits par eau avec notre bagage au Fort. N'y ayant dans ce bâtiment que deux appartemens, tous deux occupés, le Major Thomé nous laissa honnêtement le choix de loger dans la cuisine, ou sous un angar où étoient les voitures à canon, ou dans la chambre à canons où se tenoient les soldats. Je demandai au Major, si, parce que nous étions prisonniers de guerre, nous étions regardés comme criminels? Non, certainement, dit-il. Alors j'ajoutai, que la cuisine étant plus affreuse que tous les cachots du monde, il valoit mieux courir le risque de

mourir sur mer, que de périr misérablement dans une demeure si horrible ; qu'en conséquence, je le priois, de nous embarquer dans un des vaisseaux qui devoient, au bout d'un ou deux jours, faire voile pour l'Europe. Le respectable M. Yeate pria qu'on permît à un des soldats de lui brûler la cervelle. Le Major répondit qu'il feroit connoître au Gouverneur, notre situation, & notre desir de nous embarquer pour l'Europe. Nous nous couchâmes cette nuit, sans fermer l'œil, sur les bancs avec les soldats, dans la chambre des gardes. Le lendemain à onze heures, un Officier vint pour nous conduire au clocher de la Ville ; & le troisième étage est à présent notre appartement. Il est justement au-dessus de la garde principale, formant un quarré avec deux fenêtres de chaque côté ; & étant élevé au-dessus de tous les autres bâtimens, on y jouit d'un air pur, & on voit très-amplement le Port, les Forts, la parade, les bara-

128 VOYAGES EN EUROPE,
ques, la maison du Gouverneur, & les
environs de la Ville. Il y a trois diffé-
rens escaliers, au moyen desquels il y
a une communication entre notre cham-
bre, & une terrasse située sur le som-
met du bâtiment. J'y vais fréquemment
le matin, avant que les habitans soient
éveillés, & là j'examine tous les objets
qui m'entourent. Je descends ensuite, &
ayant permission d'aller le matin & le soir
sur la terrasse qui est au-dessus du corps-
de-garde, je m'y promène, jusqu'à ce
que le chocolat soit prêt; j'emploie le
reste de la journée à la lecture & à
écrire, jusqu'à ce que je puisse respi-
rer, sur la terrasse, un air frais; j'y
vais faire un tour de promenade, j'y
mange un peu de salade, bois une
bouteille de vin frais, & ensuite je me
retire dans une chambre qui tient deux
lits, d'environ vingt-quatre pouces de
large, & il y a entr'eux un espace
d'environ quinze pouces. L'Officier qui
est de service, & M. Launay, ont la
permission

permission de venir nous voir. Notre traiteur peut venir deux fois par semaine. Lorsque la blanchisseuse vient, elle est accompagnée d'un caporal. L'horloger même qui monte l'horloge de la ville, étant obligé de passer par notre appartement, est suivi d'un Officier furnuméraire. Si un nègre vient nous rendre quelque petit service, il est accompagné d'un soldat. Le porteur même d'une lettre du Gouverneur, quoiqu'Européen, fut suivi de même. Après quelques jours d'emprisonnement, on nous fit entendre que nous devions notre mauvais traitement aux rapports de M. G., avant que nous quittassions l'Orient; comme je ne ressemblois point au portrait qu'il avoit fait, on me persuada d'écrire une lettre très-flatteuse au Gouverneur de la Brilliane, le priant de nous permettre de saisir la première occasion, pour aller soit au Cap de Bonne-Espérance ou à Batavia.

Je vous envoie ci-joint les copies

130 VOYAGES EN EUROPE,
de ma lettre & la réponse de son Excellence.

C'est avec peine, Messieurs, que je me vois obligé de vous observer, que d'après toutes les circonstances qui m'entourent, je ne puis m'empêcher de soupçonner que vous avez eu part aux ordres qui nous ont accompagnés de l'Orient. Si cette conjecture est vraie, vous avez agi, dans cette circonstance au moins, d'une manière peu convenable à votre réputation; vos marques d'amitié n'étoient point sincères : vous n'avez point rempli la convention que vous aviez faite, de nous conduire dans votre vaisseau jusqu'à Pondichery. Mais je tâcherai d'oublier ces idées, qui se présentent à mon esprit, ainsi que toute votre conduite envers moi, pour ne penser qu'aux bons procédés que vous m'avez d'abord témoignés. Il est probable que je serai à l'Orient environ trois semaines après la réception de celle-ci. Dieu seul fait ce qui nous attend en France. Je vous

conjure , en considération des désagrémens particuliers de notre captivité , de solliciter promptement notre élargissement. On nous a dit , que , quoique prisonniers de guerre , nous devons payer , chacun trois mille livres pour notre passage dans une vieille barque. Notre dîner & notre souper nous coûtent à présent six cents livres par mois , sans y comprendre le vin.

Le Gouvernement vient de nous accorder deux tabourets, deux lits d'hôpital, deux verres à l'eau , & deux chandeliers de fer rouillé ; M. Launay étant fort attaché à son ancienne connoissance, M. Yeate, supplée à nos autres besoins.



L E T T R E X V I I.

A J. M. — Ecuyer , sous le
couvert de M. H. , — Ecuyer à
Anvers.

De la prison de la Ville du Port-Louis ,
dans l'Isle de France , ce 8 Novem-
bre 1778.

U N E correspondance directe entre M.
R. — , à Londres , & moi , n'étant plus
praticable , à cause de nos voyages par
des hémisphères opposés , nous sommes
convenus de déposer nos lettres entre
les mains d'un ami commun ; & nous
nous sommes flattés , Monsieur , de
trouver en vous cet ami. Vous aurez la
bonté de faire parvenir mes lettres à notre
ami , par-tout où il puisse être. Je serois
très-charmé que vous en retirassiez assez
d'amusement pour compenser cette peine.

Nous étant rembarqués à Madère sur le *Briffon*, le Dimanche 14 Mars, nous eûmes, pendant huit jours, alternativement des tempêtes & un temps calme; après quoi, nous jouîmes d'un beau temps & d'un vent favorable. Le Pic de Ténérif montroit sa cîme élevée au-dessus d'un groupe de nuages blancs, ce qui sembloit à nos yeux former un vide entre le bas de cette énorme montagne, & son sommet, qui paroissoit être suspendu dans l'air.

En passant entre Ténérif & la grande Isle de Canarie, dans une atmosphère sereine, nous jouîmes de la vue ravissante des beautés inimitables qu'offrent chacune de ces Isles.

Lorsque nous passâmes entre les Isles du Cap-Verd & la côte de l'Afrique, nous sentîmes bientôt les effets de notre rapprochement des montagnes de ce continent, par des calmes fréquens, lesquels joints à un courant rapide du Nord-Est, trompèrent tout notre espoir

d'un passage prompt, & nous menacèrent de nous porter sur la côte de Guinée, de Benin, de Congo & d'Angola. Après une navigation de trois longues semaines, nous arrivâmes à la ligne. L'ennui que devoit procurer cette lente navigation, fut en quelque façon détruit par l'amusement que nous avions d'attrapper d'énormes goulus de mer, des bonnettes & des albicores. Entre le deuxième & troisième degré de latitude méridionale, vers le 15/ Avril, nous nous amusâmes, pendant deux heures, de la vue d'une espèce de poisson qu'aucun homme à bord n'avoit encore vu. Comme il remuoit lentement autour du vaisseau, en élevant son énorme queue & ses nageoires au dessus de l'eau, je pus me former quelque idée de sa longueur par la largeur du vaisseau, & je jugeai qu'elle étoit de quarante pieds anglois. Sa grosseur pouvoit être de dix pieds de diamètre. La forme de cet animal ressemble à celle d'un goulu de mer;

il est tacheté comme le léopard, de la manière la plus éclatante ; les taches de son corps ressemblent en plusieurs endroits à celles de la queue du paon. Ce monstre nous fut d'un heureux présage ; car, tandis que nous admirions sa taille, la beauté de sa peau, & les essaims de plus petits poissons qui l'entouroient, un vent inattendu gonfla nos voiles, & couvrit le doux élément sur lequel nous flottions de petites vagues interrompues, auxquelles les matelots donnèrent avec joie le nom de têtes de moutons.

L'image de l'animal que j'avois vu, demeura long-temps dans mon imagination, & me rappella les descriptions faites par les anciens, de monstres marins, que je ne regarde plus à présent comme fabuleuses. Mon imagination me transporta agréablement dans les mers de la Norwege, demeuré de ces serpens marins, dont les dimensions énormes ont long-temps passé les bornes de la probabilité ; mais leur existence étant prouvée, ils ne

sont plus regardés comme des chimères par les plus grands incrédules.

C'est un fait remarquable qu'une partie des animaux que produit la mer, sont infiniment plus grands que les plus énormes quadrupèdes qui naissent sur la surface de la terre. Les animaux qui sont privés du vol, sont aussi généralement plus grands que ceux qui se promènent dans l'air ; d'après ce fait, je serois porté à conclure que si, selon la théorie de certains Naturalistes, l'intérieur de la terre est rempli d'un abyme considérable d'eau, que ces eaux renferment des animaux encore plus monstrueux que tous ceux que l'on connoît sur la surface de ce globe terrestre.

Ayant navigué avec un vent modéré à travers les latitudes méridionales, nous fûmes joints, le 7 Mars, par des vaisseaux de la Compagnie Angloise, le *Souptampton*, le *Nassau* & la *Queen*, avec lesquels nous allâmes de conserve, & nous nous fîmes mutuellement des visites amicales

jusqu'au 17, que la *Queen*, ayant à bord
 les provisions annuelles de Sainte-Hélène,
 dirigea son cours vers cette Isle, portant
 toutes les lettres des autres vaisseaux, pour
 l'Europe. C'est rendre justice à l'hospitalité
 des François, que de dire que le *Nassau*,
 ayant entre quarante & cinquante passa-
 gers, & se trouvant sans la moindre pro-
 vision, le Capitaine Chéseaux eut la bonté
 de lui fournir des moutons & de la volaille.
 Nous passâmes les hautes montagnes de
 Bourbon, le 25 Juin, vingt-quatre
 jours après avoir fondé sur le côté occi-
 dental de la côte des Anguilles, près &
 vis-à-vis la fausse baie, au Cap de Bonne-
 Espérance. Le lendemain, nous ancrâ-
 mes dans trente brasses d'eau, à environ
 deux milles de la ville, dans la superbe
 & grande baie de Saint-Paul.

Pendant l'espace de ces vingt-quatre
 jours, nous fûmes si fort détournés par
 les courans, que, malgré que nous sup-
 posassions un retardement considérable,
 nous nous trouvâmes quatre-vingt lieues

138 VOYAGES EN EUROPE,
plus loin à l'Ouest que nous ne le comptions d'après nos calculs. Vous verrez le traitement que j'ai reçu dans l'Isle de Bourbon, par la copie ci-jointe, d'une lettre que j'ai écrite sur mer à M. A—D, & fils. Je vous donnerai par la suite une description de Bourbon & d'autres Isles de ce continent, & vous donnerai des détails sur leur climat, leur sol, leurs productions & les habitans.

Nous levâmes l'ancre, & fîmes voile de l'Isle de Bourbon, le 6 Juillet, & nous passâmes bientôt, aidés d'un vent frais, les bas-fonds qui sont indiqués sur les cartes, entre Madagascar & les Isles Françoises de Seychelle, route beaucoup plus courte que le circuit qu'on fait ordinairement au Sud-Est. Le Capitaine Chéseaux, naturellement circonspect, fit beaucoup d'attention au cours du vaisseau; il fondoit perpétuellement, mais il ne vit rien qui pût occasionner quelques alarmes. Le feu Amiral Boscawen passa, dans la dernière guerre, sur ce bas-fond, repré-

senté comme très-dangereux , avec une flotte considérable. Il est à regretter que notre Nation ne connoisse point assez ce passage , qui , dans certains temps de l'année , abrégeroit le voyage de l'Inde , de quelques semaines.

Les navigateurs François , non plus que ceux des autres nations , excepté les Anglois , ne font point d'observations astronomiques sur mer , pour fixer la longitude : c'est à cette ignorance ou négligence , que je dois tous mes malheurs ; car si nous étions arrivés seulement un jour plutôt à Pondicheri , j'aurois aisément obtenu un passeport pour Madras , & j'aurois été plutôt à cette ville , si nos matelots avoient su , au moyen de l'astronomie , rectifier les erreurs que leur avoient fait commettre les courans rapides , qui leur firent perdre , selon un calcul moyen , quatre jours , en sondant , & autant de nuits , pendant lesquels ils furent obligés de jeter l'ancre , dans la crainte d'approcher de la côte de Malabar :

Malgré ces retardemens, & le cours lent de notre vaisseau, nous levâmes l'ancre à Tranquebar, trente jours après avoir quitté l'Isle de Bourbon, & le lendemain nous la jettâmes à Pondichery.

Il est bon d'observer que, quoique les provisions des François ne soient pas aussi substantielles que celle des vaisseaux anglois; cependant, de cent cinquante personnes qu'il y avoit à bord du *Briffon*, il n'en mourut pas une pendant un voyage de six mois, & il n'y avoit pas plus de trois personnes sur le vaisseau qui fussent en quelque façon incommodées du scorbut de mer. J'attribue cet heureux évènement aux causes suivantes : le vaisseau fut purifié avec de l'eau une fois par semaine, dans les climats tempérés, & deux fois dans les climats très-chauds; & il étoit arrosé avec du vinaigre entre les ponts. Les portes & fenêtres des cabanes étant fermées de manière à ne laisser entrer que peu d'air, & les dernières portes étant

couvertes d'une toile goudronnée , on brûla de l'encens dans différentes parties du vaisseau. Les matelots & Officiers dansoient dans les belles soirées sur le pont , au son d'une musette ou d'un violon. Ils avoient tous les jours de la soupe maigre , & on leur donnoit un peu de vin léger ou d'eau-de-vie ; ils avoient tous deux fois par semaine , une portion de pain frais , fait de farine grossière , mais bonne.

Avant de jeter l'ancre à Pondichery , nous vîmes trois morceaux de bois mince joints avec de l'osier , sur lesquels étoient deux Indiens qui ramoient dans une posture particulière à leurs compatriotes. Cette machine , appelée *Catty-manian* , nous apportoit l'ordre du Général Bellicombe au Capitaine , de ne laisser descendre aucun passager sur la côte , avant de faire passer la liste de leurs noms , pays & destination , ni jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres du Général. La lettre qui contenoit ces instructions , étoit à

l'abri de l'eau de mer & de la pluie, dans une espèce de chapeau de paille que portoit un des messagers. Les attitudes des rameurs devoient frapper un étranger; ils étoient soutenus sur leurs genoux, leurs jambes étant repliées sur elles-mêmes de façon que leurs gras de jambes s'étendoient le long des cuisses, & leurs talons touchoient leur derrière. Le Cattymanian, qui avoit environ dix pieds de long, & treize pouces de large, & qui se terminoit en pointe de chaque côté, étoit continuellement sous l'eau, & ne pouvoit résister à la force des grosses vagues.

A peine avions-nous été quelques minutes à l'ancre, que des Officiers des vaisseaux de guerre, ou de la côte, vinrent à bord du *Brissón*, & nous apportèrent la triste nouvelle, que les hostilités entre les François & les Anglois, avoient eu lieu dans l'Inde, mais non en Europe; que Chandernagor, dans le Bengale, avoit été prise le 10 Juin, & que

l'armée Angloise , ainsi que celle du Nabab , toutes deux sous le commandement du Général Munro , étoient en marche pour assiéger Pondichery. Tous les passagers, excepté M. Yeate & moi , obtinrent la permission de débarquer ce jour même.

Le 8 Août , l'armée du Général Munro parut & campa sur les Monts-Rouges , à une lieue de Pondichery. Le 9 , dans la matinée , le Général Munro somma le Général Bellecombe de livrer la ville avec la forteresse *aux troupes qu'il commandoit* (1). Sur quoi M. Bellecombe fit aussitôt ordonner à M. Tronjolly de lever l'ancre & d'attaquer l'Escadre Angloise , ordre qui fut suivi avec la plus grande promptitude. L'Escadre Angloise , consistant en 5 vaisseaux , y compris le *Cormorant* , sloop de guerre , parut s'éloigner du Nord ; celle des François , composée

(1) On dit à Pondichery que la sommation fut faite au nom du Roi de la Grande-Bretagne. *N. de l'Auteur.*

du même nombre de vaisseaux, mais plus considérables, ayant de plus 136 canons & 700 hommes, resta au Sud, pour conserver l'avantage du vent, & ancrâ à deux lieues du rivage. Il y eut un combat le 10, qui fut soutenu avec une grande vigueur pendant 74 minutes. Je n'ai jamais été dans une plus terrible situation. A bord d'une frégate Française, au milieu des ennemis de ma patrie, spectateur de l'engagement naval entre les Escadres Française & Angloise, nous en attendions tous le résultat avec une grande inquiétude. Enfin je vis avec plaisir le Capitaine de la *Pintade* & trois vaisseaux de l'Escadre Française se retirer vers le Sud au moins quinze minutes avant que le combat entre les principaux vaisseaux fût terminé. Lorsque l'Escadre Française eut quitté à force de voiles, le champ de bataille, (1) l'Escadre de Sir

(1) Le récit n'est pas vrai, si l'on en croit les Gazettes Françaises, & des personnes même, Ecrivains Français,

Edward Vernon resta quinze minutes à l'endroit où s'étoit donné le combat ; il sembloit qu'elle délibérât si elle poursuivroit l'ennemi , ou bien si elle se retireroit , pour se radoubier. Elle prit ce dernier parti , ayant d'abord racommodé ses voiles. Il arriva dans cet engagement un évènement très - remarquable : une bordée du *Rippon* perça le corps du *Brisson* en treize endroits.

Je m'étois persuadé jusqu'alors que la méthode angloise de tirer sur le corps des navires , étoit la meilleure. Je suis à présent forcé d'abandonner cette opinion. J'ai vu l'Escadre Françoisse aller sous le vent avec toutes les voiles & les

qui étoient sur les lieux. Par exemple , M. Sonnerat , dans son Voyage aux Indes Orientales , affirme positivement que le Commodore Anglois prit la fuite , & que la flotte Françoisse resta maîtresse du champ de bataille. Il est à remarquer que de toutes les batailles navales , données dans le cours de cette guerre , à l'exception de celle du 12 Avril , il n'en est aucune dont chaque nation ne se soit attribué le gain. *N. de l'Edit.*

cordages qu'elle avoit au commencement de l'engagement, & j'ai vu les vaisseaux Anglois, rester en mer comme victorieux; mais leurs voiles & cordages dans un tel état de délabrement, qu'avant un temps considérable, ils ne furent en état ni de continuer leur route, ni même de naviguer au-delà du vent; je crois fermement, que si quelques canons du pont avec quelques canons supérieurs, avoient dirigé, dans l'engagement, vers la mâture & les cordages des vaisseaux ennemis, ils n'auroient pu échapper (1).

Lorsque le *Briffon* ancra dans la rade de Pondichery, je vis distinctement, au

(1) On fait que le *Sartine*, ce vaisseau chargé de munitions & de marchandises par MM. Ladebat, volé par les Marattes, ou spolié par le Chevalier de Saint-Lubin, fut ensuite armé en frégate, eut part à ce combat, & quelque temps après fut pris par les Anglois. M. Price, dans ses observations page 34, — prétend que cette frégate se rendit à une frégate de vingt canons, sans faire plus de résistance qu'un charbonnier monté de six canons, & par quinze hommes, n'en eût fait. — Je copie cette assertion

moyen d'une lunette d'approche, que les entrées méridionales & septentrionales de la ville étoient ouvertes du côté de la mer, & sans défense; mais le Général Bellecômbe employa 5000 naturels à fortifier ces places & à défendre le rivage; ils travailloient la nuit avec des flambeaux, & le Général même, qui dormoit quelquefois sur les remparts, les surveilloit continuellement dans chaque quartier, & pour être en état de continuer les fortifications, il mit en gage les bijoux de son épouse.

Le 13 Août, la *Pintade* eut ordre de croiser à quatre lieues au Nord de Pondichery, afin d'intercepter toute communication entre l'Escadre Angloise de Sadras, & l'armée du Général Munro.

La copie ci-jointe d'une lettre à M. A—D, vous donnera des détails sur notre

afin que le Capitaine qui la commandoit, puisse détruire la mauvaise impression qu'elle a faite & peut faire, & qu'il ignore sans doute. *N. de l'Edit.*

148 VOYAGES EN EUROPE,
voyage depuis cet engagement jusqu'à
notre arrivée dans les Isles de *Niccabar*,
qui s'étendent au Nord de Sumatra jus-
qu'au Golfe de Bengale, Isles dont je
vous ferai la description par la suite.

A bord du *Favori*, Baie de Saint-Paul, Isle
de Bourbon, ce 10 Décembre 1778.

Vous verrez des détails sur mon séjour
ici, dans les copies ci-clofes des lettres à
différentes personnes. Le nombre de nos
passagers est augmenté de M. de la C. avec
sa femme & deux enfans; l'Abbé de F.,
Chef des Missionnaires Apostoliques, &
M. K., noble de la Bretagne.

J'interromprai ce Journal pour le pré-
sent, car nous avons levé l'ancre, &
quitté la baie de Saint-Paul pour diriger
notre cours vers l'Europe.



LETTRE XVIII.

A Monsieur ANQUETIL, à Saint-Denis.

A bord du *Favori*, Ile de Bourbon, sur la route
de Saint-Denis, ce 30 Novembre 1778.

MONSIEUR, mon ami Yeate se joint à moi pour vous remercier de la peine que vous avez prise pour nous faire jouir de l'air de la terre, & nous faire goûter les plaisirs de la société sur le rivage. Je révère la réputation sans tache du Vicomte de Souillac, & me trouveroïis plus heureux de recevoir des marques de bonté d'une ame généreuse comme la sienne, fût-ce sous le toit d'un Boulanger (1), & la garde d'un

(1) On nous proposa pour y loger, la maison d'un Boulanger. Les Boulangers, dans ces Isles, ne sont pas estimés comme ceux d'Europe. *N. de l'Aut.*

150 VOYAGES EN EUROPE,
sergent militaire, que d'être comblé des
caresses de son Supérieur dans l'Isle de
France. Cependant, comme le vaisseau
ne doit rester que quelques jours dans
cette route, je juge à propos de refuser
l'offre obligeante du Gouverneur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X I X.

Au Vicomte de S O U I L L A C ,
Gouverneur de l'Isle de Bourbon.

A bord du *Favori* , dans le chemin de
Saint-Denis , ce 30 Novembre 1778.

U N étranger captif , sujet d'un état
en guerre avec votre Nation , entend ;
Monsieur , avec la plus grande satisfac-
tion , le récit avantageux que fait de vos
vertus un peuple reconnoissant qui jouit
des douceurs & de la justice de votre
administration. Que ne s'étend-elle sur
l'Isle qui est dans votre voisinage , & que
gouverne une verge de fer !

Recevez, Monsieur, le premier tribut que la justice & l'humanité d'une personne revêtue d'un haut pouvoir ont eu le droit d'attendre de ma part depuis que, par la violation de la foi publique & privée, j'eus le malheur d'éprouver les rigueurs d'un emprisonnement. Je ne puis reconnoître autrement vos bontés qu'en vous remerciant du plus profond de mon cœur, de la permission que vous avez, Monsieur, jugé à propos de nous donner, d'occuper un appartement en ville, sous la garde d'un Sergent, pour jouir d'un air pur, & guérir une maladie qui ne connoît pas d'autre remède. Le temps fixé pour le départ du vaisseau est à présent bien proche, & un ou deux jours sur le rivage ne compensent pas la peine qu'on se donneroit pour arranger un appartement qui pût nous convenir, non plus que d'autres inconvéniens qui se présenteroient si nous quittions cette retraite. Car, ayant su que M. de la Brilliane avoit rétracté la promesse qu'il

152 VOYAGES EN EUROPE,
avoit faite à M. Launay, de me permettre
de demeurer dans la ville jusqu'à ce que
je fusse en état de m'embarquer pour
l'Europe, j'ai fait partir tout ce que
j'avois qui n'étoit point adapté à un
navire dont la propreté ni l'élégance
n'étoient point extrêmes. Si j'ai le bon-
heur de survivre à ce voyage, je porterai
dans votre patrie, Monsieur, & dans la
mienne, un cœur convaincu de la dignité
& de la générosité du Vicomte de Souillac,
& qui sera aussi prêt à rendre justice aux
vertus des ennemis publics de ma patrie,
que de se plaindre des peines que j'ai
souffertes par leur injustice.



LETTRE XX.

A Madame— —

Sur mer, ou 23 d. de lat., au Sud de Paris,
& au 31 d. de long., à l'Est de cette Ville,
à bord du *Favori*, ce 5 Janvier 1779.

L'APPROCHE d'un vaisseau, ma chère Dame, va peut-être me tirer de l'état le plus déplorable. Le scorbut de mer, le retour de ma fièvre, joint à bien des désagrémens, sont des circonstances auxquelles ma foible constitution succomberoit sûrement, si j'étois forcé de continuer mon voyage dans le *Favori*. Cependant, croyez-en les mouvemens de mon cœur, ce n'est pas sans regret que je quitte cette habitation mal saine & incommode, qui m'auroit conduit en France & en Angleterre, & m'auroit

154 VOYAGES EN EUROPE,
rendu aux objets qui me sont les plus
chers au monde, & qui sont toujours
présents à mon esprit au milieu des peines
& des tourmens que j'endure.

Mon amie, vous connoissez l'état de
mon ame tout aussi-bien que moi, car
je vous ai découvert tous les sentimens
de mon cœur; vous connoissèz les objets
de mon attachement, qui attirent &
méritent d'attirer constamment mon
attention. Ayez la bonté, ma chère cou-
sine, de communiquer à *une* de ces per-
sonnes si aimées, les évènemens inatten-
dus qui me sont arrivés; ils serviront à
donner la raison de plusieurs faits qui
auroient pû faire naître de l'inquiétude.

Je vous ai écrit une longue lettre de
l'Isle de France, en date du 7 Novembre :
vous avez dû voir, par cette lettre, ce
que j'ai éprouvé depuis l'arrivée du
Brissón à Pondichery. Il ne s'est rien
passé de remarquable depuis ce temps.
Je m'embarquai, le 15 Novembre, à
bord de ce vaisseau, dans l'Isle de France,

& nous fîmes voile de Bourbon le 10 Décembre. Je suis à présent au milieu d'une société qui ne ressemble pas peu à celle de la diligence de Tom-Jones : c'est un mélange bizarre de figures, de constitutions, de professions & de personnes de différens sexes. Je tâcherai de vous donner une idée de quelques principaux personnages de cette scène ; ce seroit manquer à la politesse, que de ne point parler d'abord de notre Capitaine, le sieur D. Il sera difficile de dépeindre les particularités, ou plutôt les contrariétés de ce personnage original, déjà avancé en âge : il joint au ton hypocrite la bigoterie ; il y a long-temps qu'il a contracté l'habitude de la boisson solitaire ; il consacre la première partie de la matinée à l'occupation répugnante de rendre le vin, l'arrack, l'aïl & les ragoûts fermentés de la veille ; la seconde partie à la prière ou plutôt à la profanation de la religion ; & le reste à la gloutonnerie & à l'enivrement. Aussi

peu propre pour les fonctions du Maître d'un vaisseau , que pour celles d'un Officier , il affecte d'observer , avec un vieux cadran de Davis , la position du soleil à midi , & connoît , par quelques-uns de ses Officiers , la latitude ; il s'asséoit quelquefois à table pour dîner , mais il disparoît tout-à-coup , comme un voleur , emportant avec lui un plat tout plein , & une bouteille , & va contenter son appétit , sans contrainte , dans son lit , auquel on pourroit donner le nom d'étable : il y conserve , pour son particulier , une quantité de vin & de liqueurs ; à deux heures , il est dans l'état d'une bête , & va se coucher ; à quatre heures , il a recours à sa bouteille & à un plat de viande froide & d'ail , qu'il a réservé dans sa chambre ; ensuite il vient tout chancelant avec un air d'autorité , profaner les devoirs de la religion.

Les deux principaux Officiers du vaisseau , qui sont nés à Saint-Malo , sont

senfés & assez polis. Un M. L. de l'Orient, qui retourne dans sa patrie, avec la qualité de troisième Officier, est un homme foible, vain, présomptueux & ignorant, sans éducation ni manières, & familier au dernier excès; il se servira sûrement de mon nom pour vous aller voir: je lui ai dit que vous n'étiez visible que pour les personnes qui avoient de bonnes recommandations, ou bien qui venoient pour affaire. Notre Chirurgien est un second modèle du Capitaine, avec cette différence que, n'ayant pas tous les moyens de celui-ci, il n'est pas si souvent ivre, & il est obligé de s'amuser entre le manger & la boisson, à raccommo-der de vieux bas. L'Abbé F., un des passagers, fait honneur à sa robe: la nature lui a donné une figure agréable, aussi-bien qu'un esprit qui a été perfectionné par une bonne éducation. Son maintien, sans réserve & sans affectation, est accompagné de la décence qui convient à un Ecclésiastique; sa manière de parler, ses

talens, son adresse, pourroient le rendre propre à présider, même dans une société de Jésuites. Il a dans les manières cette aisance que possède ordinairement celui qui connoît son propre mérite, aisance qui caractérise sur-tout les François bien élevés. Si je rencontrois l'Abbé F. en Chine, en Prusse ou en Angleterre, sans la robe ecclésiastique, je croirois qu'il a autrefois occupé un poste important dans cette société savante & persévérante de Religieux proscrits qui ont autrefois gouverné les cabinets & les consciences de monarques puissans, mais que leur influence, trop grande pour pouvoir être limitée, a fait échouer contre les écueils dangereux de l'ambition.

Il me faudroit une plus longue connoissance du caractère de M. de la C. pour décomposer cet honnête & étrange homme : la nature a été peu favorable à sa forme extérieure, & lui a distribué ses dons intellectuels avec épargne; mais elle a orné ce corps grossier & décrépît,

de sentimens justes & généreux , qui compensent amplement tous les défauts. J'imagine que voilà quinze ans qu'il touche au déclin de la vie : sa taille est un peu au-dessus d'un nain ordinaire , & ses membres sont tout contrefaits ; il est poli & cérémonieux à l'excès ; cependant il est aussi bourru , grossier & emporté , brusque & piquant dans la conversation.

Il s'est adonné de bonne heure à l'étude des loix ; & , n'étant point doué de génie , ce n'est qu'à force d'application , qu'il a acquis une connoissance pratique des formes & des règles ; & un desir naturel de rendre justice le met fort au-dessus de tous les chicaneurs.

Cette connoissance de la pratique & des loix , jointe à cet amour inné pour la justice , l'a porté & mis en état de résister à la main impérieuse de l'oppression , dans le soutien de l'innocence , au risque même de perdre sa place , & conséquemment son pain ; il s'afflige des

160 VOYAGES EN EUROPE,
malheurs de ses semblables , & les soulage
autant qu'il lui est possible ; il est libéral ,
franc au dernier degré , & se met au-
dessus des préjugés locaux & nationaux.
Avec toutes ces vertus , il a le malheur
de se voir obligé de porter le *jupon* : il
sent sa dégradation sans oser défendre
ses droits , en reprenant hardiment les
culottes ; car M. & Madame de la C.
sont deux contrastes si parfaits à l'égard
de la taille , que , tandis que le jupon
pourroit servir de manteau pour couvrir
le mari depuis le haut de la tête jusqu'à
la plante des pieds , les culottes ne
seroient pas assez étendues pour servir de
gants à son énorme épouse (1). Ainsi ,
tandis que , dans la cause des autres , il
est ferme & résolu , il est dans la sienne
timide & passif.

Ils ont deux enfans à bord avec eux ;

(1) Voilà de la plaisanterie Angloise. Je la laisse subsister comme étant le cachet de l'original. *Note du Traducteur.*

l'un est gâté par le père , parce que , d'après quelques traits de son visage , il conclut qu'il est vraiment son fils ; l'autre est gâté par la mère , pour des raisons qui lui sont mieux connues , comme la vraie mère de l'enfant.

Notre quatrième compagnon , M. K. Négociant de l'Isle de France , & natif de la Bretagne , est un homme circonspect , prudent , froid & honnête , ayant tout le flegme & la figure d'un Hollandois. Il est glorieux de sa famille , de ses talens & de son éducation ; la racine peut être très-ancienne , mais la branche n'a rien d'extraordinaire. Il paroît consulter constamment son propre intérêt , mais il possède en même-temps des principes justes & honorables , & il est digne de la confiance comme Négociant & comme membre de la société. Il jouit d'une mauvaise santé , & je crains bien que si nous n'avons pas un prompt passage du Cap , il succombe à une mauvaise constitution & au scorbut de mer.

Tandis que nous restâmes en rade à Bourbon, n'ayant pas la permission de débarquer, plusieurs personnes vinrent nous voir dans le vaisseau, & entr'autres, il se trouva une Dame qui est la nièce d'une de vos Religieuses, Madame G. Elle aussi-bien que son mari, M. B. me prièrent de faire passer les deux lettres jointes. J'ai été traité avec de très-grands égards : je suis quelquefois pris pour un membre puissant du Conseil-Supérieur de l'Inde, quelquefois pour un Officier de distinction ; d'autres me regardent comme un Seigneur revêtu d'une grande autorité par la Cour de Londres, & ce fut avec peine que j'ai pu persuader à quelques personnes que je n'avois pas perdu, en effet, à bord du *Briffon*, 30,000 livres sterling. J'espère vous écrire bientôt du Cap.



L E T T R E X X I.

Sur mer , à bord du *Favori* , ce 14

Janvier 1779.

ENFIN, ma chère amie , j'ai obtenu mon élargissement , & avant une heure , je m'embarquerai dans un vaisseau Danois qui doit aller directement au Cap de Bonne-Espérance. Ce n'est point sans difficulté que j'ai atteint ce but si désiré : le Capitaine D. s'y étoit si fort opposé , que j'avois presque abandonné toute espérance d'être délivré de cette prison flottante , avec la perspective d'être borné à une vie de quelques semaines ou de quelques jours , car il y avoit déjà quelque temps que j'avois été tourmenté des symptômes dangereux du scorbut de mer. Il fallut une certaine fermeté & de l'adresse pour vaincre l'opiniâtreté de cet imbécile ivrogne , & l'imagination de M. de la C.

Le rêveur M. Yeate, le compagnon de mes souffrances, joignoit le silence à la patience; il étoit prêt à adopter toutes les mesures que je jugerois à propos; je ne crois pas avoir jamais employé tant de raisonnemens & d'adresse qu'à cette occasion; mais ils ne servirent à rien. Lorsque je parlai d'abord au Capitaine au sujet de mon élargissement, il me répondit qu'il perdrait plutôt la vie que d'y consentir; que je lui avois été confié comme prisonnier, & que j'étois enregistré comme tel dans les dépêches de l'Isle de France & de Bourbon, & qu'il avoit ordre de ne point toucher au Cap à cause de ses prisonniers. Je lui demandai si je n'avois pas payé mon passage? — Oui, Monsieur. — N'ai-je pas conséquemment les mêmes privilèges que les autres passagers? — Certainement, Monsieur. — Si quelqu'un des passagers François vouloit quitter votre vaisseau, & vous dispenser de rembourser le paiement du passage, voudriez-vous ou pour-

riez-vous l'en empêcher? — Non, Monsieur, je ne le crois pas. — Ayant donc payé mon passage, je ne dois pas être regardé comme prisonnier, & je n'ai, dans le fait, commis aucun crime; conséquemment, si vous osez me retenir à bord malgré moi, le premier vaisseau Anglois qui nous approchera, lorsque je lui aurai conté mon histoire, s'emparera de votre vaisseau & de votre personne; & si la France est en guerre avec l'Angleterre, il vous mènera dans un Port Anglois pour me dédommager de toutes les pertes que vous aurez pu occasionner; mais si ces deux royaumes sont en guerre, là manière dont vous m'aurez traité réveillera le ressentiment de mes compatriotes, & les disposera à prendre une terrible revanche sur vous ou sur d'autres, quand même je chercherois à les en détourner.

Ces considérations produisirent un changement sensible dans la contenance & le langage du Capitaine; je profitai de

l'avantage que j'avois gagné sur lui en lui disant que j'exposerois mon cas, & que je ferois ma demande par écrit, en forme d'une lettre que je lui adresserois pour le prier de conférer avec ses Officiers & ses passagers, sur l'élargissement; qu'en supposant que leur décision me fût favorable, en y donnant toute l'authenticité convenable, elle justifieroit sa conduite en cas qu'il ne fût pas pris avant d'arriver dans l'Océan Européen; il consentit à cette démarche. J'écrivis une lettre très-convainquante, appuyant ma requête sur le droit des gens, les principes de la justice commune & l'état de ma santé; le Conseil s'assembla: le Procureur du Roi plaida, & en moins d'une heure, on convint unanimement que je ne devois pas être retenu à bord contre ma volonté; & on décida que j'avois le droit de m'embarquer sur quelque vaisseau neutre que ce fût. Je prendrai congé de l'Abbé Fontaine avec peine. Je suis charmé & flatté de voir que cet excellent

homme pense avec regret à notre séparation prochaine. Lorsqu'il me revit à mon retour du vaisseau Danois, ses larmes me montrèrent quelle part j'avois obtenue dans son affection. » Je vois, me dit-il, » à votre air, que vous avez réussi avec » les Danois «. Madame de la C. versa des larmes, & ses deux enfans pleurèrent. Je n'en fus pas surpris du côté des enfans, parce que je leur avois témoigné de l'attachement, & que je leur avois souvent donné à manger.

J'éprouvai une forte résistance à bord du vaisseau Danois, ce qui provenoit de la stricte neutralité qu'il avoit ordre d'observer. Ce fut avec peine que j'obtins la permission d'aller à bord, même comme quelqu'un qui venoit faire une visite. Si je n'avois pas eu le bonheur de rencontrer une personne sensée & libérale, M. B., qui étoit le subrecargue & un des propriétaires du vaisseau, mes raisonnemens, appuyés sur les traités, les loix, les coutumes, auroient eu peu

168 VOYAGES EN EUROPE,
d'effet sur l'esprit de mon autre compa-
triot, le Capitaine.

Le second Officier, vrai Danois, est
revenu dîner avec moi dans le *Favori*.
Nous prenons congé de ce vaisseau à
l'instant, car le dessert est servi, & on
a demandé le café & la liqueur pour hâter
mon élargissement tant désiré.

Ma première lettre sera du pays des
Hollandois & des Hottentots.

Adieu, ma chère cousine.



LETTRE XXII.

A l'honorable M. H. — Esq^r, Gouverneur Général, &c. &c. à Calcutta.

Dans la prison de la Ville du Port-Louis,
Ile de France, ce 17 Novembre 1778.

Nous arrivâmes, dans le chemin de Pondichery, le 5 Août. Les papiers qui accompagnent cette lettre vous donneront une idée du traitement que M. Yeate & moi avons reçu depuis cette époque jusqu'à présent. Je vais prendre la liberté de vous exposer ce qu'il n'auroit pas été à propos de dire dans ces papiers.

Il paroît évident que la France méditoit depuis long-temps une révolution dans l'Inde, & que ce sont vos mesures promptes & vigoureuses qui l'en ont seules détournée. Quelque-temps avant mon

170 VOYAGES EN EUROPE,
départ de la France, au mois de Janvier
dernier, la frégate la *Consolante* apporta
secrètement la nouvelle qu'il s'étoit
conclu un traité entre Haïder - Aly &
M. de Saint-Lubin, Ministre de France (1),
traité qui étoit préjudiciable au Nabab
d'Arcate & à la Compagnie Angloise
des Indes Orientales, auquel le Rajah
de Tanjaour avoit aussi eu part. Nous
arrivâmes à Bourbon le 23 Juin. Là,
plusieurs circonstances concoururent à
nous convaincre de l'idée, que les Fran-
çois avoient déjà commis des hostilités
dans l'Inde, ou qu'il s'éleveroit des brouil-
leries, dans lesquelles ils feroient les
agresseurs (2). Le Capitaine du Port
nous assura qu'il avoit craint que le
Brissón ne fût un vaisseau de guerre

(1) Pour ce fait, voyez la note ci-devant, qui le dément.
Note de l'Edit.

(2) Il est bien avéré aujourd'hui, & même reconnu par
les Anglois, que ce sont eux-mêmes qui ont commencé les
hostilités. *N. de l'Edit.*

Anglois. M. de Chéseaux, Capitaine de notre vaisseau, montra, à notre grand étonnement, au Gouverneur de Bourbon, l'ordre positif qu'il avoit reçu du Commissaire de l'Orient, de ne point laisser débarquer les deux passagers Anglois; il paroît qu'il s'étoit de plus engagé par écrit à obéir à cette injonction. Un particulier de Saint-Paul eut la bonté de me dire, que s'il se chargeoit d'envoyer mes lettres pour la France, par le vaisseau le *Fitz-James*, qu'on attendoit alors à chaque heure, il pourroit être sommé de les montrer. Le Docteur C., qui apporta à M. Yeate quelques lettres pour ses amis dans le Bengale, les lui remit ouvertes, parce qu'il dit qu'il étoit probable que tous les papiers seroient examinés à Pondichery. Un de nos passagers François, qui ne connoissoit point du tout l'Inde, me dit qu'avant de quitter la France, on l'avoit assuré d'un emploi militaire dans le service d'un Prince Indien en alliance avec la France.

Je ne fais si je dois dire à Votre Excellence, que M. B., ainsi que ses Officiers, connoissoient, ou du moins disoient connoître les résolutions les plus secrètes du Conseil-Supérieur du Bengale; celles du Conseil de Madras; & toutes les nouvelles & ordres qu'apportoient les paquebots de *Suez*. Ils disent que le Gouverneur-Général s'étoit par deux fois fortement opposé dans le Conseil à toute hostilité, mais que M. Barvell, qui détestoit la Nation Française, s'emporta, & obtint une majorité contre le sentiment du Gouverneur; que le Gouverneur Rumbold, le Général Munro & le Commodore Sir Edouard Vernon, avoient aussi acquiescé, malgré les ordres du Conseil-Suprême, à assiéger Pondichery, que la maison de M. Guinett, Chirurgien François de la ville Noire, est une retraite pour les espions; ils ajoutent que si Pondichery est réduit, M. Moracin doit demeurer à Sadras, & M. de Larche à Madras, & que toutes

les nouvelles se communiquent par leur voie. M. de Larche est natif de l'Inde, & il ne fera pas, disent-ils, regardé comme un sujet François. Il est certain qu'il y a, ou qu'il y a eu dans les établissemens Anglois, des Espions actifs & bien informés.

Je crois qu'il est de mon devoir de vous dire qu'on agite à présent un plan, lequel, aussi-tôt que le Flamand sera remis en état, sera probablement mis en exécution. On a le dessein de prendre possession de la petite Isle de Monbaze, située au quatrième degré de latitude méridionale, sur la côte orientale de l'Afrique. Les Portugais ont été chassés de cette Isle par les Arabes. Elle sera très-commode pour les Commerçans François, comme lieu de rafraîchissement, & sera d'un grand avantage dans le commerce des Nègres, de l'ivoire, de l'ambre & de l'or, & pour établir un commerce par la mer Rouge. Il est inutile d'observer combien un pareil établissement nuirait

174 VOYAGES EN EUROPE,
au commerce des Anglois dans le golfe
Arabique, aussi-bien qu'à leur naviga-
tion dans le canal de Mofambique. Vous
verrez, dans les papiers ci-clos, une des-
cription de l'état actuel de ces Isles.
J'espère trouver une occasion pour en-
voyer cette lettre de Bourbon au Cap
de Bonne-Espérance.

LETTRE XXIII.

A—, Esq^{rs} à Londres.

Cap de Bonne-Espérance, ce premier
Février 1779.

MES CHERS AMIS,

JE m'embarquai, le 15 Janvier, sur
un senau Danois qui a jetté l'ancre ici
le 22. Je n'aurois pas pû, sans beaucoup
de peine & un temps infini, donner dans
une seule lettre les détails de mon em-
prisonnement & des différentes personnes
que j'ai fréquentées. Je vous envoie donc

les copies des lettres que j'ai écrites il y a quelque temps à différentes personnes, où vous verrez plusieurs particularités qui ne vous paroîtront peut-être pas indifférentes.

Le Gouvernement François aspire sûrement à recouvrer sa première influence, & à étendre son commerce dans l'Indostan; résolution dont il ne pourra être dissuadé que par la conquête de ses Isles Africaines. La Compagnie & le Gouvernement Britannique ne peuvent donc concerter trop promptement les moyens de l'effectuer. Si la réduction des établissemens François dans cette mer, attiroit l'attention du Gouvernement de la Grande-Bretagne, je fournirois diverses observations qui pourroient être de quelque utilité pour faire, dans ces Isles, des Règlemens qui contribueroient tout-à-la-fois à la satisfaction des habitans, à l'avantage de la Compagnie & à l'intérêt de la Nation Britannique.

Enfin Pondichery est réduit, après

une forte résistance faite par une poignée d'hommes. Cette ville n'étoit défendue en plusieurs endroits que par des murailles de terre nouvellement élevées. Je ne suis point militaire , & je n'ai aucune prétention à la science militaire ; cependant j'espère que vous me pardonnerez l'observation suivante. Dans les pays chauds , & même dans tous les pays éloignés , quel que soit leur climat , la lenteur que mettent les Européens à attaquer les fortifications régulières , est très-mal imaginée : le nombre des hommes qui périssent dans un assaut général étant toujours beaucoup moins considérable que la quantité qui meurent par la mauvaise nourriture , l'inclémence du temps , & les escarmouches continuelles d'un long siège , outre que les retards découragent toujours les assiégeans , & enhardissent les assiégés. On peut ajouter à ces considérations le risque qu'on court dans les démarches lentes , d'être obligé de lever le siège , circonstance à laquelle l'armée angloise qui étoit devant

Pondichery ,

Pondichery, auroit pu être réduite, si on avoit envoyé du secours à la garnison de la ville, soit qu'il fût venu de Haider-Aly, ou de l'Europe. Je désirois ardemment être à terre, parce que, connoissant l'état de la Place assiégée, j'aurois pu donner des informations utiles à ceux qui l'assiégeoient, & leur aurois sur-tout indiqué deux endroits où un assaut, couvert par deux assauts simulés en deux autres endroits, auroit tellement divisé la petite troupe qui défendoit Pondichery, qu'elle auroit bientôt été obligée de se rendre.

Je ne crois pas faire tort à la Compagnie des Indes Orientales, en vous disant, Messieurs, que selon moi, on doit craindre les suites les plus dangereuses pour le commerce de l'Angleterre en Asie, des insultes publiques & privées qu'on commet avec impunité envers le Nabab du Carnate. Les François, Hollandois, & les Danois savent les indignités que reçoit ce Prince, dans ses propres états, de la part des Pro-

cureurs, Négocians privés, & même de ses propres Officiers. Un Prince peut-il être, dans son propre territoire, légalement poursuivi pour dettes comme le moindre de ses sujets? Ou est-il conforme à la bonne politique, & à la dignité d'un corps aussi respectable que la Compagnie Angloise des Indes Orientales, de souffrir qu'un simple Procureur de la Cour du Maire, écrive des lettres insolentes & des menaces, au Souverain du Carnate, de qui la Compagnie tient plusieurs de ses possessions (1)? Si on établissoit un Gouvernement juste & sage dans Madras, les propres Officiers du Nabab arrêteroient-ils, dans cette ville, la voiture du jeune Nabab? L'insulteroient-ils avec les termes les plus bas & les plus injurieux, en le menaçant même de le frapper? Songeons que le jeune Prince, qui a été ainsi

(1) Elle les tient toutes de lui, ou plutôt, c'est sous son nom qu'elle donne des loix, presque sur toute la côte de Coromandel. *N. de l'Edit.*

insulté, est Général de toutes les troupes de son père; & est-ce à présent le temps de détruire la confiance & l'estime mutuelle qui doivent toujours subsister entre un Général & ses troupes, & sans lesquelles une victoire sur l'ennemi étranger est sacrifiée à la méfiance & à la dissension intestine? Un esprit dans la vigueur de la jeunesse, ne supporte pas toujours des insultes répétées, même dans les contrées où les Princes ne sont point regardés par leurs sujets, comme demi-Dieux, mais comme hommes, & où la magnificence & la pompe ne constituent pas, comme en Asie, la sûreté & la force du Gouvernement. Qu'il doit donc être douloureux, pour un Prince accablé sous le poids de l'âge, ayant épuisé ses trésors, son corps & son esprit pour la défense de son pays, & au service de ses alliés, au lieu de recevoir les marques de la vénération Asiatique, d'être traité avec mépris! Cette dégradation doit paroître, à une ame élevée & sensible, infiniment

plus terrible que la mort. En supportant si long-temps ce fardeau d'affliction, le Nabab a montré un courage presque au-dessus de l'esprit humain. Le temps découvrira à la Compagnie des Indes Orientales les qualités de ce Prince, & lui fera voir aussi, peut-être trop tard, combien elle a été trompée par des faux exposés de faits & de circonstances. Après une alliance si ancienne & si constante, le *système de convenance* qu'on a adopté, est peu délicat, & de nouvelles expériences pourront devenir dangereuses. En attendant, la Compagnie agiroit avec une saine politique, en concertant, avec le vieux Prince, le choix de son successeur, mesure qui est peut-être nécessaire pour prévenir les querelles civiles ou domestiques dans un temps où la désunion & la méfiance, ou même les retards ou l'incapacité pourroient faire naître des idées dangereuses, & exciter des révolutions sur la côte de Coromandel. Le droit héréditaire n'est pas limité en Asie comme en

Europe; ce n'est pas toujours l'aîné qui succède; & on regarde comme suffisant que la domination passe à un descendant de la famille à laquelle elle appartenait originairement.

J'expose ces réflexions avec assurance, étant persuadé qu'elles sont justes; je les ai acquises par de longues conversations avec des personnes bien instruites, & je suis convaincu de leur justesse, par la connoissance des vues politiques & commerciales des rivaux & ennemis de la nation Britannique. Je voudrais bien que la Compagnie fût combien *les François sentent & déplorent* la faute qu'a commise autrefois M. Dupleix, de ne pas s'être lié avec Mahomet-Aly-Khan, plutôt qu'avec des prétendans & des usurpateurs (1). Si elle savoit ce fait, le mérite

(1) Il est prouvé dans le Tableau de l'Inde, Tome I, page 141, que Chandasaeb, qui étoit soutenu par les François, étoit alors le légitime Nabab d'Arcate. *N. de l'Edit.*

182 VOYAGES EN EUROPE,
du Nabab lui paroîtroit plus grand, &
son attachement à sa personne & à sa
famille deviendroit plus fort.

LETTRE XXIV.

A J. — M. — Esqr. à Londres.

Cap de Bonne-Espérance, ce 10
Février, 1779.

MONSIEUR,

M'ÉTANT lié, sans m'y attendre,
avec quelques personnes de distinction,
ici, je me suis confirmé dans les idées
que j'avois depuis long-temps sur nos
voisins, les Hollandois ; je vous les
communique par l'occasion qui se pré-
sente.

Depuis quelques années, je m'apper-
cevois aisément qu'Amsterdam se tour-

noit du côté de la France contre l'Angleterre. Rotterdam, la Haye, & les autres villes de la Hollande, font d'un autre parti; mais l'influence d'Amsterdam est grande, & la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales a fort imprudemment jetté son poids dans la même balance.

Nos querelles avec l'Amérique, adroitement fomentées par la Hollande & par la France, ont excité depuis quelque temps des mouvemens dans cette République; & je puis vous assurer, que le Stathouder a dit, en particulier, „ que les „ Etats s'efforceroient de garder la neutralité entre les parties belligérantes; „ mais que s'ils sont obligés de s'écarter „ de ce système, ils se déclareront pour „ la France „. Je répondis aux personnes qui m'apprirent cette circonstance, que les Nations Françoises & Angloises se réuniroient pour ne point permettre aux Hollandois, „ *de traire la vache* „, comme dans la dernière guerre. Je pris la

liberté d'ajouter que les membres de cette fameuse République, avoient singulièrement renoncé aux maximes de la politique saine qui dirigeoit autrefois leur conduite publique. Je vous exposerai le précis des leçons politiques que je donnai, en différentes occasions, depuis mon arrivée ici, aux Hollandois de cet établissement.

J'observai, qu'il n'étoit point probable que la rivalité de l'Angleterre produisît quelques défavantages pour les Hollandois, à moins qu'ils n'y donnassent eux-mêmes imprudemment lieu ; tandis que la France, douée de plus grands avantages que l'Angleterre, qui provenoient de circonstances locales, & d'une autre nature, s'efforçoit, non-seulement de s'assurer des moyens de manifacter, & d'importer elle-même toutes les marchandises de nécessité, de luxe, dont elle se sert, mais aussi de participer autant que possible ; au commerce & à la navigation des autres Na-

tions ; que la Nation Françoisé , sans en excepter un seul homme , détestoit les Hollandois (1) ; parce que leurs personnes , leurs idées , leurs manières , leur religion , & leur constitution civile , étoient diamétralement opposées aux siennes : qu'elle n'accorderoit aux Hollandois que le degré de confiance qu'exigeroient la politique & l'intrigue , tant qu'ils seroient de concert avec elle ; déloyauté politique qu'elle devoit , malgré les talens & toute la philosophie du Docteur Franklin , éprouver un jour elle-même du côté des Américains. J'assurai ce que je savois être vrai , que les François cultivoient avec succès dans

(1) M. — M. — ou ne connoissoit pas la Nation Françoisé , ou la calomnioit ; elle est bien éloignée de détester ses alliés les Hollandois ; & d'ailleurs la haine est-elle un sentiment qui prenne racine aisément dans le cœur des François ? Nous ne haïssons pas même les Anglois ; eux qui font un article de foi patriotique de leur haine contre nous. Hume le leur a dit , l'a imprimé. *Note de l'Édit.*

l'Isle de Bourbon, la vraie canelle, le gérofle, le macis & la muscade (1); & qu'ils avoient envoyé à Cayenne des plantes qui avoient été volées (2) dans Ceylan, Amboyne & Banda, que telles étoient les heureuses suites de l'attachement Hollandois à la France, & de la trahison françoise. Je rappelai les sommes considérables que les Hollandois avoient mises dans les fonds de l'Angleterre; j'ajoutai que je ne pouvois concevoir qu'ils rompiissent cette obligation d'attachement, à moins que leur nature

(1) On assure qu'on embarquera cette année pour la France, seulement du Jardin du Roi, 10,000 livres de canelle, 2000 de gérofle, outre une quantité considérable d'autres épices. *N. de l'Auteur.*

(2) On fait que les épices ne croissent pas dans les seuls terrens possédés par les Hollandois; que la nature les reproduit, malgré leurs efforts, dans les Isles où ils ont voulu les extirper. Peut-on faire un crime à une Nation de seconder cette action de la nature, de transplanter ses productions sur un sol favorable, & de multiplier une denrée que l'habitude a rendue nécessaire, & la cupidité rare? *Note de l'Editeur.*

ne changeât entièrement , & qu'ils ne devinssent tout-à-fait fous. J'ajoutai enfin que tant qu'il y auroit une guerre ouverte & des jalousies secrètes entre les maisons d'Autriche & de Brandebourg , les François ne pourroient jamais pénétrer dans la Hollande ; tandis que tous les Ports , conséquemment tout le commerce & forces maritimes de la Hollande , seroient exposées à la puissance navale de l'Angleterre , &c. &c.

Je ne fais quel effet ces leçons politique ont fait sur l'esprit de mes amis Hollandois. Je soupçonne qu'il ressemblera à celui que produisent ordinairement les cours de morale & de théologie. Mais en prévoyant le parti que prendront , probablement , les Hollandois dans la contestation actuelle , j'ai la satisfaction d'être convaincu , qu'ils ne sont point des ennemis aussi formidables qu'on se l'imagine communément ; & qu'en supposant qu'ils prissent les armes contre l'Angleterre , ils se repen-

188 VOYAGES EN EUROPE,
tiront bientôt de leur imprudence, &
desireront vivement la paix.

Vous pouvez être sûr, mon ami, qu'il n'y a point sur la terre de Gouvernement qui, avec autant de succès & d'art que celui de la Hollande, cache à l'œil du Public & à lui-même, le précipice dangereux sur lequel il est suspendu. Lorsque ce Gouvernement tombera ; comme cela doit arriver un jour, la postérité ne cessera de demander quelles sont les circonstances qui ont si longtemps servi d'appui à cette prospérité sans fondement.

On fait généralement, que de toutes les branches du commerce des Hollandois, celle avec l'Inde est regardée par eux, aussi-bien que par les Nations étrangères, comme la principale. Ce fut elle qui les mit en état de combattre avec succès Philippe II & Philippe III, les plus puissans Monarques de leur siècle ; l'or de l'Occident, & la célébrité du nom Espagnol, luttèrent en vain contre

les productions de l'Orient, l'industrie & la persévérance de cette république encore au berceau.

La nation Hollandoise regarde encore comme la principale source de ses richesses, le commerce, qui a été la première cause de son élévation. C'est sur lui qu'elle fonde ses espérances & son orgueil.

Elle fait bien que dans un siècle éclairé, elle ne peut pas jouir des avantages, que dans les siècles d'ignorance elle tiroit de la prudence, de la persévérance & de la résolution, sur-tout de la nécessité, mère de l'industrie, & du malheur, source de la vertu. Plusieurs Nations Européennes manufacturent ou importent elles-mêmes, les articles qu'elles tiroient autrefois de la Hollande.

Les roches de Saint-Eustache & de Saba, & les bancs de sable de Curaçao, sont seulement propres au commerce clandestin, auquel on les fait

190 VOYAGES EN EUROPE,
servir, contre la foi des Nations & des
hommes.

Leurs établissemens entre l'Orénoque
& l'Amazone , sur le continent de
l'Amérique méridionale, font, par une
conduite indigne des descendans de
ceux qui ont combattu pour la religion,
la liberté & la justice , sous les bannières
du premier Guillaume, Prince d'Orange,
font, dis-je, prodigieusement dégénérés.
Joignez à ces causes les travaux dispen-
dieux, nécessaires pour sécher & défri-
cher les terres, les frais qu'exige le
maintien de la subordination parmi les
esclaves d'un continent, & l'insalubrité du
climat qui nuit beaucoup à la génération ;
& vous verrez que cette Colonie, qui
promettoit tant autrefois, n'est pas loin
de sa chute. C'est par l'Asie seule que
les Hollandois espèrent tirer les moyens
de se procurer leur prospérité privée
& publique. Mais lorsque les établis-
semens renommés des Hollandois dans
l'Inde, sont dépouillés de leur faux

éclat , on ne voit plus qu'un corps épuisé, menacé d'une destruction prochaine.

Le grand nombre d'établissémens qu'a la Hollande dans l'hémisphère Oriental , ont été enlevés aux Portugais par la trahison ou par la force des armes , ou usurpés sur les propriétaires du pays , par l'assassinat, la perfidie , & l'oppression ; en exceptant seulement l'établissement au Cap de Bonne-Espérance, qui fut acheté par un Chirurgien aux Hollandois, pour 4000 liv. de Marchandises. La Compagnie Angloise des Indes Orientales fut, entr'autre, obligée de se soumettre à des actes de barbarie de la part de ces usurpateurs, ce qui la met à présent en droit de faire une réclamation sur quelques-uns des plus considérables établissemens d'épicerie. Je démontrerai peut-être par la suite, la possibilité d'ouvrir aux autres Nations , aussi-bien qu'à la Hollande , le commerce d'épicerie, & je démontrerai les grands avantages

192 VOYAGES EN EUROPE,
particuliers qu'en retireroient la Nation
Britannique & la Compagnie des Indes
Orientales. Je me contente à présent
d'observer que le gain produit par le seul
commerce des épices , est toujours im-
mense , nonobstant l'état affoibli & la
chûte prochaine de la Nation Hollandoise
& de la Compagnie de l'Inde:

La République de Hollande , qui jadis
a excité l'admiration & la jalousie de
l'Europe, se détruit insensiblement par
les mains de ses propres descendans
dégénérés. Le pouvoir qui a mis des bor-
nes à la mer , & qui a même surpassé ses
limites, s'évanouira bientôt comme une
vision.

On dit qu'un symptôme certain de
la consommation, est un aveuglement sur
son état languissant: voici précisément la
situation de la Hollande; un peuple qui
connoît les règles du calcul, les prin-
cipes de la politique, la nature du com-
merce, & les différentes sources qui
donnent de la vigueur & de la perma-
nence

nence à toutes les autres Puissances de l'Europe , ne peut , ou ne veut pas s'appercevoir de son déclin rapide.

Tel est le mauvais système de cette République, qu'elle s'efforce secrètement de détruire un ancien & fidèle allié , ne songeant pas que par cette étrange conduite , elle accélère sa propre destruction. Qui peut dire si l'Angleterre sortira glorieusement ou malheureusement de ses troubles actuels ? Mais nous pouvons prédire , avec grande probabilité , que si la Hollande se déclare contre l'Angleterre , elle ne feroit par-là que hâter sa propre décadence. Avant que la Grande-Bretagne fasse banqueroute , la Hollande sera ruinée. L'Angleterre a des ressources qui pourront la sauver d'une foule de malheurs , tandis que la Hollande , ne pourra plus se relever , & pour comble de son infortune , ce sera elle qui l'aura occasionnée ; on la verra déchoir sans la plaindre , ou la regretter.

La pompe ridicule qu'affecte dans Batavia la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, jointe aux différens Gouvernemens par lesquels elle soutient sa tyrannie, a non-seulement dépouillé les Directeurs de l'Europe de leur autorité constitutionnelle, pour la transférer à leurs serviteurs de l'Asie, & les transformer en puissans Seigneurs; mais elle épuise ou divertit dans des canaux privés, le produit de l'usurpation qu'on auroit pu obtenir par des moyens moins violens, & plus conformes à la justice.

C'est à ces idées de pouvoir, de richesses & de commerce avec l'Inde, répandues dans toutes les têtes Hollandoises, qu'il faut attribuer la décadence, & enfin l'entière abolition des manufactures, lesquelles, dans un pays artificiel comme la Hollande, sont la seule source de la population. Les mêmes fausses idées ont introduit le luxe, & une espèce d'affectation mixte qui tient de

la frivolité du léger François, & de l'air austère & hautain de l'Anglois. Depuis l'introduction du luxe, & l'anéantissement des manufactures, les Provinces-Unies se sont dépeuplées de jour en jour, & les principes de leurs habitans se sont corrompus. L'indolence & le plaisir, source de l'oïveté & de la corruption, ont renversé les fondemens d'une République qui étoit fondée sur l'industrie, la tempérance & la frugalité.

La population & les richesses de cette célèbre République, sont à présent presque renfermées dans l'enceinte de deux villes, Amsterdam & Rotterdam. L'armée sur pied des Etats-Généraux, qui consiste en temps de paix en 38,000 soldats, ne renferme dans ce nombre que 2000 naturels. La navigation de la République est dirigée par un grand nombre de matelots, dont les trois quarts sont étrangers. Ses forces maritimes consistent en 87 vaisseaux de guerre en bon état,

196 VOYAGES EN EUROPE,
qui , gardés dans différens Ports , font
tous les jours de nouvelles dépenses , &
affoiblissent l'intérêt de son capital , ainsi
que le capital même.

Mais avec cette marine formidable ,
on a vu l'impossibilité d'armer un vais-
seau de cinquante canons , même en temps
de paix , en moins de quatre mois ,
malgré tous les efforts des Officiers les
plus actifs & les plus éclairés au service
des Etats (1) ; & lorsqu'on mit en mer ,
sur 450 Mariniers , le Capitaine & ses
Officiers ne purent trouver vingt-cinq
hommes en état d'être employés. Les
mercenaires font un secours momentané
& incertain , n'ayant dans le pays qu'ils
servent , ni établissement , ni famille , ni
liaisons ; leurs acquisitions pécuniaires ,
tendent , comme la balance du commer-
ce , en dernier ressort , à appauvrir l'Etat

(1) Le Capitaine May , Anglois , dont le service en
Hollande est une perte réelle pour sa patrie , qu'il aime
sincèrement. N. de l'Auteur.

où elles ont été faites , pour enrichir celui où elles sont transportées. On peut demander où est le grand avantage que les Provinces-Unies tirent de leur marine considérable , n'ayant ni matelots sur lesquels elles peuvent compter , ni la possibilité d'armer un vaisseau de ligne dans aucun Port de la Hollande. Amsterdam , leur principal Port , est obligé de faire sortir du Port un vaisseau de guerre sans mâts , voiles , cordages , canons , munitions , & même sans lest , le vaisseau étant soutenu par une machine appelée *chameau* dans le pays. Ce Port où l'on équipe presque la moitié des vaisseaux de la Hollande , qui est l'étape des quatre cinquièmes du commerce de la Hollande , ne pourroit-il pas être fermé par deux petites frégates ? Dans cet état , combien la Nation Hollandaise est à la merci de la Grande-Bretagne !

Les richesses tant vantées de la Hollande sont généralement appréciées au-

198 VOYAGES EN EUROPE,
dessus de ce qu'elles font , & elles font
en grande partie imaginaires. La base de
son commerce étendu est le crédit , &
ce crédit est fondé sur un titre plus
incertain que ses spéculations Orientales ;
car il est étayé sur la prospérité & la
bonne foi d'autres Nations , & la Ré-
publique manque de pouvoir pour appuyer
ses réclamations en cas de faillite , occa-
sionnée soit par l'injustice , le caprice ou
la nécessité.

La décadence des manufactures a fait
passer toutes les richesses de ce pays
entre les mains judaïques des courtiers
rusés d'Amsterdam. Ils s'efforcent de
concert avec des agioteurs , de se procurer
mutuellement un gain utile aux dépens
de leurs Commettans ignorans , & sou-
vent trompés , en estimant trop la valeur
& en haussant le prix des nantissemens
pour augmenter le paiement fixé pour
leurs commissions.

Les Etats généraux & particuliers ainsi
que les Communautés des Provinces-

Unies, ont contracté des dettes pour huit millions de livres sterling à un très-petit intérêt. Des Nations étrangères ont contracté dans la Hollande des dettes qui montent presque aussi haut, en y comprenant la part qu'ont les Hollandois dans les fonds de la Grande-Bretagne, pour lesquelles elles payent un intérêt plus considérable. Ces deux sommes sont la propriété imaginaire des individus de la République, excepté celles qu'ils ont négociées à Anvers, & dans d'autres Villes & Etats voisins de l'Allemagne, qu'on ne doit point comprendre dans le calcul. La différence qu'il y a entre l'intérêt que payent les Etats-Généraux & particuliers des Provinces-Unies, & celui que leur payent les Etrangers, est le fonds sur lequel subsiste le peuple ; car quelques individus seulement s'approprient tous les profits & commissions de Négocians & Courtiers, & l'agriculture ne suffit pas pour fournir du pain, & la nourriture animale à la sixième partie

des habitans. C'est sur ces emprunts, sur les actions ou obligations qui circulent de main en main comme des articles de commerce, que les grands génies commerçans & calculateurs de la Hollande forment leurs spéculations. L'or, l'argent, & le cuivre en espèces qu'il y a dans le pays, ne peuvent monter à dix millions de livres sterlings. D'après un calcul modéré, la circulation annuelle est de trois cents millions de livres sterlings, outre le jeu des actions ou les paris, c'est-à-dire que tout l'argent circule idéalement trente fois par an. Les monnoies d'une valeur intrinsèque, n'ont pas cours, légalement, & celles qui ont cours, n'ont aucun rapport avec leur valeur courante : tel est par exemple le vice de leurs monnoies d'argent & de cuivre. De-là il arrive que celles d'une valeur réelle deviennent des parties de commerce, dont la valeur étant indéterminée, les rend non-seulement sujettes à être mutilées, mais même à être transportées dans

d'autres pays. Elles sont donc souvent frappées , ce qui fait un tort réel au pays sur lequel doit tomber en dernier ressort, la perte qui se fait en les rognant, les moulant, & en faisant communément usage. Mais , c'est une espèce de politique favorable à la circulation, & encore plus à la banque d'Amsterdam. Ces Directeurs , qui sont les Magistrats de la Ville, ont imaginé une loi municipale, par laquelle toutes les lettres de change étrangères se payent *dans* la banque ; tandis que les billets sur la banque ne peuvent se négocier que par transports ; système qui multiplie l'argent, augmente l'influence de la banque , & cache adroitement l'emploi des fonds , que les gens crédules croient renfermés dans l'énorme bâtiment de la maison de ville , sans qu'on les fasse valoir. Il faut avouer que c'est une influence bien mystérieuse que celle qui peut en un instant augmenter de quatre à cinq pour cent, la valeur de l'argent

renfermé dans ce bâtiment ; influence que la même somme d'argent ne pourroit jamais procurer dans aucun autre endroit, pas même dans les coffres les plus forts, & sous les gardes les plus surveillans que l'homme puisse imaginer ; percer à travers l'art par lequel on peut acquérir une telle influence, seroit sans doute une découverte qui égaleroit celle de la pierre philosophale(1).

Les richesses & la sûreté de la Hollande dépendant ainsi de la prospérité des autres Etats de l'Europe, qui ont emprunté ses trésors, il est évidemment de son intérêt d'entretenir constamment la paix entre toutes les Puissances. Elle doit s'intéresser, sur-tout pour la Grande-Bretagne, parce qu'au moins les deux tiers de ses fonds sont dans ceux de ce Royaume ; & quoiqu'elle reçoive un plus

(1) Ils appellent cette augmentation extraordinaire de la valeur, l'*agio* de la banque.

petit intérêt des fonds de l'Angleterre que de ceux qu'elle a prêtés aux autres Nations, elle devrait se rappeler que c'est la circulation actuelle que le crédit supérieur des fonds de la Grande Bretagne peut seul produire, qui donne de la vigueur à tous ses établissemens de commerce. En supposant que la Nation Angloise fît banqueroute, les dix millions d'espèces qui circulent en Hollande, mais dont la valeur intrinsèque ne monte pas à huit millions, pourroient-ils aussi soutenir cette circulation qui provient de près de cinquante millions des fonds de l'Angleterre, ou qui sont assurés par quelques-uns de ses sujets? C'est seulement en manquant de crédit, que la Grande Bretagne peut manquer pendant un *certain temps* de ressources; & la chute de son crédit ne peut être occasionnée que par l'irrésolution, l'inattention ou l'ingratitude Hollandoise, ou bien par la réunion des trois causes. Mais si le crédit public de l'Angleterre

204 VOYAGES EN EUROPE,
tombe, le crédit de la Hollande dans
son commerce, & conséquemment son
crédit public, doivent aussi tomber,
puisque le crédit de la Hollande dé-
pend de celui de la Grande-Bretagne :
& outre cela, cette dernière avec ces
différentes ressources, peut sans crédit
se tirer d'affaire plus aisément, &
exister pendant un plus long intervalle
que la Hollande, où le crédit est la
seule source du commerce. Cette Ré-
publique fera donc la victime de sa
perfidie & de sa folie, avant qu'elle
puisse accomplir ses projets contre une
grande Nation, qui même actuellement
est sa plus fidèle alliée. Mais que de-
viendrait la Hollande, si l'Angleterre
irritée de sa conduite ingrate, séques-
trait par la suite la propriété que les
sujets de cet Etat ont dans ses fonds ?
L'existence de la République comme Etat
commerçant, finiroit aussi-tôt. Malheur
donc à Amsterdam ! Portant jusqu'à
l'entousiasme son attachement pour la

France , cette ville est parvenue malgré sa banqueroute , malgré sa jalousie , son ambition & ses richesses supérieures , à maîtriser ses Collègues dans les Etats-Généraux , plus modérés , plus justes & moins envieux qu'elle ; & malheureusement pour elle & pour eux , elle dirige les rênes qui entraînent l'Etat à l'injustice , puis à sa destruction.

J'ai choisi quelques exemples dans la foule de ceux qui existent , pour prouver combien la Hollande a abusé de la crédulité des autres Nations. Sa police intérieure a été jusqu'ici formée , d'après des principes de sagesse & de justice ; mais elle ne connoît point la liberté civile , tandis que d'un autre côté elle est accablée de taxes. Il n'y a point dans l'Europe de Gouvernement qui exerce une tyrannie intérieure plus despotique , que la magistrature des Provinces - Unies ; & il n'en est point qui exige une si grande propriété privée pour assurer & soutenir la propriété

publique. Mais le revenu public, ainsi que la police intérieure de la Hollande, sont très-bien dirigés. Le revenu est levé d'une manière digne des anciens Législateurs des Provinces-Unies, & conformément à l'estime qu'on faisoit *autrefois* du commerce & du crédit, la base du pouvoir & de la réputation de cette Nation.

Si on s'écartoit des principes suivis dans la police intérieure & dans la levée des revenus publics de la République, les mers de Harlem & de Zuyder se réuniroient bientôt malgré les digues étroites & foibles construites pour entretenir leur séparation. La terre grasse que les torrens du Rhin apportent dans le lit des canaux de la Hollande, & qui doit nécessairement élever de plus en plus leurs eaux, oblige d'élever dans la même proportion les digues qui les entourent; & il faut pour cette opération une matière plus solide qu'une couche composée de fable & de restes de tourbe

dont on épuise injudicieusement les mines (1). La force des vents septentrionaux qui frappent contre les digues de fable qui défendent les côtes de la Hollande, la crainte d'une pression entre la Meuse & le Texel, & les mers d'Harlem & de Zuyder fourniront un emploi continuel aux richesses & à la vigilance des Hollandois, emploi qui contribuera à mettre des bornes à leur ambition & à leur pouvoir, & les rendra des exemples utiles d'instruction & de persévérance à leurs voisins.

Avant de finir cette lettre dont la longueur aura peut-être épuisé votre patience, il faut que j'expose un fait qui montre le déclin du commerce &

(1) Les Hollandois, qui trouvent la fumée du charbon de terre mal saine & destructive, ont enlevé, pour faire du feu, la tourbe qui fournissoit des matériaux pour leurs anciennes digues, & il ne reste en beaucoup d'endroits que du gravier. *N. de l'Auteur.*

208 VOYAGES EN EUROPE,
du pouvoir de la Hollande, d'une manière plus frappante que tous les raisonnemens précédens.

Les établissemens de la Compagnie Hollandoise en Asie étoient autrefois si considérables, & la mortalité y étoit si grande, qu'il falloit fournir chaque année un renfort de 5000 soldats, pour entretenir 7000 Européens effectifs dans les garnisons du Cap de Bonne-Espérance, de Java, Ceylan, de la côte de Malabar, de celle de Coromandel, du Bengale, à Sumatra, aux Moluques, à Siam, & Isles. Depuis peu, la nécessité, plutôt qu'une vue d'économie, ou une crainte du danger, l'a forcée à réduire toutes ses troupes Européennes, en Asie, à 3000 hommes qui sont ainsi distribués dans différentes garnisons; au Cap moins de 500; à Java moins d'un 1000; à Ceylan environ 500; la côte Orientale de l'Indostan & du Bengale, 250; sur la côte de Malabar, près de 200; sur les côtes de Sumatra,

tra, Malacca, & Siam, environ 150 ;
 & dans les Isles de Borner, les Celebès ;
 les Times, &c. en y comprenant les
 Isles aux épices de Banda & d'Amboyne,
 environ 400.

P. S. Un des vaisseaux de l'Empereur ;
 sous le commandement de M. Bolts, est
 arrivé ici il y a quelques jours, venant
 de la Chine. Il a apporté les nouvelles
 suivantes ; qu'un autre vaisseau devoit
 le suivre au bout d'un mois ; que M.
 Bolts avoit eu dans son entreprise plus
 de succès qu'on ne s'y étoit attendu ;
 & que Haider-Aly-Khan avoit cédé à
 l'Empereur une partie de Mangalore :
 les Portugais, selon les dépêches de
 ce vaisseau, ont offert à Sa Majesté
 Impériale, un terrain pour bâtir une
 ville ; & M. Bolts a établi une Colonie à
 Rio de la Goa, sur la côte Orientale de
 l'Afrique, non loin de l'établissement le
 plus Oriental des Hollandois dans cette
 partie du monde. Ce Navigateur doit

210 VOYAGES EN EUROPE,
encore rester quelque temps dans l'Inde,
& puis retourner en Europe par Suez.
Quatre vaisseaux de la Compagnie An-
gloise devoient mettre en mer le premier
de Janvier. On ajoute, que la plus grande
partie des Mandarins de Canton, qui
s'occupoient du commerce, ont fait ban-
queroute; ce qui feroit un tort prodigieux
à beaucoup d'Européens. J'imagine que
cette dernière nouvelle, est une ma-
nœuvre politique de la part des Chinois,
avant de suspendre tout commerce avec
les Européens.



LETTRE XXV.

A J. — M. Esq^r, à Londres.

Du Cap de Bonne-Espérance, ce 16

Avril 1779.

IL est probable que c'est la dernière lettre que vous recevrez de moi avant mon arrivée dans l'Inde. Un *Mercur* *Hollandois* a promis de m'y transporter pour la somme d'environ cinquante livres sterlings. Si le desir pouvoit donner de la rapidité au vol de ce *Messager*, mon passage seroit bien court. Je dois m'embarquer dans le vaisseau le *Mercur*, commandé par le Capitaine *Dahne*, le 25 de ce mois, pour Négapatnam, sur la côte de Coromandel. J'ai promis à une parente en France, un récit détaillé de mes observations sur ce pays ; elle a un

génie & un entendement que l'éducation & l'amour de la lecture ont élevés au-dessus du commun des deux sexes. Mes descriptions seront accompagnées de remarques sur la politique du pays, & une copie de ce que je dois écrire pour son amusement, renfermera tout ce qui regarde le Cap de Bonne-Espérance.

Je viens à l'instant de prendre congé de M. Daniel Barvell (1), qui avoit été pris dans le vaisseau *Osterby*, & qui est embarqué sur un vaisseau de la Compagnie. Je ne me sépare jamais de mes connoissances sans sentir, pendant un certain temps, une impression de tristesse. A la vivacité particulière au climat où il est né, ce jeune homme joint beaucoup de sens, une bonne mémoire, du discernement & de l'adresse. Je ne doute pas, d'après mes observations sur son

(1) Ce jeune homme fut noyé sur la côte de la Zélande, où le vaisseau échoua.

caractère, qu'avec toute la chaleur naturelle de sa constitution & les inclinations de la jeunesse, il ne soit ami de la vérité, de la candeur & de l'honneur. Il demeuroid dans la même maison que moi, depuis le 2 Mars, & je crois que si nous avions été plus long-temps ensemble, j'aurois tiré quelque avantage de plusieurs remarques sensées & judicieuses qu'il faisoit dans sa conversation, quoique son imagination prît souvent son essor trop loin, & qu'il eût l'air avantageux. Je vous ai écrit par lui, seulement pour lier connoissance entre vous deux. — Il aimoit beaucoup la lecture & digéroit bien ce qu'il lisoit. Il m'a procuré l'occasion de parcourir un ouvrage qu'il trouvoit sec & insipide. C'est un ouvrage d'un grand travail & rempli de réflexions justes; j'en avois entendu parler & je desirois ardemment de le voir, parce qu'il traitoit des objets de commerce & de politique qui m'ont fourni depuis longtemps un sujet de spéculation dans mes

momens solitaires. Ainsi, je dois au hafard la lecture rapide du dernier & du plus grand ouvrage qui ait paru dans le public, le traité profond *sur la nature & la source des richesses des Nations*. C'est une espèce de vanité peut-être, de dire que j'admire ses recherches, & qu'elles offrent des idées nouvelles & justes, qui éclairent l'esprit de ses lecteurs jusqu'à leur fournir des raisonnemens opposés aux siens. Probablement, ils n'auroient jamais été conçus, si son génie supérieur n'avoit point allumé de nouveaux flambeaux pour dissiper les ténèbres qui obscurcissoient les matières qu'il a traitées. C'est un ouvrage que les politiques & les Législateurs devroient étudier & méditer.

Quoique je ne voulusse pas hasarder ma personne dans un passage aussi incertain que celui de l'Inde par Batavia, j'ai fait passer par un pavillon hollandois trois différentes lettres à G. dans le Bengale, & à M. S., homme à talens, & qui s'est

attiré la confiance du public à Madras ; J'y ai donné les informations que les fréquentations des François , Hollandois & Danois m'ont fournies. Dans ma lettre à M. Hastings , j'ai inséré une description détaillée du dernier engagement qui a eu lieu entre les escadres de Sir Edouard Vernon. & du Chevalier Tronjolly, que j'ai vu de bien près , & non sans inquiétude. J'ai exposé le danger de la correspondance établie entre les Présidences Angloises & les Gouverneurs François de l'Indostan ; l'état & la force actuelle des Isles Françaises ; la nécessité politique d'en faire la conquête & le moyen le plus simple de l'effectuer , en en tirant de grands avantages pour les habitans , la Compagnie & la Nation Angloise ; j'y ai exposé les vues de la France sur l'Inde & sur l'Isle de Monbaze , située sur la côte Orientale de l'Afrique ; la joie que ressentirent les François de Pondichery & des Isles , lorsque le Gouverneur, Chevalier , se sauva de Chan-

dernagor, comme étant l'Individu sur qui le Gouvernement de la France comptoit principalement, pour être instruit de l'état politique de l'Inde, pour former & exécuter ses desseins; enfin j'ai pris la liberté d'observer les suites dangereuses qui en résulteroient, si on laissoit aller en France M. Chevalier ou M. Bellecombe, celui-ci s'étant aussi distingué par les armes que le premier dans la politique.

Je suis, &c.



LETTRE XXVI.

A Madame —, en France.

Afie , Peninsule de l'Indostan , Negapatnam ;
ce premier Juillet 1779.

MA CHÈRE DAME.

Vous avez eu, dans six lettres, si la Providence les a fait heureusement parvenir jusqu'à vous, un récit désagréable de mon voyage, depuis notre séparation jusqu'à la fin de Janvier, que j'arrivai au Cap de Bonne-Espérance. Pendant mon séjour avec les graves & tristes habitans de cet endroit, il ne s'est rien passé qui puisse fournir quelque scène agréable à votre goût délicat & à votre imagination vive. Parmi cette multitude d'hommes infociables, inhospitaliers, bourrus & mercenaires, qui ne semblent que des

machines mues par ressorts , il règne une monotonie peu intéressante , une uniformité fatigante , sans incidens , sans anecdotes , & conséquemment peu propre à fournir des matériaux pour amuser vos loisirs : on ne trouve aucun de ces détails qui pourroient aisément remplir une lettre de Londres ou de Paris , ou de quelque autre grande Ville de l'Europe.

Mais , quoique le genre de vie peu varié & les manières inanimées des Hollandois ne m'aient rien fourni pour ma correspondance , cependant , en réfléchissant aux scènes passées , & en les considérant en masse , cet établissement m'a fait naître plusieurs observations qui pourront vous paroître intéressantes. Les Hollandois & les Hottentots , avec la charmante contrée qu'ils possèdent , contribueront donc , si je le peux , d'une lettre qui vous procurera du moins quelque amusement ; ce qui n'est pas , Madame , le seul objet que j'ai en vue en vous

écrivait. Je fais que vous pouvez améliorer mes observations, & , d'ailleurs, je ressentirois la plus grande satisfaction si je pouvois, en quelque façon, augmenter vos connoissances sur les contrées éloignées & sur les différens genres de vie de l'homme, objets auxquels vous consacrez une grande partie de votre attention ; enfin , en vous écrivant, je renouvelle dans mon ame les sentimens délicieux que votre présence m'a toujours inspirés, & que l'absence n'a aucunement diminués.

Je m'embarquai au Cap dans un vaisseau Hollandois , allant aux Indes, le 26 Avril, sans aucun regret, sans pousser un seul soupir. Je trouvai dans le vaisseau une très-grande propreté, & une abondance sans profusion. Le Capitaine & les Officiers avoient le commandement par *Règlement*, sans faire de fracas, ni affecter d'importance ; & par la même *Loi*, les Officiers avoient, l'un pour l'autre, des égards proportionnés au rang. Leurs

complimens réciproques, quoique ni grands ni fréquens, se faisoient sans minauderie ou affectation, avec la plus grande simplicité & sincérité. Enfermé dans un Couvent de Chartreux, je n'aurois pas pu observer un plus grand silence que celui auquel je me vouai volontairement dans cette habitation flottante. Mes intestins furent assez bien marinés, car je ne mangeai rien qui ne fût auparavant préparé avec du vinaigre. La dureté du biscuit étoit si grande, que j'aurois fait bien mauvaise chère si je n'avois pas eu le bonheur d'avoir de bonnes dents. Mais, comparez, mon amie, cette description avec celle du *Briffon*, de la *Pintade* & du *Favori*, & jugez ensuite si je n'aurois pas eu raison de préférer un emprisonnement de douze mois dans un vaisseau Hollandois, à une retraite aussi longue dans un vaisseau François.

Je ne décrirai point la forme athlétique des naturels peu civilisés, mais non fau-

vages , des Isles de Niccabar , que j'ai vus de mes propres yeux , ni les graces & la beauté des dames de l'Isle de France & de Bourbon , desquelles j'ai été forcé par la rigueur de M. de Brilliane , de juger principalement par oui-dire. Je me hâte de vous amuser par la description d'un endroit où le sol est capable de produire toutes les nécessités , & même une grande partie des superfluités de la vie ; où le climat & l'air favorisent non-seulement les fonctions vitales , mais tranquilisent l'ame & inspirent une espèce de douce sérénité.

Est-il dans le pouvoir des causes physiques de procurer le bonheur ? Il me semble entendre ma chère amie me répondre : le paradis qui a été *perdu* par nos premiers pères , peut-il être réellement recouvré dans quelque partie de ce globe ? Je ne serai certainement pas heureux dans une parfaite solitude , pas même au Cap de Bonne - Espérance ; mais je puis affirmer , après le degré de la

réflexion nécessaire , qu'avec mes amis chéris, j'y demeurerois volontiers toute la vie.

L'établissement qu'a formé la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, de chaque côté du Cap de Bonne-Espérance , à la pointe méridionale du continent qui comprend l'Europe, l'Asie & l'Afrique , s'étend de l'Est à l'Ouest pendant l'espace de 450 milles, & 250 vers le Nord.

On peut dire , à l'honneur de la Nation Belgique , que depuis qu'elle a assuré son indépendance par les actions les plus héroïques & la persévérance la plus surprenante , elle a , UNE FOIS au moins , dirigé sa conduite publique par les loix de la justice ; car elle a acquis le territoire où est fondée la Colonie dont je parle, par un *achat honorable* , sans le secours de la fraude, sans perfidie , sans assassinat ou oppression. On doit en même-temps se rappeler qu'à la vérité, s'il existe *une cir-*

constance où l'équité des Provinces-Unies l'a emporté sur la passion de l'avarice, on ne le doit pas tant à la vertu du corps qu'à celle d'un individu, M. *Van-Riebeck*, Chirurgien, qui exerçoit un pouvoir que le hasard avoit fait tomber entre ses mains, selon sa conscience, en achetant pour des bagatelles une possession illimitée, dans un climat tempéré, moyennant un prix au-dessous de 4000 liv. sterlings.

Dans ce vaste domaine, le pouvoir de la nature bienfaisante, agissant en dépit du génie oppressif d'une compagnie exclusive, a fait monter la population à près de dix-sept mille descendans d'Européens blancs, & environ trente mille esclaves Africains & Asiatiques. Les premiers habitans du pays, appelés *Hotzentots*, sont d'un caractère doux & traitable, & ont été aisément réduits à un état d'obéissance. C'est un peuple paisible & innocent, utile à plusieurs égards aux Hollandois, sur-tout pour la direc-

tion des troupeaux & bestiaux ; ils ont été peints avec de bien fausses couleurs en Europe , & il est étonnant que les faussetés qui ont été propagées à leur égard, aient si long-temps surpris la foi publique. Il n'est pas vrai qu'ils soient accoutumés à manger de la chair crue , qu'ils s'entourent le corps avec des entrailles de bestiaux. Ils préparent leurs alimens avec le feu , & leurs vêtemens consistent en une peau apprêtée qui se noue au col comme un collet , & pend presque jusqu'à terre , en couvrant leurs épaules ; elle est assez large pour couvrir le devant du corps ; outre cela , ils ont une autre peau autour des reins qui tombe jusqu'à la moitié de la cuisse ; ils portent quelquefois un bonnet & des souliers de peau ; leurs souliers sont faits d'un morceau de peau qui leur serre bien le pied , avec des cordons semblables. Au lieu de fine huile dont se servent les Asiatiques & quelques Nations Africaines pour se frotter le corps , les Hottentots emploient la

la graisse des bestiaux (1). Toutes les Nations du monde, excepté les Européens, emploient quelque espèce d'huile pour se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver & modérer la chaleur de l'été. Les Européens même avoient cette coutume autrefois. Les Moscovites la conservent.

Les Hottentots ayant peu de commodités pour se baigner, & habitant un climat où les nuages de poussière sont très-fréquens, vivent dans la malpropreté; mais lorsque leur peau est lavée, elle est assez claire, quoique pâle; ils sont en général d'une petite taille; leurs traits, qui ont une grande uniformité, sont très-durs; leurs fronts sont saillants; leurs mâchoires grosses, leurs yeux enfoncés & tristes, leurs nez plats, leurs

(1) Le fameux Lord Bacon, qui n'étoit point Hottentot, recommande de se frotter avec de l'huile ou du beurre, pour prolonger la vie. *De prolongatione vitæ. Note de l'Auteur.*

226 VOYAGES EN EUROPE,
lèvres grosses, leurs cheveux noirs &
laineux.

Il y a parmi les Hottentots une Nation errante répandue dans quelques parties intérieures du pays, composée de purs sauvages qui n'ont, ni troupeaux, ni bestiaux, ni maisons, ni cabanes, ni aucune demeure fixe. Ces Sauvages vivent de proie, habitent les souterrains, les rochers & les arbres; ils se couvrent très-peu. On a assuré qu'ils étoient cannibales, mais je ne puis point affirmer cette dernière circonstance. Ils sont indomptables & intraitables, ou du moins tous les moyens qu'on a employés à cet effet ont été inefficaces; ils refusent de communiquer leurs idées comme le font volontiers les autres peuples féroces par signes; & méritent peu d'être mis au rang de l'espèce humaine. Leur nombre est heureusement peu considérable, & on les voit très-rarement dans le jour; ils commettent, comme les loups & les tigres, leurs déprédations dans la nuit.

Il est évident que les établissemens des Hollandois au Cap, quoiqu'ils paroissent à plusieurs Nations dans un état de prospérité, ne sont certainement pas dans un état aussi florissant qu'ils l'eussent été, s'ils n'avoient pas été opprimés sous l'administration de la Compagnie des Indes Orientales; elle a fait tous ses efforts pour décourager la population, accabler les Colons, & s'opposer à l'influence naturelle d'un sol délicieux. D'après ce qu'ils ont fait, même sous l'oppression d'un gouvernement jaloux & injuste, nous pouvons concevoir ce qu'ils auroient effectué dans une situation plus heureuse. Combien glorieux eussent été les effets de la persévérance Hollandoise, animée de l'esprit d'une liberté Républicaine? Les desseins des Monopoleurs sont toujours opposés à la prospérité générale des Nations auxquelles ils appartiennent. Leurs plans ne sont pas fondés sur des vues étendues d'une politique saine, où le principal mobile est la justice, mais

sur des principes bornés, dictés par la partialité & l'égoïsme', entièrement incompatibles avec le bien-être du Public.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales n'a adopté le plan d'un établissement vers la pointe méridionale de l'Afrique, que dans le seul dessein d'en faire un lieu de rafraîchissement pour ses vaisseaux employés au commerce de l'Asie. Elle a toujours eu ce but en vue; elle n'a jamais eu le dessein d'améliorer les territoires dans cette partie du monde; sa politique décourage donc l'industrie dans cette Colonie. Si le domaine que possèdent les Hollandois au Cap de Bonne-Espérance, avoit reçu le degré de culture & de population dont il est susceptible, la Compagnie fait qu'elle auroit raison de craindre que sa souveraineté sur le territoire ne fût pas de longue durée.

Depuis quelques années, le Cap est devenu un objet important pour la Compagnie d'une autre manière; depuis la

perte de ses profits, par des impôts énormes qui ont soutenu ses usurpations & son ambition, les Directeurs s'en sont servi comme d'un voile pour amuser les propriétaires trompés & le public crédule, avec de fausses espérances d'un capital & d'un gain réels.

Ce pays peut, par la méthode la plus simple, devenir une Colonie peuplée & commerçante. Son climat, pur & tempéré, est favorable à la santé, à la longue vie, & la population. Quoique peu riche en apparence, son sol devient, par la température agréable de l'air, par les rosées momentanées & la chaleur du soleil si favorable à la végétation qu'il nourrit, au moyen de peu de culture, tout ce que le laboureur, le botaniste ou le fleuriste y renferme dans son sein ; ainsi il est propre à produire tout ce qu'il faut pour l'augmentation des troupeaux, des chevaux & des bestiaux, & il offre en même-temps tout ce qui est nécessaire à la subsistance aisée de l'homme.

Le premier coup-d'œil que présente la surface du pays & du sol , n'offre rien de florissant. Les terrains les plus fertiles & les vallons sont entrecoupés , & quelquefois entourés de montagnes & de déserts sablonneux. Mais les vallées unies , le sol graveleux & la quantité de bêtes à cornes & de chevaux , facilitent la communication d'un endroit à un autre , & la rendent peu coûteuse. Le pays offrant ainsi des scènes variées , & étant formé par la nature en districts séparés , est cent fois plus agréable que si ce n'eût été qu'une plaine immense bornée seulement par l'Océan. Les hommes sont naturellement plus attachés au lieu de leur naissance ou de leur habitation , lorsqu'il est situé au milieu des déserts , des montagnes & dans des vallées isolées , que lorsqu'il est dans de grandes villes ou des campagnes peuplées. Après s'être répandus , pendant un long espace de temps dans le monde , ils se rappellent avec le plus grand plaisir , le champ ou le bosquet où

païssoit *seul* le troupeau de leur père, & où se rassembloit *seule* sa famille. Le souvenir des différentes scènes de leur jeunesse leur fait naître mille idées mêlées de tendresse & de peine. Cet attachement pour le lieu de la naissance, n'est pas senti si vivement par ceux qui ont passé toute leur vie dans de grandes villes ou dans des terrains plats, fertiles en habitans, où chaque scène est sur un théâtre commun à mille autres individus, & où aucune limite naturelle ne distingue *l'habitation particulière*, la montagne, la vallée, la rivière, le bois ou le marais, choses sacrées pour le propriétaire champêtre, pour ses parens & sa famille.

C'est pour cela, je crois, que ceux qui mourant loin du village où ils ont pris naissance, lorsqu'ils sentent leur fin approcher, conjurent les amis qui leur survivent, de transporter leurs os au cimetière de leur pays, auprès des cendres de leurs premiers pères, qu'ils préfèrent au

plus riche *mausolée* que la vanité de leurs amis pourroit ériger dans la ville. J'abandonne ces réflexions tristes, mais agréables, pour parler du promontoire méridional de l'Asie.

L'article principal qui manque dans ce pays, est le bois pour bâtir, & même pour brûler. Les rivières navigables sont très-éloignées l'une de l'autre, mais les canaux sont ici plus praticables que dans les pays bas de l'Europe. Le côté oriental & la partie intérieure du Cap sont les terrains les plus fertiles & susceptibles d'un plus grand degré de culture. Les deux endroits principaux pour le commerce actuel, sont la Baie de la Table & la Fausse-Baie, qui sont toujours sûres : elles offrent un abri & sont formées de manière à mettre les vaisseaux en sûreté, lorsque règnent les deux vents particuliers à ce climat. Il y a d'autres baies très-propres pour la navigation ; mais la politique des Souverains privilégiés de la Compagnie des Indes Orientales, s'est

opposée à ce qu'on en prît une idée exacte. La même jalousie qui empêche de connoître les Ports dont je parle , défend aux habitans de transporter , sous quelque prétexte que ce soit , leurs productions & leurs marchandises aux principales villes par eau , en prolongeant la côte.

Si les excellens vins du Cap recevoient le degré d'amélioration dont ils sont susceptibles , aucun vin ne les surpasseroit pour le goût délicat ou le parfum ; & sans être aussi forts ni aussi sujets à la fermentation que le vieux Rhin ou le Madère , ils auroient toutes les qualités salutaires de ces vins. Les grains ne sont pas inférieurs à ceux de Sicile. Au moyen de peu de culture , le Cap produiroit en grande quantité des aloès , du sucotra , de la cire de myrte , du sel & des peintures , ainsi que de l'indigo , du coton & du tabac ; on pourroit le faire servir d'entrepôt au commerce considérable d'esclaves , d'huile de baleine , d'ivoire

234 VOYAGES EN EUROPE,
& de plumes d'Autruche. Il renferme du cuivre vierge , & de la mine de cuivre , & le sol indique en plusieurs endroits des métaux plus précieux. Ces articles , joints à plusieurs autres , pourroient former un commerce très-étendu aux Indes , avec l'Amérique & l'Europe , qui contribueroient à augmenter les exportations de la Métropole , des marchandises qu'elle fabrique , avec des matières étrangères , & à faire pencher en sa faveur la balance du commerce , sur-tout avec la France & le Portugal.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales s'oppose à la découverte des mines , d'après des principes d'une politique affreuse , & par les mêmes raisons qui l'ont engagée à arrêter l'amélioration du pays. Elle fait que si on permettoit aux habitans de profiter , autant qu'il leur seroit possible , des avantages que leur offre la nature bienfaisante , ce pays seroit bientôt trop peuplé & trop puissant pour rester sous la domination

oppressive d'une société de Négocians privilégiés. Elle fait que puisqu'elle ne peut point mettre à l'abri de l'invasion une côte & un pays si étendus , le plus sûr est d'empêcher qu'il ne devienne un sujet d'envie. Cependant , sous un pareil Gouvernement qui s'oppose à l'industrie , à l'établissement des manufactures , du commerce , & même de plusieurs branches d'agriculture , les habitans se sont multipliés à un nombre infini ; sans doute la population auroit encore été plus considérable , si leurs établissemens asiatiques n'avoient pas engagé beaucoup de jeunes gens à quitter le climat le plus salubre pour vivre sous le plus funeste.

Les familles sont ici composées depuis sept jusqu'à dix-sept enfans , & quelquefois depuis 18 jusqu'à 27. Les habitans n'ayant aucun commerce avec les étrangers , ils sont tous liés les uns aux autres , par les mariages ; ils n'ont cependant , l'un pour l'autre , aucune affection

domestique, & sont même dépourvus de cet amour de ses semblables, qui existe dans les autres pays entre voisins.

Ils sont au-dessus de la taille ordinaire, les hommes ayant ordinairement six pieds de haut, & les femmes sont grandes à proportion. Avant de se marier, les femmes sont très-belles, & ont une superbe carnation ; mais peu de temps après leur mariage, elles acquièrent de l'embonpoint, & lorsqu'elles ont une fois embrassé cet état sacré, leur beauté disparoît bientôt. Le beau sexe paroît être plus nombreux que l'autre. Je calcule qu'au moins les cinq sixièmes de tous les descendans d'Européens, au nombre de dix-sept mille, sont des femmes & des enfans mâles au-dessous de l'âge de puberté. Il y a environ la quatrième partie de ceux qui sont descendus d'Européens, & deux cinquièmes de tous les esclaves qui demeurent à la ville du Cap.

Les habitans de cet endroit sont moins les descendans des Hollandois que des

émigrans de la France , lors de la révocation de l'Edit de Nantes , des Etats Protestans de l'Allemagne & des Pays-Bas Autrichiens.

Malgré tout ce qui a été dit de la sagesse politique des Hollandois , je ne puis m'empêcher de penser que leur Compagnie des Indes Orientales suit , depuis quelque temps , un plan plutôt dicté par l'artifice & la perfidie , que par une politique saine. C'est la prospérité , & conséquemment l'ambition qui le lui ont fait adopter , principalement depuis la paix interrompue , dont les Provinces-Unies ont joui en Europe depuis 32 ans. Pendant cette période , elles ont , par cupidité & spéculation , continuellement excité des hostilités entre leurs voisins & leurs alliés. Si , abjurant cette méthode affreuse , la Compagnie , ou plutôt les Etats-Généraux , avoient encouragé leurs Colonies du Cap , en laissant aux Colons la liberté de profiter , autant que possible , de sa fertilité & de son étendue , il seroit en

état de fournir les recrues d'hommes nécessaires pour la sûreté de leurs établissemens asiatiques, recrues dont ils seront probablement privés, lorsqu'aura éclaté une guerre générale en Europe. Il est certain que les renforts que reçoivent les établissemens Hollandois en Asie, sont depuis long-temps formés des malheureux émigrans qui, ayant fui loin de la misère & du despotisme de l'Allemagne, sont enlevés & achetés tous les ans en Hollande. Mais la guerre fermera le passage à l'émigration, lorsque la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales aura plus besoin que jamais de grands renforts, renforts que les états dépeuplés ne pourront leur fournir. On a compté, d'après les faits les plus probables, que depuis 27 jusqu'à 30 vaisseaux amènent chaque année, selon une supputation moyenne, 200 hommes de recrue chacun, & que de *tout* le nombre exporté chaque année dans ces vaisseaux, il n'en est pas cinquante qui survivent à

l'expiration du terme où ils doivent retourner en Europe. On fait de plus que les vaisseaux envoyés à Batavia & aux établissemens Orientaux, avec un double équipage, un seul étant d'un quatrième plus considérable que les nôtres, retournent avec à peine assez d'hommes pour les manœuvrer. La mortalité monte donc chaque année au moins à 10,000 Européens, bien constitués, & dans la vigueur de la vie. Quelle triste destruction du genre humain ! D'où sera tiré désormais ce renfort nécessaire d'hommes qu'on dévoue de sang-froid à une mort certaine ? Devons-nous être plus longtemps surpris de ce que les profits qu'a retirés la Compagnie de son monopole d'épicerie & d'autres articles de commerce, aient été insuffisans pour payer les frais nécessaires pour maintenir & protéger ses établissemens, & soutenir l'étalage pompeux du Gouvernement de Batavia ? Comment pourra-t-elle défendre ses possessions usurpées seulement contre les

240 VOYAGES EN EUROPE,
naturels opprimés, en supposant même
qu'il n'y ait point d'ennemi en Europe,
qui l'oblige de rappeler ses vaisseaux,
de mettre des garnisons dans les villes
frontières de la Métropole ?

Telle est la situation de la ville &
la nature des fortifications de ce pays,
qu'on pourroit attaquer avec succès
l'établissement du Cap, seulement avec
un nombre d'hommes égal à sa garni-
son, composée de 400 ou 500 hom-
mes en état de combattre. La Milice du
pays, est trop dispersée pour être d'un
grand secours ; & j'ose dire que les
habitans de la ville ne déploieront pas
une grande bravoure contre quelque
ennemi que ce fût, ni à plus forte
raison contre une Puissance, qui, sous
son Gouvernement, les laisseroit jouir
de grands privilèges dans le commerce
& l'agriculture, & qui, professant la
religion protestante, s'accorderoit encore
avec eux à cet égard.

La Compagnie s'est réservée quelques
taxes

taxes sur le terrain des plantations de la campagne & des établissemens de la ville ; d'autres sont tenus sous un cens perpétuel. Comme toute l'exportation se fait de la Baie de la *Table* & de la *Fausse-Baie* , les vins , le grain , & plusieurs autres articles , payent des droits pour entrer dans les villes. La Compagnie embarque chaque année une grande quantité de froment pour Batavia, Ceylan & la Hollande. Les bestiaux & troupeaux , pour la consommation des vaisseaux , sont achetés à des fermiers privilégiés , qui payent un droit pour ce privilège exclusif. Il y a plusieurs autres droits sur l'exportation & l'importation. Toutes ces taxes servent à soutenir le Gouvernement , qui , à la vérité , ne fait pas de grandes dépenses ; mais l'avidité & les exactions des Gouverneurs , ont presque déterminé la Nation à se révolter contre la Compagnie , & à demander justice aux Etats-Généraux.

Le principal Juge , ou Juge Fiscal ,
Tome I. Q

réunit dans sa personne les trois différentes branches du Gouvernement ; c'est-à-dire , la législative , la judiciaire & l'exécutive. Le Législateur , Juge & exécuter , possède , avec une puissance très-étendue , de grands privilèges & émolumens ; il peut lever des taxes pour son propre usage , dispenser des loix , créer de nouveaux délits , composer pour toute espèce de crimes , & en général il peut disposer à sa volonté de la vie & de la fortune de son peuple. Il est vrai qu'il y a au-dessus de cet être privilégié une espèce de puissance censoriale , mais malheur à celui qui ose appeller à ce Tribunal.

Presque chaque famille manufacture son cuir , fait les habits , le linge & souliers d'hommes & de femmes , ainsi que la plus grande partie de leurs meubles ; en sorte que les habitans ne sont obligés de tirer de l'Europe & de l'Asie que les matières premières , telles que les laines , les cotons , les draps & les soieries ,

& peu d'article d'aifance & de luxe. ils n'ont befoin que de peu de Marchands , parce que tous les ouvrages mécaniques fe font pour la plupart dans l'intérieur , comme anciennement chez les Grecs & les Romains , par des Efclaves. Le Nègre qui fert à table , manie avec une égale dextérité , l'aiguille à tricoter , à coudre , les cifeaux , le couteau , l'alêne , la hache , la fcie , le rabot , la truelle & le pinceau.

Leurs rues font larges , bien aérées & alignées régulièrement à angles droits : il paroît qu'on y a confervé la propreté d'Harlem & de Delft. Mais il eft un inconvéniement auquel toute leur induftrie ne peut remédier ; les énormes tourbillons de vent qui fe font fouvent jour à travers les paffages étroits qu'offrent les montagnes d'alentour , clèvent dans les rues de la pouffière en quantité , malgré le fecours de l'eau , qui provient des canaux & des gouttières conftruites en quelques endroits.

Je ne fais pas comment les Hollandois pourroient conſerver leur monopole, ſans les rafraîchiſſemens favorables du Cap. Les végétaux, les racines & les fruits y ſont abondans, à bon compte & bons ; le bœuf & le mouton poſſèdent toutes ces qualités au plus haut degré. A la vérité, je crois que toutes les Nations qui ont quelque commerce en cet endroit, ont depuis quelque temps de grandes obligations à l'établiffement Hollandois de ce coin du monde, comme on peut l'appeller à la lettre, quoique les Etrangers ſoient plus trompés que dans quelque pays que je connoiſſe ; car ni *Mada-gaſcar* ni *Johanna* ne peuvent fournir du mouton, ni des légumes, & les vins mêmes du Cap y ſont à un prix ſi raifonnable, que c'eſt un rafraîchiſſement peu cher pour les matelots. Je ſuis perſuadé que les vins y ſont plus mûrs la ſeconde année, que ne le feroient les vins de l'Europe, ou de Madère au bout de cinq ans.

Chaque famille, excepté le Gouverneur & les Membres du Conseil, prend des pensionnaires, & c'est rendre justice à leurs tables, à leurs lits & à leur linge, que de dire qu'ils sont tous bons, & à un prix raisonnable. Je suis porté à croire que cette coutume de prendre des pensionnaires, est venue des Colons originaires, & que dans ce cas l'habitude étouffe le principe de l'orgueil. Mais je me trompe, j'oublie que la Nation dont je parle, n'adore qu'une idole, qui est l'intérêt.

Je n'ai besoin que de citer un fait pour faire voir les obstacles qu'éprouvent les étrangers pour s'établir au Cap. Chaque famille est obligée de rendre compte tous les soirs au Juge Fiscal, de toutes les personnes qu'elle a reçues chez elle, sous peine de correction ou d'amende. Comme ce peuple affiche dans son air, son habillement & son maintien & dans la conversation, de la dévotion, & une morale rigide, j'attribuois ce règlement à l'une ou l'autre de ces deux

causes. J'imaginois que c'étoit dans le but, ou de prévenir une espèce de la débauche criminelle dans le particulier, ou pour assurer, comme à Amsterdam, le paiement exact d'une taxe proportionnée scrupuleusement au nombre des pratiques, qui est levée sur les femmes vouées à la débauche publique, & dont les Hollandois trafiquent avec les étrangers, en vertu d'une permission du Magistrat; mais j'ai trouvé, d'après mes recherches, que le seul objet de cette loi étoit de décourager toute espèce de correspondance avec les étrangers.

Comme le Cap de Bonne-Espérance a servi depuis quelques années de lieu de rafraîchissement, à moitié chemin, tant pour ceux qui vont aux Indes, que pour ceux qui retournent dans leur patrie, les pensionnaires, aussi-bien que les convives, d'une conception vive & doués de quelque esprit, ont eu bien des occasions de se former une idée des caractères les plus étranges, & de remarquer les différens

effets des richesses & du climat sur les passions & les mœurs des hommes. Quant à moi , j'avoue que mon séjour court & pénible , au Cap , m'a fait faire bien des réflexions , qui ne m'ont , ni attaché au lieu de ma destination , ni fait prendre une idée avantageuse des mœurs , de l'esprit , & de la morale des hommes qui séjournent , plus qu'ils n'habitent l'Inde.

J'ai souvent pensé , & je suis à présent convaincu , que pour diminuer l'arrogance des Hollandois , & pour réduire leur génie dans le commerce , sous des limites raisonnables , & assurer par-là la tranquillité de l'Europe , il faudroit qu'ils eussent un Roi & une forme de Gouvernement mixte , comme celui de l'Angleterre. Quand même leur Gouvernement s'étendrait vers le Sud-Ouest , par des usurpations sur la Maison d'Autriche , je crois que l'Empereur seroit dédommagé de ces usurpations , en recouvrant pour sa famille l'*Alsace* & la *Lorraine*.

La Grande-Bretagne, la Prusse, la Russie & les autres Puissances protestantes du Nord, seroient, par une ferme union entr'elles & une transposition de la balance du pouvoir, en état de former une autre Monarchie en Europe. Mais arrêtons ! C'est un sujet vaste en politique & qui ne doit être traité que dans les Cabinets des Souverains (1).

(1) Disons plutôt que c'est un rêve. Je le laisse subsister dans la Traduction, parce qu'il a fermenté dans plus d'une tête en Angleterre, & qu'il donnera aux François une idée des souhaits de leurs rivaux. *N. de l'Edit.*



LETTRE XXVII.

A — — , Esq^r, à Londres.

Calcutta , ce 15 Septembre 1779.

J'AI différé de vous écrire depuis mon arrivée dans l'Inde jusqu'à ce jour , parce que je desirois acquérir une connoissance exacte de plusieurs particularités , dans lesquelles vous êtes intéressé , connoissance qui ne pouvoit s'acquérir que par un séjour de quelques mois dans ce pays. Quoique je ne puisse pas encore écrire tout ce que je souhaiterois pour votre satisfaction , cependant je me reprocherois de tarder plus long-temps à vous faire le détail de ce qui m'a frappé depuis mon arrivée dans cette célèbre péninsule.

L'état incertain , & à la vérité critique , de ce Gouvernement , me paroît avoir depuis quelque temps écarté entière-

ment la raison des mesures de ses principaux membres & de leurs plus intimes amis. L'espérance, la crainte, les inquiétudes, les doutes, ont fait adopter des plans aussi singuliers dans leur nature, qu'ils seront, je crois, pernicieux, dans leurs suites. Quand bien même les Directeurs connoîtroient les remèdes convenables aux maux dont est actuellement atteinte la constitution politique & commerciale de la Compagnie des Indes, & qu'ils seroient disposés à écouter les meilleurs avis, les formes les plus sages ne serviroient à rien. Tant que le Gouverneur en chef actuel, qui a deux voix sur cinq, présidera sous l'influence des esclaves noirs & d'une étrangère, les ordres des Directeurs seront traités avec un mépris général, & les trésors de la Compagnie seront appropriés à l'usage de quelques particuliers. Les rênes du Gouvernement sont tenus à Calcutta, tandis que les représentans des propriétaires assemblés dans

Leaden-Hall-Street (1), sont regardés comme des imbécilles présomptueux, qui s'arrogent un pouvoir que la possession actuelle de l'autorité a placé de droit en d'autres mains. Il est probable que M. Hastings a dû, par sa grande correspondance, & son étroite liaison avec M. Rofs, Gouverneur de *Chinsura*, connoître le Gouvernement impérial, que les principaux Agens de la Compagnie Hollandoise exercent dans *Batavia*, sur leurs Constituans & les autres serviteurs, aussi bien que sur leurs malheureux sujets, les naturels de leurs établissemens de l'Asie. Je ne suis d'aucun parti; au contraire, je suis venu dans ce pays fortement prévenu en faveur des hommes, dont les démarches sont trop publiques pour ne pas être connues, & trop

(1) C'est une rue à Londres, où est l'Hôtel de la Compagnie des Indes. *N. du Trad.*

252 VOYAGES EN EUROPE,
blâmables pour qu'on puisse entreprendre
de les justifier (1).

La critique que je viens de faire avec la liberté , avec laquelle je desiré développer toute ma vie mon opinion , & guider mes actions , ne peut justement s'appliquer à tous les serviteurs de la Compagnie sans exception. Il en est parmi eux qui ont droit à l'éloge qu'on doit aux talens & à l'honnêteté. M. Francis & M. Wheeler ont certainement de la sagacité pour discerner les vrais intérêts de leurs Constituans & de la Nation Angloise , aussi-bien que des vertus , pour régler leurs démarches sur cet intérêt , & procurer le bonheur des naturels de l'Indostan ; objets qui sont

(1) On verra dans le cours de ce Voyage , que la conduite de M. Hastings y est vivement censurée , & dans cette censure , il y a trop d'aigreur , pour qu'il n'y ait pas de la partialité. Aussi M. Price & d'autres Ecrivains ont-ils accusé l'Auteur d'être dévoué au parti opposé à celui de Gouverneur général. *Note de l'Editeur.*

étroitement liés entr'eux, & qui ne pouvoient être séparés que par une politique aussi défectueuse qu'inhumaine. Je ne puis m'empêcher de nommer à cette occasion, M. Barwell, homme d'un grand talent, & de la probité la plus stricte; quoiqu'un engagement que lui firent contracter ses amis en Angleterre, lorsqu'il fut nommé pour occuper la quatrième place du Conseil-Supérieur, l'empêche en quelque façon de s'opposer aux opérations de M. Hastings. On crut cette précaution nécessaire, parce que la fermeté & le talent de M. Barwell étoient, avant la formation du Conseil-Supérieur, les seuls obstacles formidables à la malversation de M. Hastings. En effet, les différents publics de ces membres du Conseil, ont, comme le font ordinairement les querelles de ce genre, excité une grande animosité mutuelle entre eux.

Plusieurs causes concourent à me faire souhaiter de retourner le plutôt

possible en Angleterre ; un de mes motifs paroîtra probablement être l'effet de la vanité. J'ai la présomption de croire que les connoissances que j'ai acquises sur plusieurs pays de l'Amérique & de l'Europe , jointes à une expérience variée , m'ont mis en état de montrer par quels moyens on pourroit enrichir le sol de ce pays , & comment les habitans pourroient encore étendre leur commerce , leur population & les manufactures , ce qui offriroit au Gouvernement Britannique un secours immédiat , aussi-bien qu'un revenu permanent , & ouvriroit une source de richesses à quelques individus , en procurant en même-temps à la Compagnie privilégiée , des avantages qui satisferoient toute son ambition. Je suis persuadé , que mes idées sur ces objets , sont d'une nature bien différente de toutes celles qu'on a adoptées dans ce pays , jusqu'à présent , & je crois , que si elles étoient clairement exposées , elles

attireroient l'attention des Ministres du Roi, ainsi que des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales. Si on ne regarde pas ces objets comme chimeriques, on avouera sans doute qu'ils sont étendus & importans. Je souhaite ouvrir un vaste champ d'amélioration dans l'Inde, propre à enrichir les sujets Anglois individuellement, & à soulager le Public d'une dette qui autrement deviendra insupportable.

LETTRE XXVIII.

A. S. — M. — Esq^r, à Londres.

Calcutta, ce 20 Septembre 1779.

J'AI mis pied à terre dans la Péninsule de l'Indostan, à Négapatnam, le premier Juillet. Vous trouverez dans les papiers qui accompagnent celle-ci, le détail de tous les évènements qui me

font arrivés depuis le 8 Novembre 1778 ; lorsque je vous écrivis ma dernière lettre, jusqu'à mon arrivée à Calcutta, le 20 d'Août. Notre correspondance, mon ami, a éprouvé une longue interruption, mais quant à moi, je tâcherai de vous en dédommager, en vous écrivant deux fois par semaine. Ce pays offre un vaste champ à l'observation, & fournit un grand nombre de sujets de toute espèce pour la spéculation. Si quelques - unes de mes réflexions paroïssent dignes de l'attention de ceux qui peuvent seuls en tirer des conséquences avantageuses, je me trouverois bien complètement dédommagé, en ayant contribué en quelque façon à la prospérité de ma patrie, de toutes les souffrances que j'ai endurées depuis le moment où je m'embarquai à l'Orient, à bord du *Brissou*, jusqu'à celui où je débarquai sur la côte de l'Inde à Négapatnam. J'avoue que je desire ardemment de communiquer à des hommes puissans & animés de l'amour
du

du bien public, quelques-unes de mes idées sur des objets politiques, & sur le commerce ; parce que je suis convaincu que, mûries par leur jugement, & transformées en un plan praticable, elles contribueroient grandement à la gloire de ma patrie, & au bonheur du genre humain. Mais sur ce point, je réglerai ma conduite, d'après les conseils de mes amis. En attendant, j'employerai mes loisirs à m'étendre sur un sujet qui m'a attiré tant de railleries de votre part, espérant qu'au moins vous & notre excellent ami parcourrez avec plaisir mes longues & fréquentes lettres.

Je suis prêt à démontrer que si la Compagnie Angloise des Indes Orientales avoit connu tous les avantages qu'elle auroit pu se procurer dans l'Orient, & en avoit tiré partie autant qu'il lui étoit possible, son capital excéderoit à présent vingt millions de livres sterlings ; & les richesses de la Nation seroient augmentées de trente millions.

258 VOYAGES EN EUROPE,
Mais ce qui est plus important, c'est
que si on avoit conçu clairement, &
toujours consulté l'intérêt de la Com-
pagnie, on auroit assuré l'attachement &
le bonheur de plus de vingt millions (1)
de nouveaux sujets utiles & industrieux,
qui seroient devenus, ainsi que leur pos-
térité, une source de richesses, de puis-
sance & de sûreté pour l'état agrandi.
La Grande-Bretagne & l'Indostan n'ont
point goûté ces grands avantages, à
cause de la distance qui sépare ces deux
pays ; elle excite & favorise tout à la fois,
l'infidélité & les intrigues des serviteurs
de la Compagnie des Indes Orientales.
Je ne prétends point ici les dénier.

Lorsque je réfléchis aux gradations
naturelles par lesquelles ils sont entraînés
à adopter un plan de conduite, aussi
deshonorant pour eux que pernicieux

(1) Dans cette population, l'Auteur comprend les
sujets des trois présidences, car le Bengale ne renferme
que 10 à 12,000,000 d'hommes. *N. de l'Edit.*

pour la Compagnie & le Public ; lorsque je vois que leurs actions prennent leur source dans les exemples que leur ont laissés leurs prédécesseurs, exemples qui bientôt gagnent des cœurs jeunes & souples , l'indignation qu'inspire l'effet, se change en regret sur la cause. Car il n'est point surprenant, que de jeunes gens tirés de la tutèle de leurs parens ou tuteurs , qui , s'associant avec les naturels froids , insinuans, & protégés, de l'Inde , & qui embrassent le même état, il n'est point surprenant, dis-je , que de jeunes gens qui n'ont aucune idée du monde , adoptent dans ce cas la conduite & les principes non-seulement de leurs prédécesseurs & collègues, mais aussi de tous ceux qui les entourent ; soit Gentous ou Mahométans. Ceux qui deviennent Gouverneurs de l'Indostan, vivent en général dans ce pays, dans le dessein d'acquérir des richesses ; cette idée dans laquelle ils sont confirmés, non-seulement par l'exemple, mais même

260 VOYAGES EN EUROPE,
les conseils & les exhortations de leurs amis , devient bientôt la passion dominante de leur cœur , & le principe , d'après lequel ils dirigent leurs actions. Delà résulte que leur cœur n'est que trop souvent sourd à tous sentimens d'humanité , & fermé aux cris de la justice. Ainsi , mon ami , je n'accuse pas tant les serviteurs de la Compagnie (car leur conduite est celle de tout homme placé dans les mêmes circonstances) , que je blâme les Législateurs Britanniques de ne pas avoir établi dans les affaires de l'Inde , un ordre tout à la fois plus politique & plus vertueux.

Car , quelque indulgens que nous soyons pour les foibleesses de l'homme , des êtres élevés de la manière que j'ai indiquée , peuvent-ils améliorer les mœurs des habitans , ou donner de la stabilité au Gouvernement ? Est-il probable que par leurs préceptes , leur exemple ou une administration impartiale de la justice , ils rendront les habitans heureux en les

laissant jouir tranquillement du fruit de leur industrie, soit dans l'agriculture, les manufactures ou le commerce.

Je crois que c'est avec raison que j'ai accusé de négligence, non les Indous, mais les Européens, qui ont fait quelque séjour parmi eux, de ne pas avoir tiré le plus grand parti des avantages qu'offre l'Inde. Car les naturels de l'Indostan cultivoient, & jouissoient en abondance de toutes les nécessités & superfluités de la vie, adaptées à leurs coutumes, & permises par leurs rites religieux, leur sol, leur climat, leur industrie, mais sur-tout leur persévérance, étoient capables d'effectuer toutes les entreprises, qui n'exigeoient point de force corporelle. Mais pourquoi introduire de nouveaux genres de plaisirs ? pourquoi créer de nouveaux besoins ? Ils n'avoient jamais éprouvé un desir qui franchît la borne des coutumes de leurs ancêtres. Ils les conservoient depuis plusieurs siècles, avant que l'avarice & l'ambition

Européennes leur fissent voir la nécessité de se procurer un autre sorte de bonheur, en assouvissant la rapacité des étrangers, avec quelques marchandises que leur indiquoit leur industrie naturelle.

La domination à laquelle prétend la Compagnie, & son privilège exclusif pour le commerce intérieur de l'Inde, s'étendent depuis le Cap Comorin, vers le dixième degré jusqu'au vingt-neuvième degré de latitude Septentrionale, & de l'Est à l'Ouest, sur un terrain d'environ huit cents milles, outre leurs possessions sur la côte de Guzarate & de Malabar. La température du climat, dont la chaleur excessive est rare & de peu de durée, & le froid toujours modéré; le sol gras & favorable à la végétation, qui peut être rendu encore plus fertile par des inondations qu'on peut produire à volonté, ainsi que par un grand nombre de bêtes à cornes & de troupeaux; le prix modique qui doit en

réfultent pour la main-d'œuvre ; les établissemens fages , & politiques des Caf-tes ou Tribus ; l'induftrie perfévérante des naturels , certaines inftitutions pour augmenter la population (1), telles font les circonftances qui rendent l'*Indoftan* , le pays du monde le plus propre à l'efpèce de commerce qui permet au Souverain d'exporter le fuperflu des productions de fon territoire, fans violer la juftice , fans nuire à l'induftrie , ou appauvrir la Nation , pourvu que le Gouvernement veille à ce qu'il y ait toujours en circulation une certaine portion d'argent , ou d'autre monnoies authen-

(1) Comme la religion des Gentous n'admet point de profélytes , & qu'elle bannit facilement de fon fein , ceux de fes partifans qu'elle en regarde comme indignes , la feéte des Gentous auroit été entièrement anéantie , fi leur efprit politique n'avoit point créé un remède efficace contre la dépopulation , en obligeant de marier les enfans dès leur plus tendre enfance ; mariage qui eft ordinairement consommé auffi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de puberté. *Note de l'Auteur.*

tiques pour prévenir toute stagnation dans le commerce intérieur. Le sol, fécondé par le climat, par les rosées de la nuit, par les pluies alternatives & la chaleur du soleil, produit presque spontanément deux fois, & souvent trois fois par an, de riches récoltes de riz & autres grains. Il est en état de produire en abondance, la canne du sucre, l'indigo, le cacaotier, le caffier, le cotonnier, tous les fruits, toutes les racines & végétaux particuliers aux tropiques de l'hémisphère occidental, ainsi que tous les grains communs de l'Europe. On a compté que les territoires de la Compagnie, sous la présidence du Bengale, pouvoient se diviser en trois parties égales; un tiers est cultivé; un autre ayant été abandonné par les habitans qui fuyoient loin de l'oppression, s'est couvert de bois & sert à présent d'asyle aux tigres, aux léopards, loups, buffles & aux éléphans; & l'autre partie est couverte de rivières,

de canaux, lacs & de marais. On a aussi calculé que les habitans qui y ont pris naissance, sont encore au nombre de douze à quinze millions, & le produit de leurs travaux, & de leur industrie, qui est exporté chaque année, égale 2,500,000 livres sterlings. Par-là il est aisé de s'imaginer quelle seroit l'étendue de la population & des productions, si le terrain abandonné étoit habité & cultivé de nouveau. Il ne seroit point non plus difficile de former une estimation exacte de la population, des productions, & du superflu de tous les territoires de la Compagnie, sous un système de Gouvernement sage & juste, qui encourageroit les améliorations, qu'y opéreroient avec le consentement des naturels, des Européens éclairés par l'expérience.

Si les parties abandonnées du Bengale étoient habitées, il est évident, d'après les données ci-dessus, que la population seroit de 24 à 30 millions

266 VOYAGES EN EUROPE;

d'hommes, & les exportations monteroient à 5,000,000 livres sterlings ; & en supposant la révolution politique dont je viens de parler, l'augmentation de la population & du produit, au moyen des nouvelles manufactures, & de l'agriculture, peut être estimée, d'après un calcul modéré, d'un tiers plus considérable, ce qui feroit monter la population à 35 millions, & les exportations annuelles, formées du superflu à 6,666,666 livres sterlings.

Les possessions territoriales de la Compagnie & sa domination perpétuelle sur la côte de Coromandel, de Golconde & d'Orixa, sous la présidence de Madras, sont susceptibles de plus grandes améliorations, & sont conséquemment en état de procurer, à proportion, une plus grande quantité de produits pour l'avancement du commerce. Car quoique les naturels de ces côtes soient infiniment plus polis dans leurs manières, de meilleure foi dans leurs affaires, & plus dociles

dans leur caractère, que les naturels du Bengale, parce qu'ils sont moins superstitieux, ils ont jusqu'à présent été victimes d'une tyrannie plus révoltante, & plus destructive (1). D'après cet apperçu, je crois qu'il est assez évident que la Grande-Bretagne n'a pas tiré du sol le plus riche, du climat le plus tempéré, &

(1) Les *Circars septentrionaux* deviendroient aussi une source abondante de population, de richesses, sous un système judicieux du Gouvernement, & si les propriétés y étoient permanentes, parce qu'elles encourageroient le fermier. Cette partie du Décan ne s'est jamais montrée dans un état florissant, depuis que les Tartares ou Mogols ont acquis la souveraineté de l'Indostan; parce qu'ayant été du nombre des Provinces de cette péninsule, qui ont été les dernières entièrement soumises, elle a toujours été un sujet de querelles entre les favoris de la Cour & les usurpateurs.

Lorsque les *Circars septentrionaux* furent cédés par *Salabetzing*, aux François, en 1753, ils produisoient un revenu au-dessus de 500,000 livres sterlings, & on auroit pu en tirer un une fois plus considérable, outre de grands avantages pour le commerce. Mais depuis cette époque, les revenus, les manufactures & la population, tendent par degrés vers leur déclin. *Note de l'Auteur.*

du peuple le plus ingénieux & le plus docile du monde, tous les avantages qu'on auroit pu justement attendre. Je vais plus loin, & je dis qu'une amélioration convenable des acquisitions de la Grande-Bretagne dans l'Inde, est un objet plus important pour cette Nation, que l'assujettissement des Américains, pour lequel on a sacrifié tant de millions, & versé tant de sang.

Les richesses, le pouvoir & la domination, s'acquièrent souvent par un heureux hasard; mais il appartient à la sagacité politique de les conserver. Il est plus glorieux & plus avantageux, de conserver & d'améliorer ses conquêtes, que de les étendre. Que la Grande-Bretagne réfléchisse sérieusement sur la vérité de ces maximes : sa prospérité est le fruit de son commerce; de toutes les branches de commerce, celle qu'offre l'Inde a été & fera la plus avantageuse pour elle : la Nation à qui appartient ce commerce, devient le centre du

commerce universel ; car il comprend non-seulement tous les articles qui forment la balance du commerce , mais plusieurs autres marchandises que l'Inde peut fournir à un prix si modique , que la main - d'œuvte baissera nécessairement chez cette Nation , ce qui diminueroit le prix des nécessités de la vie. Le prix modique des provisions & des habillemens , & conséquemment le prix modique de la main-d'œuvre , la superstition avec laquelle les Indiens suivent leurs rites religieux , les préjugés singuliers des *Castes* pour leur nourriture & les associations , contribuent , avec d'autres circonstances qu'il est inutile de détailler , au bon marché , des objets non manufacturés & manufacturés de l'Inde.

Si , par des réglemens sages & politiques , la Grande-Bretagne favoit profiter de ces circonstances , elle seroit en état d'écraser toutes les autres Nations dans tous les marchés de l'Eu-

270 VOYAGES EN EUROPE,
rope, Londres deviendrait le grand
comptoir de l'Univers.

LETTRE (I) XXX.

A J. — M. — Esqr.

Calcutta , ce 28 Septembre 1779.

JE ne fais pas si on n'auroit pas agi plus politiquement en établissant des Colonies dans l'Indostan , plutôt que dans l'Amérique Septentrionale. Couverte de bois & de déserts , l'Amérique s'est par nos soins élevée à son état actuel de

(1) J'omets la XXIXe Lettre qui concerne entièrement l'Amérique ; elle offre des discussions sur un procès qui est fini , des injures contre la France , que sa conduite a démenties , & enfin des prophéties fatales à l'Amérique , que l'avenir démentira sûrement. *N. du Traducteur.*

grandeur & de puissance ; l'industrie des Colons fut libéralement encouragée par l'Angleterre ; elle fut protégée contre les ravages d'ennemis étrangers & intérieurs ; & pour assurer aux Colons la possession paisible des territoires qu'ils occupoient , le Ministère Anglois se fit une loi d'exterminer cette race de sauvages qui tiroient de la nature leur propriété. Mais l'Indostan étoit un pays cultivé , couvert de superbes Villes , de grands Villages , abondant en richesses , habité par un peuple nombreux & instruit , qui avoit fait de grands progrès dans la morale , les sciences , les arts , & la jurisprudence. Un pareil pays est une acquisition infiniment plus précieuse qu'un terrain inhabité , quelque immense que soit son étendue. Pour conserver la présente acquisition , il suffiroit de rendre les peuples heureux par un système de Gouvernement modéré , adapté à ses mœurs , ses coutumes , & son éducation. Quelle que soit l'idée

qu'on ait conçue avant la guerre civile actuelle, de l'importance de *coloniser* l'Amérique Septentrionale & l'Indostan, je crois, qu'après avoir considéré l'état actuel des affaires de l'Amérique & la perspective qu'elles offrent pour l'avenir, on ne doit pas douter à présent que l'Inde ne soit un pays plus attrayant pour la valeur, l'industrie & l'adresse des Anglois. Dirigez donc vos regards, ô mes Compatriotes, vers l'Orient, vous y trouverez un vaste champ pour déployer votre génie & votre courage; là vous trouverez de grands sujets de spéculation, peut-être d'une nature moins raffinée, mais plus avantageuse; & là vous pourrez combattre, avec avantage, les ennemis naturels de la Grande-Bretagne!

Une augmentation de population augmenteroit le grain, les provisions & les habillemens. Il en résulteroit une augmentation des objets manufacturés & non manufacturés pour l'exportation;
objets

objets qui deviendroient une source abondante de richesses pour la Compagnie Angloise des Indes Orientales & la Nation Britannique. Ainsi les richesses de l'Europe viendroient, par une attraction naturelle, se rendre dans nos mers étroites, puisqu'il n'existe aucun pays où la main-d'œuvre soit à aussi bon compte que chez les Indous, le peuple le plus tempéré, le plus persévérant & le plus judicieux.

Un pays aussi étendu & aussi fertile que l'Indostan, qui fournit deux ou trois récoltes par an, est en état de produire plus de provisions de toute espèce, qu'une population une fois aussi considérable ne pourroit en consommer; & peut-être tout à la fois il continuera de fournir plus de soie, de coton, d'opium & de salpêtre, que ne pourroit en exporter une Compagnie exclusive pour la consommation de l'Europe, ou que ne feroient en état d'en exporter des Commerçans particuliers, rassemblés dans

274 VOYAGES EN EUROPE,
les autres parties de l'Asie & des Golfes
Arabique & Persique. On pourroit ac-
corder aux individus de vastes territoires,
sans nuire au commerce ni à l'intérêt
général ; de ce système de *colonisation*,
résulteroient les plus grands avantages
pour l'Indostan , qui réjailliroient ensuite
sur la Grande-Bretagne.

Etablir des Colonies (1) est le meilleur
moyen de repeupler les terres abandon-
nées , couvertes autrefois de Villes
opulentes , de Villages nombreux , d'une
culture perfectionnée , qui faisoit vivre
des millions d'hommes. L'industrie des
Colons parviendrait bientôt à dessécher
ces nombreux marais , dont les fertiles

(1) Ce projet de colonisation est merveilleux ; mais où
trouver des hommes pour l'exécuter ? Les Européens vont
dans l'Inde , mais c'est pour y chercher fortune , & non
pour s'y établir à jamais. Quand ils sont riches , ils rega-
gnent leur patrie. Je ne fais s'il est beaucoup d'Anglois , tels
pauvres qu'on les suppose , qui acceptassent la proposition
d'aller se fixer dans l'Inde , même avec les plus riches pers-
pectives. N. de l'Edit.

productions compenferoient bien au-delà les frais de defféchement. La multiplication des hommes & des animaux utiles , feroit infenfiblement difparoître ces bêtes féroces & carnacières qui infectent à préfent l'Indoftan.

L'exceffive multiplication des fourmis (1) qui dévorent , dans les Indes Occidentales , les cannes de fucre , & dont il a été impoffible jufqu'à préfent de détruire le germe & d'arrêter les ravages funeftes , la deftruction générale de nos plantations , les dépenses qu'on eft obligé de faire pour détruire ces infectes , renchériront infenfiblement cette denrée , & peut-être forceront à l'abandonner. Il faut donc , pour la régénérer , chercher un nouveau fol , que ces fourmis ne ravagent point. Tel eft celui des Indes

(1) Il y a dans l'Ouvrage de M. Makintosh , une très-bonne note fur l'Hiftoire & la defcription de ces fourmis. Comme elle eft longue , je la renvoie à la fin de cet Ouvrage. *N. de Trad.*

276 VOYAGES EN EUROPE,
Orientales : il est en notre pouvoir. La
canne de sucre y est une plante indigène ;
les frais pour la convertir en sucre seront
si fort au-dessous de ceux occasionnés par
sa culture dans les Indes Occiden-
tales , qu'en payant même généreuse-
ment le fret selon le temps , l'éloigne-
ment , & les autres circonstances le
produit dédommagera amplement le
planteur , & produira un bénéfice avan-
tageux.

Toutes les améliorations , qui offri-
ront un encouragement à l'industrie ,
tendront à retenir les naturels dans leur
patrie , & serviront de barrière volontaire
contre l'émigration. En introduisant une
nouvelle branche de commerce , on
gagnera chaque année plus de 250,000
livres sterling , qu'on envoie actuelle-
ment en espèces aux Hollandois à
Batavia , pour du sucre & de l'arrac pour
la consommation du Bengale , des côtes
de Coromandel , de Malabar & du
Guzarate , ce qui contribuera à diminuer

la dépendance où est ce pays, des étrangers pour les nécessités de la vie.

L'arbrisseau qui donne l'indigo, croît aussi dans ce pays; & sa qualité, quoiqu'on ignore entièrement la bonne méthode pour le fabriquer, fait voir ce qu'il peut être, lorsqu'elle changera. L'exploitation de cette denrée en Angleterre, fera plus avantageuse à tous égards pour le négociant & le planteur, que le sucre, outre qu'il rendra le manufacturier Anglois moins dépendant pour cet article nécessaire, de l'Amérique Septentrionale, de la France & de l'Espagne. Quant au cacao, on peut en cultiver en si grande quantité, & à si peu de frais, dans les plaines de l'Indostan, qu'on se dispenseroit aisément de payer pour cette denrée, un tribut considérable à l'Espagne.

Le sol & le climat de l'Inde, joints à la persévérance & l'assiduité des naturels, qui s'adonnent, selon l'état de leur famille, à quelque branche particulière

de travail, paroissent naturellement propres pour toutes ces cultures. Elle pourra y joindre celle de la cochenille, si un évènement ne met pas la Nation Angloise en possession de Ceylan (1), possession également désirable pour les richesses immenses que cette Isle produit, & pour sa situation & son Port, si convenable pour protéger une flotte en tous temps, & conséquemment pour la défense de l'Inde. La partie Méridionale du Carnate, où il croît déjà une certaine quantité de canelle, est en état d'en produire en abondance, & de la meilleure qualité. En un mot, il seroit inutile de détailler les différens articles de subsistance & de commerce, que la célèbre péninsule de l'Indostan peut produire; sous un Gou-

(1) Lorsque l'Auteur écrivoit cette lettre, la Grande-Bretagne étoit en paix avec la Hollande. La rupture entre ces deux Nations a fait naître de grands projets à l'Angleterre, sur la conquête de Ceylan & du Cap de Bonne-Espérance. *N. de l'Auteur.*

vernement libéral & sage , tant en bestiaux, troupeaux, grains, toiles, qu'en fels, mines, drogues, gommes, &c. &c. L'industrie & la liberté, à l'aide de la protection qu'on accorderoit aux personnes & à leur propriété, la rendroient sans doute ce que les Orientaux l'appelloient autrefois, *le Paradis des Nations*.

Lorsque l'Inde sera rétablie dans son premier état de grandeur, elle ouvrira des sources inépuisables de richesses. En échange de ses marchandises, elle tirera une grande quantité de métaux précieux des Nations Européennes, Africaines & Asiatiques; le crédit de la Puissance protectrice contribuera, avec les sentimens de reconnoissance d'un peuple heureux, à donner un cours immense aux billets de banque, ce qui procurera au trésor de la Compagnie un avantage réel, & enrichira ensuite la Nation. Pour accorder les plus grands encouragemens à l'industrie générale, pour améliorer l'agri-

culture, étendre les manufactures & le commerce, il faudroit établir cette banque, avec une trésorerie & un hôtel des monnoies, sur un plan nouveau, & sur des principes généreux, également utiles à la Nation & aux Propriétaires. Pour montrer les heureuses suites d'un emploi libre de l'argent, dans le pays dont je parle, je citerai une anecdote que j'ai entendu raconter par M. Wood, Négociant libre de Dacca, avec lequel je me rencontrai par hafard. — M. Wood, revenant de Dacca à Calcutta, en passant par de vastes bois incultes & marécageux, qui rendent ce voyage aussi fatigant que dangereux, rencontra un pauvre fendeur de bois du pays. Dans le courant de la conversation, le pauvre homme lui dit, que quand il n'auroit que cinquante roupies, ou cinq livres sterlings, il pourroit former un assez bon établissement. M. Wood lui prêta les cinquante roupies. Lorsqu'après avoir resté quelque temps à Calcutta,

Le Négociant retourna à Dacca, il vit les heureux effets de sa générosité. L'Indien possédoit un établissement, situé sur une petite éminence, qui étoit depuis peu dépouillée de ses arbres. Il prêta encore au fendeur de bois cinquante roupies, sans qu'il les lui eût demandées. Au voyage suivant, M. Wood vit avec plaisir les progrès rapides de cet établissement, & fut surpris d'entendre cet Indien lui offrir de le rembourser la moitié du prêt : M. Wood refusa ; il fit plus, il lui prêta encore cent roupies.

Environ dix-huit mois après cette époque, M. Wood eut la satisfaction de voir son pauvre fendeur de bois à la tête de cinq Villages peuplés & d'une grande étendue de belle terre bien cultivée, où tous les marais étoient séchés & les bois coupés. Le pauvre homme paya la plus grande partie de la somme qu'il avoit empruntée, & en offroit l'intérêt, tandis que des larmes de recon-

282 VOYAGES EN EUROPE,
noissance couvroient son visage vénérable & serein (1).

(1) Comment, quand il lit un pareil trait, l'Européen qui est dans l'Inde, ne se sent-il pas pressé du desir de faire des heureux, comme Wood ? Le plaisir qu'il goûteroit ne vaudroit-il pas bien celui de rouler dans un phaéton, ou de s'empoisonner avec une fille ? Les Européens de l'Inde, n'ont donc plus d'ame, plus de sensibilité ! Et pour excuser leur égoïsme, ils ont encore la bassesse de calomnier les Indiens, de soutenir qu'ils ne sont capables d'aucun effort, d'aucune vertu ! Les cruels qu'ils sont, ils reprochent à ces Indiens de ne pas pouvoir marcher lorsqu'ils leur ont coupé les jambes !

Note de l'Editeur.



L E T T R E X X X I.

A J. — M. Esq^r, à Londres.

Calcutta , ce premier Octobre 1779.

DANS ce pays célèbre, si fécond en objets de curiosité, un étranger est surtout frappé des coutumes, des mœurs, des opinions dont l'origine est cachée dans les abymes d'une antiquité impénétrable. Mais les traits les plus saillans qu'offre le caractère des Indiens, sont leur superstition & leur vénération pour les institutions & les dogmes de leurs premiers pères. Dans l'Inde, la domination de la religion s'étend sur une foule de cas particuliers, qui, dans d'autres pays, sont fixés par les loix civiles, par le goût, la coutume ou la mode. L'habillement, la nourriture, les évènements ordinaires de la vie, les

mariages, les états, sont tous du ressort de la religion. Il n'est presque rien qui ne soit réglé par la superstition : elle prescrit des règles de conduite dans toutes les circonstances & situations ; & à peine existe-t-il un objet assez minutieux pour être regardé comme indifférent. Le premier gouvernement des Indous étoit réellement une hiérarchie. Chez ce peuple religieux, la *caste* des Bramines étoit revêtue de la plus grande autorité : c'étoit une classe de Prêtres semblable à celle des *Lévites* chez les Juifs. Ce n'est point dans cette seule circonstance que nous trouvons un rapport entre les naturels de l'Inde & le peuple singulier que je viens de nommer : non - seulement le Gouvernement de ces deux Nations étoit hiérarchique , mais chez toutes deux il y avoit un grand nombre de cérémonies & de dogmes religieux qui s'étendoient sur plusieurs objets fixés dans d'autres pays par la mode, ou regardés comme indifférens ; & elles avoient toutes deux

le plus profond respect & la plus grande vénération pour leurs ancêtres.

Les nations Européennes ont un amour de la nouveauté & une ardeur pour la perfection, qui les portent à mépriser le passé, & à estimer pardessus tout le présent. En Asie, sur-tout dans l'Inde, tant en deçà qu'au-delà du Gange, on observe scrupuleusement les coutumes & les manières anciennes. Le sujet d'émulation n'est point d'inventer de nouvelles choses, mais de conserver dans leur première pureté les usages & les doctrines de l'antiquité la plus reculée. Je ne fais s'il n'y a pas une certaine liaison entre cette disposition & le goût qui règne dans l'Inde, non pour l'invention ou les projets, mais pour l'imitation. Les Indous sont si adroits dans les arts de ce dernier genre, que l'original ne se peut distinguer de la copie, dans aucune espèce de toile, de terre, métal, bois ou de pierre. Ils paroissent sur-tout propres à ces ouvrages d'imitation, par la persévérance qu'ils

possèdent à un si haut degré, & par une autre qualité, si c'en est une, qui fait que toute leur attention est absorbée par l'objet dont ils s'occupent ; leurs idées ni leur imagination ne sont distraites par aucune circonstance. La force de leur ame est, au moyen d'une attention fixe pour ainsi dire, réunie sur un seul objet ; elle se porte vers un seul centre ; & avec cette persévérance & cette attention extrêmes, ils conservent une humeur égale qui n'est jamais exaltée que par l'opium ou quelque herbe enivrante, mais qui n'est jamais abattue par aucune espèce de travail adapté à la forme de leurs corps & à leurs constitutions. La tranquillité de leur ame, même dans les occasions les plus affligeantes, se peint dans un sourire agréable qui n'abandonne jamais leur visage.

J'ai souvent eu occasion de remarquer l'idée fautive des Européens sur les Nations qu'ils traitent de barbares. Presque toutes les Nations de l'Asie pourroient bien plus

justement accuser de barbarie les naturels arrogans de l'Europe. J'ai eu occasion de voir & de converser avec des Individus de ces hordes du continent & des Isles de l'Amérique, qui sont appellés *Sauvages*. J'ai eu des détails exacts sur plusieurs Nations de l'Afrique, & des renseignemens nombreux sur les principes & les mœurs de différentes Nations de l'Asie & des Isles Asiatiques & Africaines; & je ne doute aucunement que les Nations de l'Europe ne soient plus sauvages qu'elles toutes, si par le terme *Sauvage* on entend l'oppression, la cruauté, l'injustice, & tout ce qui caractérise la violation & le mépris des loix de la nature. Selon moi, le peuple qui est le plus humain, le plus affable, & le plus juste dans ses procédés, mérite le plus d'être loué pour sa civilisation. Une Nation peut avoir fait de grands progrès dans les arts & les sciences; &, à l'égard du grand art de la vie, qui consiste en la pratique de la vertu, peut

228 VOYAGES EN EUROPE,
être entièrement barbare. En Europe, les progrès du vice ont été en rapport avec ceux des connoissances. Si les peuples de l'Orient & de l'Occident se sont policés, & que leur pureté & leurs mœurs originaires aient conséquemment dégénéré, ils l'ont fait par nécessité : ils ont vu que la perfidie, la ruse, la dissimulation, ainsi que d'autres vices, étoient nécessaires pour mettre leurs personnes & leurs propriétés à l'abri de l'oppression & de toutes les manœuvres des émigrans de l'Europe.

L'histoire parle de l'Inde comme de la mère des sciences & des arts. Ce pays étoit autrefois si renommé pour les connoissances & la sagesse, que les Philosophes de la Grèce ne dédaignèrent pas d'y voyager, pour se perfectionner, & ils acquirent bien des idées qu'ils incorporèrent ensuite dans leurs systèmes de philosophie. Pythagore, Démocrite, Anaxarchus, Pirrhon, Apollonius, ainsi que d'autres Grands-hommes, allèrent dans l'Inde
pour

pour s'entretenir avec les Bramines de ce pays, lesquels, à cause de leurs vêtements, qui laissoient une grande partie de leurs corps à découvert, furent appelés Gymno-Sophistes ou Philosophes nuds.

Il paroît, d'après les témoignages réunis de plusieurs Ecrivains anciens, qu'il y a environ deux mille ans, les Bramines de l'Inde menoient une vie innocente, pure & austère. Ils s'abstenoient du vin & de toute espèce de nourriture animale, & autant que possible, de toutes les jouissances sensuelles. Ils fuyoient l'exemple contagieux d'un monde corrompu, & s'efforçoient de conserver leur vertu, en se retirant dans des caves ou des bois, où ils vivoient avec les productions spontanées de la terre (1).

(1) On doit être frappé de la ressemblance de cette vie avec celle des Druides. Et les Druides usurpèrent sur les Gaulois le même empire que les Brames sur les Indiens; tant ce qui paroît extraordinaire, a d'empire sur tous les esprits vulgaires. *N. de l'Edit,*

Leurs principes sur la morale étoient les plus sublimes qu'on pût imaginer. Le grand but de leur vie étoit l'acquisition de la *sagesse*, par laquelle ils entendoient la *sagesse morale* ou la vertu. En la pratiquant ils étoient insensibles à la peine ou au plaisir, à la vie ou à la mort. Car selon les premiers Bramines, la vie actuelle n'étoit que le commencement de notre existence. Après la mort, l'ame retournoit à Dieu, d'où elle étoit venue, & qui devoit donner aux bons une vie & un bonheur éternels, & infliger aux méchans différents degrés de punition. Ils croyoient qu'après la mort de l'homme, son ame transmigroit dans le corps de différens animaux, jusqu'à ce qu'après avoir expié ainsi ses fautes, & s'être purifié de toute habitude & desirs vicieux, il devînt plus digne d'une communication immédiate avec le père des esprits & la source du bonheur. Ils soutenoient que l'homme avoit dans lui des ennemis qu'il devoit

continuellement combattre, des desirs & des inclinations vicieuses, & que c'étoit en s'efforçant de les vaincre, qu'il se préparoit une réception favorable dans le ciel.

Tels sont les détails que nous ont donnés les écrivains de l'antiquité de cette singulière classe d'hommes; & il est aisé de voir combien leurs principes ressembloient, au moins, s'ils n'avoient pas donné lieu, à la métempsychose de Pythagore, & à l'opinion sur l'origine divine & l'immortalité de l'ame, doctrine que Platon a soutenue dans ses écrits par les raisonnemens les plus sublimes. — Et combien ils ont de rapport à l'idée qu'offre cet écrivain des combats de la raison & des passions! Le principe de la raison, dit-il, est enchaîné à un monstre furieux, & il devrait employer tous ses efforts pour rompre la chaîne qui les unit, & pour se procurer sa liberté. Les deux *moi* ou ames de Xénophon, présentent une doctrine du même genre; & tout le monde doit être

frappé du rapport singulier qui existe entre ces comparaisons de Platon & de Xénophon , & l'allégorie hardie du *vieil* & du *nouvel* homme que nous voyons dans les écrits imprimés de Saint Paul. C'est selon moi un reproche à faire au siècle présent, & en général aux temps modernes, que , malgré l'avancement du commerce & la facilité que les Européens ont de s'entretenir avec les différentes castes de l'Inde , les opinions des Bramines ne soient pas si bien connues qu'elles l'étoient anciennement. Les Européens vont à présent dans l'Orient, non pas pour acquérir des connoissances , mais de l'or ; & ils sont d'une opinion bien différente de celle de *Salomon* , qui soutient que la sagesse vaut mieux que les rubis. Je ne puis m'empêcher de croire que l'esprit des temps modernes , quoique plus exact & moins sublime que celui de l'antiquité , est outre cela plus dogmatique & moins facile à être convaincu. La nature des élémens , l'origine & le but de toute

chose , l'essence de l'ame humaine , la grande utilité & la gloire de l'homme ; tels étoient les sujets importans sur lesquels s'exerçoit l'esprit des anciens sages : ils ne bornoient pas leurs recherches à un seul objet , ou aux occupations d'un *Botaniste* , ni même aux vues élevées d'une *Géomètre* ; mais ils embrassoient tout , ils étudioient les objets animés & inanimés (1) , combinoient diverses idées par quelques analogies ; ils s'attachoient à en tirer des vérités de plus en plus abstraites & sublimes , d'où ils pouvoient former des règles de conduite dans l'étude de ces objets ; ils n'épargnoient ni temps , ni travail , ni frais. Nous pouvons nous former une idée du desir ardent qu'avoient

(1) C'étoit un grand tort , quoi qu'en dise l'Auteur. Embrasser tout , est le moyen de ne rien perfectionner , & voilà pourquoi les Anciens ne nous ont laissé que des découvertes imparfaites. Ce qu'on doit nous reprocher , c'est d'avoir abandonné cette grande méthode de la *méditation*. On observe aujourd'hui beaucoup , on médite peu. N. de l'Edit.

ces anciens Sages d'acquérir des connoissances , d'après le voyage de Pythagore en Egypte & dans l'Inde , d'après son long séjour dans le premier pays. Observez la patience avec laquelle , après avoir essuyé plusieurs refus , il supplia les Prêtres de lui faire connoître leurs mystères ; le courage avec lequel il se soumit au rite douloureux de la circoncision. En comparant l'ardeur de la curiosité de ce philosophe & la variété & l'étendue de ses vues avec les occupations sédentaires & bornées d'un savant moderne , il est difficile de décider , lequel mérite le plus le titre de philosophe. Un homme qui a quelques momens de loisir & qui n'est tourmenté ni par l'avarice , ni l'ambition , achète un télescope avec lequel il considère la lune , ou fait quelques observations qui ont été faites mille fois avant lui , dans le dessein de confirmer une théorie qu'il croit en même-temps n'avoir besoin d'aucune confirmation. Un autre achète un microscope , avec lequel il

découvrir quelque petit vaisseau ou quelque glande , ou peut-être , comme il peut le croire , un insecte invisible à l'œil humain , lequel devient un sujet de dispute , savoir si c'est un être animé , ou seulement un globe. Un troisième observe sur une côte éloignée ou une montagne déserte , une plante dont l'ingénieux *Buffon* n'a jamais parlé , non plus que le *Nomenclateur Linnaeus*. Les Observateurs communiquent leurs découvertes à des Philosophes patentés par autorité publique ; & aussi-tôt leurs noms remplissent la liste des *Membres d'une Académie ou de la Société Royale*. Tel est le goût du siècle actuel : nous avons , comme le dernier siècle , nos *Grævius* & nos *Burman*, dont l'œil , semblable au microscope , n'examine que des petits objets , & n'est jamais assez ouvert pour recevoir l'image de ceux qui sont grands. On laisse de côté plusieurs sujets importants , tandis qu'on s'occupe avec le plus grand intérêt de bagatelles , & qu'on les discute avec une attention particu-

296 VOYAGES EN EUROPE,
lière. — Mais je termine ici mes réflexions,
pour retourner aux Bramines.

Quoique nous ne connoissions pas l'histoire des Bramines actuels de l'Inde aussi-bien qu'on auroit pu l'attendre du grand fonds de connoissances, du commerce, & de la curiosité de ce siècle, cependant nous avons eu assez de détails sur cette caste, pour assurer qu'elle a bien dégénéré de la pureté de ses ancêtres. Je ne fais si des calculateurs, comme le Docteur Price (1), ne pourroient pas, d'après l'état actuel de dépravation des Bramines, fixer l'époque de l'institution de cet ordre. Tous les sectaires religieux s'écartent, avec le temps, des vertus austères de leurs premiers Chefs. Les Chrétiens, ainsi que les *sectes* particulières du Christianisme,

(1) Pour connoître cet Ecrivain Anglois, dont l'ame est aussi pure que ses Ecrits sont profonds, voyez le n°. 5, page 268, du Tome II du Journal du Lycée de Londres, où se trouve la liste de ses meilleurs Ouvrages. *Note de l'Editeur.*

prouvent la vérité de ce principe. Je ne doute point qu'avec cette donnée, un ingénieux calculateur ne pût découvrir l'origine de l'ordre des Bramines, & conséquemment celle de l'Empire de l'Indostan, qui fut sûrement fondé dans le même-temps.

J'ai déjà donné quelques détails sur l'état des Prêtres Indiens, il y a près de deux mille ans ; à présent on assure que les usurpateurs Européens se servent des Bramines pour exercer l'oppression & le pillage. Mais quelle que soit leur vie, leur doctrine est encore pure & excellente ; car parmi plusieurs erreurs, ils soutiennent ces vérités qui forment l'harmonie de l'univers, *qu'il y a un Dieu Suprême, & que la charité & les bonnes œuvres lui sont plus agréables que tout autre sacrifice.* Leurs dogmes religieux ressemblent en général à l'idée qu'on a en Europe de la Divinité. A la vérité, plusieurs coutumes superstitieuses se sont glissées parmi le peuple. Il y a des Idoles de bois dans tous leurs

temples, & à certaines fêtes on les expose sur les grands chemins & dans les rues des villes. C'est ce qui a donné lieu aux étrangers de croire que les *Gentous* étoient idolâtres, tandis que l'hommage qu'ils rendent à leurs Idoles ressemble tout-à-fait à celui que les Catholiques Romains rendent aux images de notre Sauveur & des Saints, dont le but n'est que de réveiller l'attention, & de donner des idées plus fortes des objets de leur dévotion. Voilà ce que m'ont dit plusieurs *Gentous*, dans le jugement & l'exactitude desquels j'ai beaucoup de confiance. Les images dont je parle, sont de différentes formes, & offrent souvent des formes monstrueuses. Ce sont des figures destinées à peindre les attributs de la Divinité par des représentations visibles de leurs effets que nous voyons dans les ouvrages de la création & de la Providence. Telle est toute l'idolâtrie des Indous, en adorant le grand Dieu de l'Univers. Ils mettent devant leurs yeux des figures pro-

pres à graver dans leur imagination les attributs qu'ils croient n'appartenir qu'au Tout-puissant.

Les Indous, ainsi que les Perses, les Tartares & autres peuples voisins qui ont habité l'Indostan, depuis que Tamerlan ou Timur-Berg en fit la conquête, quoique d'une Nation & d'une religion différente, & que leurs loix & leurs manières ne se ressemblent pas, possèdent néanmoins au même point l'hospitalité, la politesse & l'adresse; ils sont, pour le raffinement & l'aisance, supérieurs à tous les peuples situés à leur Occident. Pour la politesse, l'air insinuant & l'affabilité, un Indien est aussi supérieur à un François du bon ton, qu'un homme de Cour François l'est à un Bourg-Mestre Hollandois de Dort (1). Le François a, à la vérité, un air très-aisé; mais cette aisance est accompagnée de familiarité, d'un air avantageux & présomptueux.

(1) La Ville la moins civilisée de toutes celles de la Hollande. *N. de l'Aut.*

Les Indous, sur-tout ceux des plus hautes *castes*, ont un maintien encore plus aisé & plus libre qu'un homme de Cour François; mais leur aisance & leur liberté sont pleines de réserve, de modestie & de respect. Le François est poli, parce qu'il croit qu'il est de son honneur de l'être; l'Indien, parce qu'il croit que c'est son devoir. Le premier est poli, parce qu'il se considère, l'autre parce qu'il vous respecte.

Leur taille est droite & élégante, leurs membres sont bien proportionnés, leurs doigts longs & bien faits, leur figure est ouverte & agréable, & leurs traits montrent dans les femmes les plus grandes marques de délicatesse & de beauté, & dans les hommes une espèce de douceur mâle; leur marche & leur port son remplis de grace. L'habillement des hommes consiste en une robe qui leur ferre le corps, semblable à celles de nos femmes, & en de larges caleçons, qui ressemblent aux jupons, & tombent jusques sur leurs

pantoufles ; les femmes qui paroissent en public ont des Shawls (1) qui leur couvrent la tête & les épaules , un collet court & qui leur serre la taille , & des caleçons ferrés qui tombent jusqu'à la cheville du pied. Ainsi l'habillement des hommes leur donne aux yeux des Européens un air efféminé , tandis que les femmes ont en quelque façon un air masculin ; telle est l'influence de l'habitude & de la coutume sur l'opinion de l'homme , influence qui s'étend non-seulement sur les objets de goût , mais , comme l'observe l'ingénieux Docteur Smith dans sa *Théorie des opinions morales* , sur des choses plus importantes.

Plusieurs Tribus ou Castes originaires des Indous , qui sont la plupart les descendans des Maures (1) , ainsi que les

(1) Les Shawls ou Châles , en prononçant à la Française , sont des voiles de mousseline ou d'autre étoffe.

(2) M. M. — se trompe ici. Les Indous ne descendent point des Maures. Nous avons affecté ce nom de Maures

302 VOYAGES EN EUROPE,
émigrans de la Perse & des Provinces
adjacentes qui se rendent en foule dans
l'Inde , sont braves , intrépides & de
sang-froid dans le combat. Se servant des
mêmes armes , & étant sous la même
discipline , pourquoi ne se présenteroient-
ils pas pour combattre avec des hommes
de leur pays & de leur teint , quoique
ces hommes combattent sous les auspices
de Nations étrangères ? — Ce dernier
avantage peut sans doute être contreba-
lancé par la supériorité du nombre , &
d'autres circonstances favorables qu'il est
inutile de citer. C'est un sujet important
qui mérite l'attention du public ; le peu
d'importance qu'on y a attaché a occa-
sionné les pertes les plus considérables
dans le revenu , & les plus grands désa-
vantages dans le commerce , & paroît

aux Mahométans , & les Indous font une classe à part ;
quoique les individus se mêlent. Voyez une dissertation
sur ce mot Maures , dans le Tableau de l'Inde , tome 1 ,
pag. 375. *N. de l'Edit,*

même annoncer la ruine de la Compagnie *actuelle* des Indes Orientales.

De la différence qui existe entre les castes ou classes du peuple de l'Inde, je parle des habitans originaires, il s'ensuit une différence dans l'éducation & leurs habillemens : cependant les classes inférieures apprennent à lire , à écrire & à compter ; on n'enseigne point ces arts aux enfans dans une maison , mais en plein air. C'est un spectacle singulier & en même-temps agréable , de voir dans chaque village un vénérable vieillard , courbé sous le poids des ans , s'occuper dans une plaine de l'éducation d'un grand nombre de jeunes gens , qui l'environnent & l'écoutent avec la plus grande révérence & la plus grande attention. Dans ces simples Séminaires , où la magnificence des appartemens est remplacée par le superbe spectacle qu'offre la voûte du ciel , non-seulement on donne aux fils dociles des Indous quelque idée du commerce , mais on leur fait connoître

304 VOYAGES EN EUROPE,
les devoirs de l'homme, on leur inspire
une profonde vénération pour l'objet ou
les objets du culte religieux, du respect
pour leurs père & mère, & pour leurs
supérieurs, de la justice & de l'humanité
envers tous les hommes, & une affection
particulière pour ceux de leur propre
caste.

La langue des Indous est belle, expressive, énergique. Ce peuple lit & parle d'une manière très-harmonieuse ; il observe, comme les Italiens, en parlant, une espèce de mesure. Il existe une langue morte, qui n'est comprise que par les Savans du pays, c'est-à-dire les Prêtres. C'est dans cette langue, appelée *Sanscrit*, que sont écrits tous les ouvrages sacrés, comme nos livres sacrés sont écrits en grec & en hébreu. Mais je crois qu'on ignore si cette langue différoit dans l'origine de celle du pays, ou si elle est devenue intelligible aux habitans par le changement qui est commun à toutes les langues vivantes.

Ayant

Ayant déjà remarqué que l'esprit des Indous est plutôt imitatif qu'inventif, j'ajouterai qu'ils sont naturellement moins curieux que les Nations Européennes ; qu'ils ne varient pas leurs modes, & que c'est dans leurs harems seuls qu'ils aiment la nouveauté. D'après les caractères & les dogmes de ces peuples, & d'après plusieurs détails que nous en ont donnés des historiens anciens, il paroît plus que probable que les Indous ont conservé jusqu'à ce jour, la même espèce d'habillement, de nourriture, d'ameublement, d'habitation, & les mêmes mœurs qui ont régné chez leurs ancêtres, il y a quelques mille ans ; c'est dans ce même esprit que les enfans conservent un attachement superstitieux pour l'état de leurs pères. Ces états sont en grand nombre : cette division & subdivision d'emploi, la grande quantité de castes depuis les Bramines jusqu'aux Pêcheurs, est, entre plusieurs autres, une preuve de l'antiquité du peuple Indou, & de ses progrès

306 VOYAGES EN EUROPE,
dans les arts. Il paroît bien singulier qu'il
soit défendu aux classes différentes, non-
seulement de s'allier par des mariages,
mais aussi de manger l'une avec l'autre,
ou des mêmes alimens.

Quoique les loix des Gentous, touchant les castes, leur éducation, leurs alimens, habillemens, mariages & emplois, soient regardées comme des dogmes religieux, cependant en les examinant, on verra que ce sont des institutions politiques très-sages & très-utiles (1), dont le but étoit de donner de l'autorité au Gouvernement, d'assurer le pouvoir suprême aux Prêtres, & de conserver à la République diverses classes d'ouvriers, d'artistes, de laboureurs, guerriers & Prêtres. Les femmes sont fiancées dans leur tendre enfance, & les mariages sont

(1) Il ne seroit pas difficile de prouver que l'Auteur se trompe ici, & que l'Inde doit tous ses malheurs à cette division de Castes, & à cette hérédité des états. Mais cette dissertation seroit trop longue ici. *N. de l'Edit.*

consommés aussi-tôt que les époux ont atteint l'âge de puberté, institution qui est nécessaire à la population ; sans cette loi, elle seroit très-diminuée, parce que la religion des Gentous n'admet point de prosélytes, & écarte aisément du nombre de ses membres tous les êtres mal notés qu'on appelle le *rebut des castes*.

Les Gentous sont persuadés que les eaux des trois grands fleuves, le Gange, le Kistna & l'Indus, ont la vertu divine de purifier ceux qui s'y baignent, de toute souillure. Cette idée religieuse paroît être fondée sur un principe de politique ; elle a pour objet d'empêcher les naturels d'émigrer dans des pays éloignés ; car c'est un fait à remarquer, que les rivières sacrées dont je viens de parler, sont situées de manière qu'il n'est pas une partie de l'Inde où les habitans ne puissent se purifier de toutes leurs fautes. Le Gange, qui prend sa source dans les montagnes du Thibet, passe avec ses diverses branches, par les Royaumes du

308 VOYAGES EN EUROPE,
Bengale, de Bahar & d'Orix, & par les
Provinces Septentrionales d'Aoude, de
Rohilcund, d'Agra, de Delhi & de Lahore.
Le Kistna sépare le Carnate du Golconde,
& passe par le Visapour dans les Pro-
vinces intérieures du Décan & l'Indus,
qui borne les Provinces du Guzurate,
sépare l'Indostan des Etats de la Perse.

La nourriture des Indous est simple ;
elle est composée principalement de riz ,
de gui (ghee), qui est une espèce de beurre
à moitié battu, de lait, de végétaux, &
de différentes espèces d'épices de l'Orient,
mais sur-tout celle qui est appelée *Chilly*
dans l'Orient, & poivre vert ou de
Cayenne dans l'Occident. La caste des
Guerriers peut manger de la chair de
chèvre, du mouton & de la volaille,
avec lesquels on fait des *carryes* & des
pilaus (1). Les autres classes supérieures

(1) Les *carryes* sont une espèce de fricassée de mouton,
de volaille ou de poisson ; la sauce est faite avec des végétaux
séchés, qui sont particuliers à l'Orient, & d'excellent riz,

peuvent manger de la volaille & du poisson ; mais il est défendu aux castes inférieures de manger d'aucune espèce de viande ou poisson. Leur plus grand luxe consiste en l'usage des épices & parfums les plus recherchés , que les gens de condition emploient avec abondance. La richesse de leurs habillemens est proportionnée à leur état ; leur pompe & leur suite consistent en un grand nombre de domestiques de différentes dénominations , qui les accompagnent dans toutes leurs visites & promenades , dans l'habillement de ces serviteurs , l'élégance de leurs palanquins , & les harnois de leurs chevaux , chameaux & éléphans. Il est inutile d'observer qu'en

bouilli dans très-peu d'eau , & qu'on présente séparément dans une assiette ; on verse la sauce de la fricassée sur le riz , & on met ensuite la viande par-dessus. Le pilau est fait avec du fin riz de Patna , bouilli à sec , qu'on fait avec du gui , joint à diverses sortes d'épices , & sur-tout du cardamon , qu'on apporte dans un grand plat , & sous le riz , est une volaille bouillie , ou un morceau de chevreau ou d'agneau.

N. de l'Aut.

raison de ce grand nombre de rangs différens, les Indous ont la plus grande idée de la subordination, & qu'ils ont pour leurs supérieurs le même égard, & respect qu'ils attendent de leurs inférieurs.

Leurs maisons occupent un terrain considérable, & elles renferment de grandes galeries & des commodités de tout genre. Les appartemens sont petits & les meubles ne sont pas élégans ; il faut en excepter les riches tapis de Perse. La magnificence de leurs palais consiste en bains, parfums, temples, idoles & harems. Les *harems* ou *zenanas*, c'est-à-dire la demeure des femmes, sont situés dans l'intérieur de la maison, & ne sont éclairés que par un quarré qui se trouve au centre du bâtiment. Les ajustemens des femmes sont d'une très-grande richesse : elles portent des bijoux aux doigts & autour du cou, ainsi qu'à leurs oreilles & aux narines ; elles ont des brasselets non-seulement aux poignets, mais au-dessus

du coude , & jusques sur la cheville des pieds.

Il est une classe particulière de femmes qui ont la permission de se prostituer publiquément ; ce sont les fameuses danseuses. Leurs gestes sont aisés , leurs attitudes remplies de grace ; elles sont d'une forme délicate , ornées d'une manière bisarre , & couvertes de parfums. Leur danse respire la volupté , & elles savent l'inspirer aux spectateurs par leurs pas & leurs gestes lascifs.

Leurs institutions civiles touchant la division & la sûreté des biens , & la police intérieure du pays , étoient autrefois fondées sur des principes de la politique la plus saine & la plus sage , & étoient propres à procurer le bonheur de toute la Nation , ainsi que des castes particulières ; mais les innovations qu'ont apportées les conquérans & usurpateurs dans plusieurs cas , sur-tout dans la possession des biens-immeubles qui étoit originairement d'une nature féodale , ont détruit

l'harmonie de l'ancienne constitution , & rendu la propriété & la liberté personnelle plus précaires , moins déterminées , & plus exposées aux chicanes & aux vexations.

Quoique de tous les mortels les Indous soient les plus paisibles , cependant leur humanité consiste plus à s'abstenir des outrages qu'à faire de bonnes actions. Il y a dans leurs loix , comme dans leurs mœurs , une douceur prodigieuse qui est le produit de leur caractère. Le meurtre d'un homme ou d'une vache sont les seuls crimes qu'ils punissent de mort. Cependant , avec ce caractère de douceur , ils sont , pour les vertus de compassion & de générosité , bien inférieurs aux Européens , avec tous leurs vices. Ils manquent de cette tendresse qui est la partie la plus aimable de notre nature. Il n'est pas de Nation 'qui porte à un si haut degré l'insensibilité pour le malheur , les dangers & les morts accidentelles des uns & des autres. Cependant ils aiment à l'excès ; ce qui est une preuve ou

de l'inconséquence de leur caractère, ou que la passion de l'amour n'appartient pas à la plus noble partie de notre être.

Cette insensibilité des Indous me parut un phénomène bien surprenant. Peut-être le despotisme que les Mogols exercent depuis si long-temps chez eux, en familiarisant les esprits avec l'aspect fréquent de la mort, l'a-t-elle dépouillée à leurs yeux de toutes ses terreurs ; peut-être ces idées de prédestination & de destin irrésistible qui sont répandues dans toute l'Asie & sous tous les Gouvernemens despotiques, préparent-elles les esprits à se résigner à tous les évènements. Un Anglois causoit avec un Indou, lorsqu'un tigre, s'élançant d'un bois touffu, emporta un petit garçon, le fils d'un de ses voisins. L'Anglois frissonnoit d'horreur lorsque l'Indou étoit tranquille : quoi ! dit le premier, êtes-vous insensible à une scène aussi horrible ? — Le grand Dieu l'a voulu ainsi, répondit froidement l'Indou. Quelle que soit la cause de cette

314 VOYAGES EN EUROPE,
indifférence pour la mort, il est certain
qu'il n'est point de contrée sur la terre où
elle soit portée à un si haut degré. L'ori-
gine & le but de toutes choses, disent
les Philosophes de l'Inde, est le *vuide*. —
L'état de *repos* est l'état de la plus grande
perfection, & celui que doit souhaiter le
sage. Il vaut mieux, dit l'Indou, s'asseoir
que marcher, dormir que veiller ; mais
la mort est la meilleure de toutes les
situations.

Selon les loix des Gentous, les cri-
minels condamnés à mort ne doivent pas
être étranglés, ni étouffés, ni empoi-
sonnés ; mais ils doivent périr par l'épée ;
parce qu'ils croient que sans une effusion
de sang, les criminels conservent toutes
leurs souillures après la mort ; mais qu'en
répandant leur sang, on expie leurs cri-
mes. La punition injuste de *Nundcomar*(1),
qui fut pendu sur un gibet, contre les

(1) Il en sera question ci-après.

loix de son pays, & même par une loi Angloise postérieure au crime, fut aggravée aux yeux des Indous par cette circonstance affreuse, qu'il mourut sans effusion de sang.

Les Indous connoissent bien la nature des simples, & savent les employer avec succès dans les maladies qui n'exigent point d'amputation, ou pour effectuer la mort par des poisons subtils ou lents. Depuis plusieurs siècles, ils inoculent la petite vérole : à cette occasion, comme dans plusieurs autres, ils ont recours à des enchantemens ou des sortilèges.

La coutume qu'avoient les femmes Indoues de se brûler sur le bûcher de leurs époux, & de périr en serrant leurs cadavres entre les bras, n'est pas si générale qu'autrefois ; cependant elle existe encore parmi quelques femmes de la plus haute condition dans la première caste. Quoique cet effort d'amour, de courage & d'ambition frénétiques, soit regardé comme un honneur par la

famille & les parens des deux époux, mais sur-tout de la femme, cependant leurs parens & amis s'efforcent de dissuader les femmes de cette résolution de se brûler. Les Bramines même n'encouragent pas cette coutume.

Voici, je crois, les motifs qui engagent les femmes des Indous à prendre cette affreuse résolution :

D'abord, comme l'épouse est fiancée à son mari dès sa plus tendre enfance, & que dès-lors on ne lui a jamais permis de voir aucun autre homme; comme on lui fait croire qu'il est très-accomplí, & qu'on lui apprend à le respecter & à l'honorer; comme après la consommation, elle est éloignée de la compagnie, de la conversation & de la vue des autres hommes, avec plus de soin, s'il est possible, qu'auparavant, car elle ne peut alors voir ni le père, ni même le frère aîné de son mari, les liens de son affection doivent être d'une force inconcevable, & ne peuvent être rompus. Une

Européenne regarde naturellement le *Zenana* comme une horrible prison ; mais les Asiatiques ne regardent point ce séjour comme une peine : concentrées dans le *Zenana*, elles le regardent comme une condition de leur existence, & elles y goûtent tout le bonheur dont elles peuvent se faire une idée ; tous leurs desirs se bornent à leurs maris, leur nourriture, leurs bijoux & leurs esclaves.

2°. Si la femme survit à son mari, elle ne peut se remarier, & est traitée comme une personne d'une classe inférieure, comme le rebut de sa famille. Outre cela, elle est obligée dans son malheureux veuvage, de faire toutes les fonctions d'une domestique.

3°. Elle est flattée de l'idée qu'elle va immortaliser son nom, élever ses enfans, sa famille & celle de son mari.

Enfin, on la rend insensible aux douleurs qu'elle doit endurer, par des parfums & des boissons enivrantes qu'on lui fait prendre lorsqu'elle a fait connoître

sa dernière résolution. — Je dis sa dernière résolution, parce qu'il ne suffit pas de faire voir une ou deux fois son intention de mourir avec son époux ; on met à l'épreuve la force de sa résolution. La loi des Gentous fixe un certain temps pendant lequel sa famille, ses amis emploient tout leur crédit pour l'empêcher de se brûler ; si elle persiste dans sa résolution au-delà de cette période, ce seroit violer la loi, que d'essayer davantage de la lui faire abandonner. Si après ce temps, elle changeoit son dessein, elle seroit rejetée de toutes les castes, & vivroit dans l'état le plus misérable. Si un Européen ou un Chrétien touche seulement sa robe avec son doigt, lorsqu'elle dirige ses pas vers le bûcher, on fait aussitôt cesser la cérémonie, & elle est forcée de vivre comme le rebut de sa famille & de la religion des Gentous.

Vous ferez sans doute curieux, mon ami, de savoir comment un sexe si délicat, chez un peuple doux & efféminé,

soutient l'approche d'un spectacle si terrible. Entourée de ses parens & amis désolés , la victime volontaire de l'amour & de l'honneur paroît seule tranquille & intrépide. Un sourire agréable couvre son visage ; elle marche d'un pas lent , mais ferme ; parle à ceux qui l'entourent des vertus du mort , & de la joie qu'elle ressentira lorsque son ombre rencontrera la sienne ; & engage les spectateurs attendris à supporter courageusement la vue des souffrances qu'elle va bientôt éprouver. Lorsqu'elle est montée sur le bûcher fatal , elle se couche à côté du corps de son mari , qu'elle serre fortement entre ses bras ; on lui donne ensuite , pour la dernière fois , une dose de boisson assoupissante , & aussi-tôt on met le feu au bûcher.

Ainsi la plus forte résolution dont nous puissions nous former une idée , se trouve dans le sexe le plus foible , & dans les climats chauds de l'Asie. Il est honorable pour ce sexe & ces régions ,

que le plus grand courage qu'ils montrent ne soit pas l'effet de la colère ou de la vengeance, mais de l'honneur & de l'amour.

Un Européen est naturellement porté à croire que les femmes d'un homme (car la poligamie est permise dans toute l'Asie) se voient avec une jalousie & une aversion mutuelle ; & ce fait a été attesté par des Ecrivains très-célèbres. Cependant il en est tout autrement : elles se voient avec la plus grande amitié, ou, du moins, beaucoup de cordialité ; & si elles sont de la même caste, elles mangent de temps en temps ensemble. Le mari ne mange pas avec ses femmes par égard aux coutumes, ou, comme me l'ont dit plusieurs Gentous, par un précepte de leur religion.

Malgré l'antiquité extrême de presque toutes les Nations Indiennes, j'ai entendu dire que dans l'Inde, au-delà du Gange, sur les confins de l'*Aracan* ou du *Pégu*, il existe un peuple (si des Sauvages solitaires, errans dans des bois pour chercher

cher une proie , méritent le nom de peuple) qui paroît être dans l'état primitif de la société. C'est le seul peuple du monde connu qui soit tout-à-fait nud , & qui n'ait pas le moindre vêtement sur aucune partie du corps. Il vit des fruits qui croissent spontanément & en abondance dans les déserts incultes qu'il habite , & de la chair d'animaux qu'il déchire tout vivans , & dévore cruds. Ces Sauvages s'asseoient sur leurs jarrets , & ploient leurs bras & leurs jambes comme les singes. Lorsqu'ils voient un homme , il s'enfuient dans leurs bois ; ils ont soin de leurs enfans , & vivent en famille ; mais ils paroissent n'avoir aucune idée de la subordination des rangs ni du Gouvernement civil. Je n'ai jamais été à portée de voir cette race d'hommes ; mais je me suis entretenu avec plusieurs personnes qui les ont vus ; elles sont toutes d'accord dans les détails qu'elles en donnent.

LETTRE XXXII.

A. J. — M. — Esq^r, à Londres.

Calcutta , ce 5 Septembre 1779.

MONSIEUR,

JE me suis enfin déterminé à partir le plutôt possible pour l'Europe. J'ai obtenu la permission de m'embarquer comme passager dans le paquebot le *Swallow* , qui a ordre de mettre à la voile depuis le mois de Juillet. Je n'ai pas voulu laisser échapper l'occasion de voir *Suez* & le *Grand-Caire*. Il est probable que je serai le porteur des premières dépêches de la Compagnie. Cette lettre ira avec son duplicata en Hollande par des vaisseaux Hollandois.

Dans deux lettres datées de cette ville, l'une du 20, l'autre du 28 Septembre, j'ai tâché de vous donner l'idée des

avantages que tireroit la Grande-Bretagne , par un système de politique sage & généreux , des naturels industrieux & du sol fertile de l'Indostan.

Mais pour combattre les idées avantageuses que j'ai exposées dans ces lettres , on pourroit observer que le commerce de la Compagnie dans l'Inde se fait en Europe avec une perte considérable , & que les marchandises non manufacturées , & les cotons & soieries de l'Inde sont si chers , qu'il est impossible de les vendre avantageusement. Ce raisonnement paroît plausible à ceux qui ne connoissent point l'Inde : cependant il n'est pas juste. Comment les François , qui depuis quelques années ne commercent avec l'Inde que par le canal des Anglois , ont-ils pu vendre les marchandises non manufacturées & manufacturées du Bengale , & de la côte de Coromandel , à l'enchère publique de l'Orient , avec un gain de 25 à 40 pour cent pour l'importeur , quoique ces marchandises soient chargées d'un fret con-

324 VOYAGES EN EUROPE,
fidérable, de droits royaux, de droits du
Fermier, de l'Indult, l'assurance, les
commissions & plusieurs autres frais con-
sidérables qui montent en tout depuis
26 jusqu'à 31 par cent ? Comment
arrive-t-il que les denrées de l'Inde,
importées par des Commerçans libres,
Danois & Portugais, leur ont procuré de
grands gains, quoique ces Commerçans
soient sujets à plus de droits que la
Compagnie de leur Nation, & quoiqu'ils
soient exposés à plus de pertes par le
défaut de consommation intérieure &
la nécessité d'exporter chez l'étranger ?
Les Compagnies de Danemarck & de
Portugal, ainsi que celle de la Hollande,
gagnent dans leurs ventes, lorsqu'elles
ne paient que les frais auxquels les denrées
sont sujettes ; mais les deux premières
n'ayant point de revenus territoriaux,
leurs gains sont bien diminués par les
dépenses nécessaires aux établissemens
civils & militaires.

Il y a lieu de croire que la Compa-

gnie Angloise n'est pas si active qu'elle devrait l'être , pour remédier aux abus qui la forcent de porter ses denrées à un prix disproportionné. La plus grande erreur a pris son origine dans l'Indostan ; elle y existe encore. Trompés d'abord dans les informations qu'on leur donna sur l'Inde , les Directeurs se conduisirent en conséquence ; & , oubliant les sentimens qu'ils avoient auparavant soutenus par les raisonnemens les plus forts, ils adoptèrent les maximes les plus nuisibles à l'intérêt de la Compagnie ; maximes qui ont engagé leurs serviteurs perfides & rapaces de l'Inde , à concerter les moyens de diminuer la valeur & de hausser le coût de plusieurs articles qui composent le commerce général de l'Inde. Le monopole des denrées manufacturées , de l'opium , du bétel , du tabac , du sel & du riz , (articles qui depuis long-temps occupoient l'industrie & le génie de la Nation) fit naître des oppressions abominables , & des exactions affreuses. Ces monopoles ont , à la vérité ,

enrichi quelques individus , favorisés & protégés ; mais ils ont entraîné dans l'inaction & la misère un grand nombre de laboureurs, artisans & manufacturiers, & ils ont haussé le prix des nécessités de la vie, & dépeuplé considérablement le pays. Le nombre des artisans & manufacturiers étant diminué, & les demandes pour les denrées étant toujours aussi considérables, la qualité des marchandises devint nécessairement inférieure ; car on vouloit les expédier aussi promptement ; d'un autre côté, le prix haussé des provisions & des autres nécessités faisoit hausser celui de la main-d'œuvre. Tel fut le premier échec qu'essuyèrent le commerce de la Compagnie, la population, & par conséquent la culture de ses possessions.

Un autre abus se glissa parmi les Chefs Européens subordonnés. L'avarice les engagea à profiter de leur emploi, pour réunir des agences, & prendre à leur propre compte des denrées crues ou manufacturées. Ainsi il étoit de plus en

plus de leur intérêt d'avilir la qualité des denrées qu'ils achetoient. Car tandis que le manufacturier recevoit un prix modique, proportionné à la médiocre quantité de sa marchandise, le prix de la vente étoit toujours réglé sur son ancien tarif. Ainsi, toute la perte fut pour la Compagnie, & l'industriel commerçant privé; & la Compagnie s'en ressentit d'autant plus que cette perte fut suivie d'un grand nombre de frais extraordinaires. — Mais il étoit réservé au Conseil du commerce, établi en l'année 1774, de compléter ce système odieux, en contractant, par des motifs d'affection, peut-être d'intérêt, pour les différens articles qui composent le commerce de la Compagnie, moyennant des conditions qui ont haussé le prix depuis vingt-cinq jusqu'à quarante par cent, & ont avili la qualité des marchandises, à proportion de l'augmentation de leur prix.

Ces allégations peuvent être appuyées sur une foule de faits & de circonstances.

qui forment une chaîne de preuves qu'on ne peut attribuer à la subornation, & qui conséquemment ne peuvent être rejetées. Car on fait que depuis quelques années, des étrangers & des Négocians privés, ont été dans le cas d'acheter plusieurs espèces de denrées, de la même qualité que celles de la Compagnie, depuis trente jusqu'à cinquante par cent, meilleur marché qu'elles ne sont portées sur les factures de la Compagnie. On fait que les Membres du Conseil du commerce, qui n'ont que 1500 livres par an, & le Président qui n'a que 2000 livres, sans aucun profit ni émolument, ont cependant amassé des fortunes très-considérables, quoiqu'on sache aussi, qu'il y en avoit bien peu qui fussent riches avant l'institution du Conseil. On fait que les contracteurs, sous les auspices du Conseil du commerce, se sont retirés en très-peu de temps avec des fortunes immenses, après avoir cédé leurs contrats aux naturels, qui se sont enrichis.

également avec une rapidité incroyable. Aujourd'hui même il n'est pas de voie plus prompte pour acquérir des richesses dans l'Inde, que la faveur d'un de ces contrats : car outre que les conditions sous lesquelles ils sont faits, sont toujours très-avantageuses pour le contracteur, ils présentent mille moyens de commettre des extorsions & des exactions impunies.

Depuis l'établissement de ce Conseil immaculé de commerce, en Octobre 1774, jusqu'au temps où l'exportation fera complète pour 1781, on peut être sûr que tous les achats de la Compagnie, en y comprenant la dernière perte occasionnée par le feu à Calcutta, ont monté à 746 lacks, 8297 roupies courantes ; sur quoi la Compagnie a été trompée par l'augmentation du prix & le rabaissement de la qualité des denrées, d'au moins $33 \frac{1}{3}$ par cent. Ainsi le commerce de la Compagnie a, dans cette période, essuyé une perte de 24,863,432 roupies courantes ; ce qui fait, en évaluant la

330 VOYAGES EN EUROPE,
roupie à deux schellings, 2,468,943 livres
sterlings.

Par les observations précédentes, il paroît que les pertes qu'éprouve actuellement la Grande-Bretagne dans ses ventes, sont occasionnées, non en fournissant trop abondamment le marché de l'Europe, mais uniquement en haussant le prix des denrées de l'Inde, & en avilissant leur qualité. Ces circonstances ont d'ailleurs augmenté le fret d'au moins douze & demi par cent, au-dessus de l'ancien prix des marchandises, lors même qu'elles avoient une meilleure qualité : en sorte que la perte qu'a supportée la Compagnie des Indes Orientales, dans l'espace de sept ans, par la perfidie & la rapacité de ses serviteurs, peut être évaluée d'après un calcul modéré, à trois millions de livres sterlings.

Les Législateurs de la Grande-Bretagne & la Compagnie des Indes Orientales, ignoroient sans doute ces abus & ces fourberies infâmes qui se commettoient

dans l'Inde, lorsqu'ils établirent le Conseil du commerce ; car s'ils en avoient été informés , ils auroient sûrement mis des bornes plus resserrées à son pouvoir.

Cependant, les instructions des Directeurs au Gouverneur général & au Conseil , qui accompagnoient la commission générale , donnoient une entière autorité , par les articles 17 , 18 , 19 , 20 , au Conseil suprême , de forcer le Conseil inférieur à faire son devoir. Mais il existoit sans doute une connivence entre les anciens Membres des deux Conseils , autrefois Collegues , qui provenoit d'un intérêt semblable.

En essayant de forcer le Conseil inférieur à être attentif à son devoir , on auroit fait des découvertes qu'on redoutoit , & on auroit aussi traversé les mesures qu'avoient projetées des hommes ambitieux & avides d'or , avidité qui fait plus de ravages dans l'Indostan , que la maladie du foie

332 VOYAGES EN EUROPE,
sur les tempéramens des Anglois (1). Le
Conseil du commerce a porté son audace
à un degré si éclatant, qu'un de ses
Membres très-élevé eut la hardiesse de
menacer un Officier distingué du Conseil,
de le renvoyer de son emploi, s'il con-
tinuoit de faire des visites fréquentes à
un Membre de l'autre Conseil, dont
l'intégrité étoit regardée comme incor-
ruptible. Sans doute que cette menace
fut occasionnée par la connoissance qu'il
avoit de son crime, & la crainte que lui
inspiroit la probité de l'Officier & du
Conseil supérieur.

D'après ce que j'ai avancé dans les
lettres que je vous ai fait parvenir, &
d'après les faits incontestables que j'ai cité
dans celle-ci, j'espère, mon ami, que vous
ne balancerez pas à conclure avec moi
que les acquisitions de la Grande-Bretagne

(1) Les Anglois dans l'Indostan sont généralement tous
sujets à la bile, qui tombe presque toujours sur le foie, &
cause une maladie dangereuse.

dans l'Inde, sous une sage administration, produiroient un revenu bien plus considérable, & une exportation bien plus étendue, que ceux qu'elles ont procurés jusqu'à présent ; & que les intérêts de la Compagnie des Indes Orientales & de la Nation Angloise, ont été sacrifiés à l'infidélité, à la rapacité & à l'oppression.

Je suis, &c.



LETTRE XXXIII (1).

A. J. — M. —, Esq^r, à Londres.

Calcutta, ce 8 Octobre 1779.

DEPUIS que les Anglois sont maîtres du Bengale, ils n'ont cessé d'en exporter une quantité immense de métaux ; & c'est une grande faute en politique. Car c'est-là, plus que dans toute autre pays du monde, qu'ils sont nécessaires à l'encouragement de l'industrie & des arts ; & ceux qui y importent l'or & l'argent nécessaires pour la consommation du pays, sont les meilleurs amis de leur patrie, pourvu que la balance de com-

(1) Je supprime la partie de cette lettre qui ne contient que des répétitions, & je ne conserve que les faits & raisonnemens intéressans. *N. du Trad.*

merce qui est en leur faveur , soit en dernier ressort liquidée en argent.

Estimons le revenu total de la Compagnie à trois millions de livres sterlings par an ; supposons que la moitié de cette somme reste en circulation , pour subvenir aux frais du Gouvernement civil & militaire ; que l'autre moitié passe en Angleterre , dans les achats du Bengale , & en argent , pour acheter les marchandises de la Chine , de Bombay & de Bencoulen , indépendamment de la valeur des importations de l'Europe , & des billets tirés sur les Directeurs ; supposons que du million & demi qui reste en circulation , les serviteurs de la Compagnie en envoient chaque année un tiers dans leur patrie , comme leurs acquisitions particulières , en marchandises solides , c'est-à-dire , en or , en argent & pierres précieuses ; il s'en suivra que deux millions sont exportés chaque année , pour lesquels il ne revient dans l'Inde aucun équivalent. Ajoutons que le quart de

cette somme est en métaux impérissables, & dont la source n'est pas inépuisable, dont la circulation eût ranimé les manufactures, le commerce, l'agriculture & l'industrie en tout genre. La consommation de marchandises périssables, exportées dans un commerce permis, est un grand avantage pour un pays rempli de manufactures, parce qu'elle assure des demandes continuelles pour chaque année. Mais l'exportation des objets non périssables, & qui ont une valeur fixe, fût-ce même en échange pour des marchandises périssables, tend à fermer toutes les voies de la circulation, à moins que les objets non périssables ne soient le véritable produit du pays, & que la source n'en soit inépuisable.

Dans ma première, j'essayerai de prouver que l'argent monnoyé & non monnoyé, à présent en circulation dans les établissemens Européens, dans l'Indostan, est si peu considérable, qu'ils sont menacés des évènements les plus funestes,

si

si on ne prend pas promptement des mesures pour prévenir les abus qui épuisent de métaux cette contrée.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

A. J. — M. — Esqr.

Calcutta,

1779.

IL seroit inutile de faire des perquisitions pour savoir la quantité d'argent qui circule dans le Bengale. L'homme le plus intelligent ne pourroit pas même tirer une conjecture sur ce sujet. Le grand nombre d'hôtels des monnoies, les différentes valeurs qu'elles ont indépendamment de leur valeur intrinsèque, joints aux ruses des Shroffs, Banians & Cir-

338 VOYAGES EN EUROPE,
cars (1), rendront toute recherche de ce genre, même sous les auspices du Gouvernement, difficile dans la marche, & incertaine dans son résultat.

Bien des personnes croient qu'il y a encore dans le Bengale une grande quantité d'espèces ; elles fondent cette opinion sur l'étendue apparente de la circulation dans cette contrée, sans songer que le déclin de l'argent se manifeste le plus fortement, par la décadence rapide du commerce, qui exige une plus petite quantité d'espèces pour fournir aux demandes. Le commerce est une plante spontanée d'une nature trop délicate pour pouvoir supporter la contrainte, & qui ne peut exister sans la douce influence de la liberté, liberté qui ne peut régner dans les affaires relatives au commerce,

(1) Les Banians sont des Courtiers du pays, les Shroffs sont les Banquiers, & les Circars sont les Clercs ou Ecrivains.

fans une grande circulation de quelque signe de valeur marqué par l'autorité publique.

L'idée qu'on a conçue généralement de la grande quantité d'argent qui circule dans le Bengale, est fondée principalement sur le calcul des sommes exportées de l'Europe, depuis la première découverte des mines du Mexique & du Pérou. Mais malgré cette exportation de monnoies de l'Europe, & quoique de nouvelles conquêtes vers le Nord, surtout des Provinces des Rohillas, en 1773, aient fait circuler dans les établissemens de la Compagnie Angloise des Indes Orientales de nouveaux fonds, cependant, la disette fut plus considérable de ce côté, que les sources d'où on les avoit tirés, ne furent abondantes.

Les Provinces des Rohillas, soumises par les armes de la Compagnie, furent tout-à-la-fois, exposées à l'avarice & à l'oppression des Anglois, & à la tyrannie de Sujah-ul-Doula. Les Conquérans s'em-

parèrent des richesses & des trésors de ce pays , & les habitans furent forcés d'abandonner leur patrie , & de chercher un asyle dans le sein d'autres ennemis , plus politiques & moins barbares que ceux qu'ils fuyoient. Le pillage que firent les Anglois , ou des personnes qui agissoient sous leurs auspices , fut estimé à un million sterling , & celui de Sujah-ul-Doula étoit certainement plus considérable. Ainsi plus de deux millions sterling vinrent de Rohilcund dans le Royaume de Bengale , & furent bientôt engloutis dans ce gouffre.

Il est certain que depuis il est sorti du Bengale , des sommes qui excèdent le pillage du Rohilcund , sommes qui n'y retourneront probablement jamais. Il est encore moins probable qu'on y renvoie l'argent annuellement exporté à la Chine , à Bombay , à Madras , Bencoulen , chez les Marattes , à Java , Cachemire & autres lieux intérieurs. En 1738 , Nadir-Scha emporta de Delhi , tant en espèces , qu'en

ornemens massifs , vaisselle , lingots , la valeur d'environ quarante million sterling ; somme plus considérable que la moitié de l'argent non monnoyé que les Européens avoient , avant cette époque , importée dans l'Indostan , depuis la première découverte des mines de l'Amérique. Cosim-Aly-Can emporta en 1764 , un trésor en espèces , peut-être égal au quart ou même au tiers de toute l'espèce alors en circulation dans le Bengale & le Bahar. Le vide occasionné par le défaut d'importations ordinaires de l'argent en lingots , & par l'exportation de l'argent , fut pendant dix ans , depuis 1757 , jusqu'en 1766 , de plus de huit millions. Depuis cette année , d'après une estimation modérée , il paroît que la Compagnie & les Commerçans particuliers qui trafiquent sous la constitution Angloise dans l'Indostan , ne peuvent pas avoir exporté dans la Chine , tant en argent monnoyé qu'en lingots , moins de sept millions. La dernière guerre avec

Haïder-Aly, & la guerre actuelle avec les Marattes, ont coûté plus de trois millions d'argent courant du Bengale. Soit par ignorance ou mauvaise foi, ce Royaume s'est trouvé soumis à une balance de commerce à son désavantage, avec la côte de Coromandel, de Malabar & de Guzarate, balance qui a été liquidée en argent. Elle en paye aussi fréquemment une autre aux Hollandois de Batavia, pour le sucre, l'arack, & les épices. Son opium n'a point été assez bien cultivé, pour lui procurer, comme il auroit pu le faire, une branche de commerce avec d'autres Nations Orientales; & depuis la chute des diamans en Europe, qui fut occasionnée par la découverte des mines du Brésil, la quantité d'or & d'argent qu'ont envoyé, comme remises, les serviteurs de la Compagnie dans leur patrie, la quantité, dis-je, en a été immense. Depuis quinze ans, il n'y a eu que très-peu d'argent, & point du tout d'or,

importé de l'Europe , & très-peu d'or de l'Orient ; le commerce des golfes Arabique & Persique n'a point été conduit ni encouragé de manière à en tirer les secours réguliers d'or & d'argent qu'ils fournissoient autrefois. Dans le fait, il n'y a eu que très-peu d'or monnoyé dans le Bengale , pendant cette période.

La quantité d'espèces monnoyées doit avoir été autrefois d'une immensité inconcevable ; mais ces épuisemens continuels en ont réduit la quantité à une somme médiocre.

La terreur qu'inspire la tyrannie , universellement exercée en Asie , peut à la vérité avoir engagé les habitans de l'Indostan à cacher leurs trésors sous terre ; mais l'on peut croire que leurs successeurs ont fouillé la terre pour profiter de ces trésors , & que leurs découvertes ont fourni pendant quelque temps aux besoins d'un commerce expirant ; mais sûrement cette source , si elle n'est point purement imaginaire , ainsi que le

344 VOYAGES EN EUROPE,
capital qu'elle a produit, doivent être
presqu'entièrement épuisés. Les Asiatiques
convertissent généralement leurs richesses
en bijoux qui forment les quatre cin-
quièmes de leurs trésors. D'après ces
faits, nous pouvons conclure, avec un
grand degré de probabilité, que la
quantité d'argent en circulation, avant
la domination absolue des Anglois dans
le Bengale, n'a jamais pu être aussi con-
sidérable que plusieurs personnes se sont
imaginé.

L'état florissant de l'agriculture & des
manufactures, le haut intérêt de l'ar-
gent, & la valeur fixée de l'argent en
lingots avant que les sommes immenses
qu'on a exportées depuis quelques
temps, furent enlevées à la circulation,
démontrent clairement, que la quantité
d'argent en circulation n'a jamais excédé
celle qu'exigeoient les affaires générales
de commerce. Car on a toujours ob-
servé, que dans tous les pays commer-
çans où l'argent en circulation excédoit

les besoins du commerce, sa valeur nominale baïssoit par degré jusqu'au prix du marché des métaux purs qu'il contenoit, & souvent au-dessous de ce prix, ce qui baïssoit considérablement la valeur des métaux.

Telle est l'influence du préjugé : la diminution de la valeur des monnoies est moins perceptible dans l'estimation des monnoies réelles ou imaginaires, que dans l'augmentation du prix des marchandises contre lesquelles elles sont échangées. Si la diminution de la quantité des monnoies n'a pas produit cet effet dans l'Inde, c'est parce que le prix des marchandises du pays, & des denrées convenables au commerce étranger, a été soutenu avec perfidie par des contrats pernicioeux, combinés uniquement pour enrichir quelques individus en quelque emploi élevé ou en grande faveur, aux dépens de leurs commettans, & des naturels appauvris. D'après ces contrats, toute espèce de denrées pour

l'exportation , & un grand nombre pour la consommation du pays, passent par les mains de plusieurs agents , en sorte que le premier prix de plusieurs articles est double, avant qu'il reçoive le sceau de la Compagnie dans ses magasins d'exportation. Il est encore une circonstance qui contribue à empêcher que les suites fatales de la rareté de l'argent en lingots , ne soient vivement senties par les Anglois ; c'est que les monnoies en circulation sont devenues par nécessité , une marchandise de commerce , dont les Européens de l'Inde se sont servi pour faire passer leurs profits en Europe. Pour les Indiens , ils ne les ont pas senties , parce que les manufactures étant négligées , il faut une quantité d'argent moins considérable pour la circulation. Il y a long-temps que les maux dont menaçoit la diminution de la quantité des monnoies , se feroient fait sentir , si le commerce , l'agriculture & la population n'avoient baissé à un degré

encore plus considérable. Par des exportations répétées d'argent, on a avancé le jour fatal qui ruinera la Compagnie des Indes Orientales, après avoir épuisé le peuple qu'elle avoit conquis, qu'elle n'a ni la sagesse ni la force de gouverner.

Dans cette situation critique, dont le danger n'en est probablement que plus grand, parce qu'il n'est pas connu, on peut encore trouver un remède simple & efficace, dans sa nature, quoique ceux qui ont adopté des maximes asiatiques, ou quoique les Gomastahs (1) intéressés, & les Banians rusés ne l'avoueront pas.

Qu'on établisse des marchés pour les productions de l'agriculture & des arts; qu'on fixe un étalon pour les monnoies, & qu'on supplée au déficit des métaux précieux par des billets de banque. La

(1) Les Gomastahs sont une espèce de Courtiers du pays.

348 VOYAGES EN EUROPE,
foi & le crédit du Gouvernement , étant
engagés pour les soutenir , contribueront ,
comme les fonds publics de la Grande-
Bretagne , à régénérer cette malheureuse
contrée.

Les dépenses qu'occasionne la col-
lection des revenus , en consomment une
grande partie (1) , accable le Zemindar ou rentier , oppriment le ryot ou
sous-tenancier , qui sont également trom-
pés dans le change des monnoies ; mais
le dernier est toujours chargé du far-
deau de la différence du change , des
dons & de l'argent que le Zemindar est
forcé de prodiguer pour gagner les Chefs ,
Collecteurs , & leurs harpies sans nom-

(1) En 1772 on a démontré , par un calcul incon-
testable , que la proportion du vrai revenu de la Com-
pagnie , aux revenus chargés de la perception étoit
comme $17 \frac{1}{2}$ à $22 \frac{1}{2}$. Le surplus de 5 dans $22 \frac{1}{2}$ ou $22 \frac{2}{5}$ par
cent , est absorbé par les frais de la perception. Le revenu
net étant estimé à $3 \frac{1}{2}$ millions , le revenu entier monte
à $4 \frac{1}{2}$ millions ; on emploie donc un million en frais
inutiles.

bre, connus sous la dénomination de subalternes ou de serviteurs.

En gravant une valeur fixe & générale sur les monnoies, & en donnant une valeur effective aux billets, on mettra fin à ces terribles abus qui ravagent le Bengale, & on donnera aux Collecteurs Zemindars, & commerçans, la possibilité de payer leurs rentes & leurs taxes, de faire leurs remises à la Métropole, & de place en place, sans frais, sans risque & sans crainte de l'oppression qui accompagne la manière actuelle d'exporter, & des exactions injustes & usuraires sur les billets des Shroffs (1).

En ouvrant un canal pour les remi-

(1) L'argent qu'on déposera nécessairement dans la banque, sera, en cas d'invasion ou de révolution intestine, de la plus grande utilité, & contribuera avec le papier en circulation, à assurer l'attachement & la fidélité des habitans, par des motifs d'intérêt personnel.

350 VOYAGES EN EUROPE,
ses particulières faites à l'Europe (1),
on procureroit de très-grands avantages
à la Compagnie, à la Nation Britannique,
& un plus grand nombre encore
à l'Inde. On pourroit ouvrir plusieurs
canaux de cette nature, sans rompre la
ligne qui sépare le commerce exclusif de
la Compagnie du commerce particulier.

A ces projets de réforme, je pourrois
en joindre d'autres ; mais ce que je dis
suffit pour donner une idée du bien qu'on
pourroit faire.

Des particuliers qui ont demeuré longtemps dans l'Inde, assureront probablement, qu'il est impossible d'introduire quelque coutume dans ce pays, qui contrarie une coutume établie, & qui occupe une caste aussi riche que celle

(1) La Compagnie a enfin pris ce parti, cette année 1785, & certes elle y gagnera, & nuira d'autant aux Compagnies & aux Négocians & étrangers. *Note de l'Editeur.*

des Circars , dont les Banians & les Shroffs , font presque tous partie. Ceux qui adoptent cette opinion ne réfléchissent pas assez sur la nature de l'esprit humain , qui est d'une disposition souple & flexible ; soit par l'influence de la crainte , de l'amitié ou de la nécessité , il se plie sans beaucoup de difficulté , à toutes les circonstances & situations. Outre cela , la manière actuelle de négocier le change & le cours des monnoies , n'est point assez ancienne pour être devenue une coutume constante & invariable du pays. Les plus grands Banquiers & Négociateurs d'argent de l'hémisphère Oriental , les Seats ou Sets de Mouxadabad d'un état & d'une origine peu élevés , ont été les fondateurs du pernicieux système actuel , dont l'origine ne peut remonter à une époque plus éloignée que 1720. Et d'ailleurs , on fait que le Roi , ou ses Nababs , pourroient , seulement , par un mandat sous son sceau , changer le signe

352 VOYAGES EN EUROPE,
des monnoies, & réduire leur valeur réelle
ou nominale.

LETTRE XXXV.

A J. — M. — Esq^r. à Londres.

Calcutta , ce 15 Octobre 1779.

ON agiroit avec sagesse & justice ,
en rétablissant l'Empereur de l'Indostan
sur son trône impérial & héréditaire.
Par une conduite aussi noble , aussi gé-
nereuse , & aussi juste , la Nation Britan-
nique se feroit la plus haute réputation
de vertu , & s'éleveroit un monument
éternel de gloire en Asie.

Depuis le 13 Septembre 1773 , lors de
la conclusion du traité de Benarés , l'In-
dostan est resté dans un état d'anarchie ,
sans Chef constitutionnel , & sans que le
vrai Souverain fût reconnu dans quel-
qu'état

qu'état particulier (1). L'indécision & l'incertitude sur ce grand point de Souveraineté, ont fait naître des révolutions, qui menacent encore la Compagnie Angloise d'une destruction précipitée, & d'une suite de dissensions plus importantes pour l'Europe, que celles qui ont précédé la prospérité du Gouvernement de la Compagnie dans ce pays.

A présent le pouvoir de la Souveraineté est usurpé par des Nababs nominaux, qui regardent cependant le Roi de Delhi, comme Empereur de l'Indostan, dont découle leur autorité limitée & révocable. La Compagnie Angloise lève, comme trésorière de l'Empire, les revenus impériaux du Bengale, du Ba-

(1) Bien avant ce traité, l'Indostan étoit dans l'anarchie, non que le droit de Souveraineté de Schah-Allum, fût contesté; mais c'est que dans le fait, il ne pouvoit se faire reconnoître par les armes. Mais Abdalla, les Marattes, les Anglois & leurs Nababs l'avoient eux-mêmes reconnu.
N. de l'Edit.

354 VOYAGES EN EUROPE,
har & d'Orixá, sous le privilége &
l'autorité de l'Empereur, qui le lui a
accordé en considération de sa fidélité
constante, de son attachement & de son
utilité, & sur-tout à condition qu'elle
deviendra le garant perpétuel du paie-
ment de vingt-six lacks de roupies,
ou trois cents vingt-cinq mille livres
sterlings, comme tribut annuel de la
Nababie du Bengale. Les Anglois
assurèrent en même-temps à l'Empereur
la possession libre & perpétuelle des
provinces d'Elleabad & de Corah,
solemnellement cédées & garanties au Roi,
comme un domaine royal, pour l'entretien
de sa dignité impériale. — Telles furent
les conditions sous lesquelles le Nabab
& la Compagnie Angloise reçurent leur
autorité & leurs privilèges de la Cour
de Delhi (1).

(1) Ces conditions furent stipulées par le traité de paix
de 1765. *N. de l'Edit.*

Mais à présent les Nababs du Bengale & d'Aoude refusent l'hommage : la Compagnie, a non-seulement arrêté le tribut stipulé, mais elle a même vendu les provinces d'Elleabad & de Corah, au Nabab d'Aoude, Soujah-ul Doulah, vassal immédiat de l'Empire, qui avoit aussi solennellement accédé à ces cessions & à la garantie du traité de paix (1).

Quoiqu'on niât la Souveraineté de l'Empereur, & qu'on lui enlevât tous ses droits avec autant d'injustice que d'imprudence, cependant la Compagnie se servit toujours de son nom, pour demander aux autres états Européens, comme aux naturels & aux sujets de la

(1) Ce double vol politique a été commis par M. Hastings, dans le commencement de son Gouvernement. Il le colora de motifs spécieux, comme on le devine bien ; il prétendit que l'Empereur ayant quitté Elleabad pour recouvrer le Trône de Dehli avec le secours des Marattes, avoit forcé son tribut & ses provinces, ou violé le traité ; on ne pouvoit imaginer de prétexte plus absurde *Note de l'Edit.*

356 VOYAGES EN EUROPE,
Grande-Bretagne, les cens ordinaires, les droits & les impôts; aujourd'hui même, tout l'argent se frappe en son nom, les Cours civiles & criminelles se tiennent en son nom; & c'est en son nom qu'on continue d'administrer & exécuter la justice. Cependant la Compagnie Angloise fait la guerre & la paix, soutient un établissement militaire, ainsi qu'une Cour de judicature, qui passe des actes, & administre la justice, d'après les Loix Parlementaires de l'Angleterre, au nom du Roi de la Grande-Bretagne. Cette Cour fait exécuter ses décrets criminels, & étend sa juridiction sur la vie, la liberté, la propriété des naturels, qui se reconnoissent sujets de l'Empire, & dans les territoires Impériaux, comme sur les sujets émigrans de la Grande-Bretagne.

Ce Gouvernement, dont le système est indéfinissable, parce que le droit, le fait & la forme se contrarient d'une manière si manifeste, ne peut, dans l'ordre des

choses , avoir une existence permanente. Ses principes & ses opérations perpétuellement variables , doivent se nuire & se renverser mutuellement , jusqu'à ce que le pouvoir & la tyrannie de ce Gouvernement tout à la fois si injuste & si inconstant , soient réduits à un tel point , qu'on se voie forcé de les détruire entièrement , comme l'unique moyen de rétablir la paix , la liberté , & le bonheur du peuple.

Il est évident que *Schah-Allum* , Roi de Delhi , est revêtu de la Souveraineté. Nier ce fait , & ne pas soutenir le droit de ce Prince , ce seroit abandonner toutes les réclamations de l'Angleterre & toutes ses prétentions dans l'Indostan. La sagesse & la saine politique doivent l'emporter ici sur la passion de l'avarice & de l'ambition. Le Prince régnant est le Souverain incontestable de l'Indostan , étant l'arrière-petit fils d'Aurengzebe , dixième successeur en ligne directe de Tamerlan. — La grande question tou-

358 VOYAGES EN EUROPE,
chant la Souveraineté, étant décidée,
l'on peut aisément résoudre cette autre
question importante: si le superbe édifice
qu'a élevé la Compagnie Angloise dans
l'Inde, doit être fondé sur un rocher ou
sur du sable?

Le Roi de Delhi étant reconnu Sou-
verain de l'Indostan, le plus grand corps
de Négociants qu'il y ait au monde, en
profitant sagement de cette révolution,
prolongeroit non-seulement son exis-
tence, mais acquéreroit un crédit nou-
veau, des richesses & une grandeur sans
exemple, & la Nation Britannique étant
étroitement alliée à l'Empereur de l'In-
dostan, d'après des principes de justice,
de sûreté & d'avantages réciproques, for-
tiroit de sa malheureuse situation actuelle,
& recouvreroit son ancienne puissance &
sa gloire.

Tel est l'état déplorable de l'Indos-
tan, & telle est la puissance de plusieurs
des Princes qui ont usurpé le pouvoir
du Roi de Delhi, que ce Souverain

ne peut , par ses forces seules , recouvrer son autorité & ses états héréditaires. Mais il pourroit parvenir à ce but par le secours puissant de la Grande-Bretagne ; & il peut engager la Grande-Bretagne à prêter ces secours , en lui donnant une part à l'Empire que sa justice aura rendu à son Souverain originaire. Alors la couronne de l'Angleterre seroit revêtue d'une Souveraineté indépendante sur certaines provinces , & le Roi de Delhi jouiroit , comme ses prédécesseurs , d'une domination sûre & paisible sur les autres. Ainsi la maxime politique , *divide & impera* , peut s'appliquer ici dans un nouveau sens , mais avec plus de justice. Une alliance réciproque & une réunion de pouvoir , assureroient la permanence de la Souveraineté de l'Empereur , comme de la Grande-Bretagne dans l'Inde , & rendroient heureux leurs sujets respectifs , ainsi que leurs tributaires , en les faisant jouir de la sûreté personnelle & des richesses que produisent

360 VOYAGES EN EUROPE,
la paix, l'agriculture, & un commerce
libre. C'est alors que les Indiens béniront
leur joug; c'est alors qu'ils accoutume-
ront leurs enfans à admirer & à adorer
le systême de Gouvernement Anglois.
Ils lui pardonneront son origine, ses
usurpations; elles auront fait naître des
horreurs de la guerre, les arts de la
paix. De génération en génération, les
sujets transmettront avec leurs héritages,
des sentimens de reconnoissance envers
la Grande - Bretagne, qui de son côté
protégera leur postérité contre les in-
vasions.

Je suis, &c.



LETTRE XXXVI.

A J. — M. Esqr. à Londres.

Calcutta , ce 17 Octobre 1779.

LE grand Fondateur du pouvoir de la Grande-Bretagne dans l'Inde , le célèbre Lord Clive , fut celui qui obtint ces immenses cessions de Schah-Allum , Roi actuel de Delhi , & Empereur de l'Indostan. Elles ont transformé une Compagnie de Négociants en Souverains puissans qui y ont un grand établissement militaire & régulier. Par un Firman (1) général , & trois autres particuliers , en date du 12 Octobre 1765 , l'Empereur accorde à la Compagnie , *» en considération de son attachement & des services*

(1) Firman , Patente , Ordre , Décret de l'Empereur.

qu'elle a rendus, comme serviteurs fidèles de l'Empire, dignes des faveurs royales, la charge du Divanat des provinces de Bengale, Bahar & Orixas, sous la condition expresse qu'elle s'engage à lui servir de garant & de sûreté pour le paiement exact d'un tribut annuel de vingt-six lacks de roupies provenant de la Nababie du Bengale; qu'elle entretiendra une grande armée pour la défense des provinces (1), & pourvoira aux dépenses du Nizamut, en accordant sous ces conditions le résidu à la Compagnie. Un autre Firman de la même date » & pour les mêmes considérations « , confirme un Saned (2) vague & imparfait du Nabab déposé, Cossim-Aly-Khan, & de son prédécesseur décédé, Meer Jaffier, » du Chuklas, de Burdwan, Midnapore, de

(1) L'établissement militaire de la Compagnie dans le Bengale, à Madras, Bombay & Bencoulen, outre leur marine, peut être estimé à cent mille hommes. *Note de l'Auteur.*

(2) Saned (Sunnud) Charte, Patente.

Chittigong, & des vingt-quatre Pergumahs de Calcutta à perpétuité. Un autre Firman transmet & confirme à perpétuité à la Compagnie, le Jaghire (1) du Lord Clive » en considération de sa fidélité«. Par un autre Firman de la même date, » en considération expresse de la fidélité & des bonnes intentions de la Compagnie Angloise, l'Empereur accorde & confirme les cinq Circars septentrionaux sur la côte de Golconde & de Coromandel. Par un traité solennel passé & conclue 16 Août 1765, entre Soujah ul-Doulah, Nabab d'Aoude & Visir de l'Empire, d'une part; Nudjim-ul-Doula, Nabab titulaire de Bengale, & la Compagnie Angloise des Indes Orientales de l'autre part, scellé & approuvé, comme une marque d'authenticité & de forme nécessaire par Sa Majesté le Roi de Delhi; dans le quatrième article, il est convenu & stipulé

(1) Jaghire, don de terres.

364 VOYAGES EN EUROPE,
expressément : » que le Roi Schah-Allum
restera en pleine possession de Corah & de
partie des Provinces de l'Elleahabad, qu'il
possède actuellement, Provinces qui sont
cédées à Sa Majesté comme un domaine
royal pour l'entretien de sa dignité, &
fournir à ses dépenses ». Et par l'art. 11 du
même traité, les trois parties contractantes
s'engagent solennellement » à observer
strictement & sincèrement tous les articles
contenus dans le traité ; qu'elles ne souffri-
ront point qu'on les viole directement ou
indirectement, & que, tant pour le présent
que pour la suite, elles garantissent géné-
ralement & réciproquement toutes les stipu-
lations qu'il renferme ». Enfin, par une
convention solennelle, faite & exécutée
entre le Roi de Delhi & la Compagnie,
en date du 19 Août 1765, » ayant
plu à Sa Majesté d'accorder le Divanat
du Bengale, Bahar & d'Orixa, la Com-
pagnie s'engage à servir de sureté pour
le paiement exact du tribut annuel de
vingt-six lacks de roupies à l'Empereur.

Le grand Politique & Capitaine qui conclut ces traités , étoit guidé en cette occasion , autant par le respect pour la justice , que par l'amour de sa patrie , principes qui ne sont nullement incompatibles , mais plutôt liés l'un à l'autre quand le Gouvernement consulte l'intérêt du public , & se conduit d'une manière équitable envers toutes les Nations & tous les hommes. C'est seulement en étendant cette grande idée qui paroît avoir animé l'ame magnanime de Lord Clive , lorsqu'il traita avec le Roi de Delhi , qu'on peut rendre les établissemens de la Grande-Bretagne dans l'Orient avantageux & permanens. L'amitié & l'alliance avec l'Empereur devroient donc être la base de tout établissement politique dans l'Indostan Britannique ; mais on ne peut établir fermement aucune alliance sans avantages réciproques. Faire un traité avec un Prince ami aujourd'hui , & violer les conditions de ce traité demain , c'est lui faire une insulte

366 VOYAGES EN EUROPE,
qui tend à le changer en ennemi invétéré.

Telle a pourtant été la conduite des serviteurs de la Compagnie Angloise des Indes Orientales envers le malheureux Roi de Delhi. Ils ont enlevé à ce Prince le tribut stipulé, & vendu la Province de l'Ellehabad & de Corah à son premier Ministre Soujah ul-Doulah. Cependant, ils ont toujours conservé l'emploi de Divan ou Trésorier, suivant le privilège de ce Roi, & converti à leur usage particulier non-seulement le surplus des revenus, mais aussi les réserves spéciales de Sa Majesté pour l'entretien de sa dignité royale & de son Gouvernement.

Des actes d'injustice aussi révoltans peuvent-ils être défendus ou même palliés par des principes de politique ou de convenance ? S'il existe un homme qui puisse remplir une tâche si difficile, c'est le Gouverneur actuel du Bengale ; mais même le génie brillant de M. Hastings, lorsqu'il entreprend de justifier la sus-

pension du tribut du Roi, & l'infâme traité de *Benarès*, est dans le plus grand embarras. Ni son style coulant, ni la subtilité de ses raisonnemens, ni l'adresse de ses insinuations ne peuvent éblouir dans une cause aussi claire. Toutes les raisons qu'il emploie pour soutenir des opérations si injustes & si peu politiques, sont réfutées par les assertions précédentes & suivantes, écrites de sa propre main & qui se trouvent encore sur les registres de la Compagnie. Voici tous les motifs qu'il allègue pour justifier sa conduite : 1^o. le Roi n'auroit pas dû, sous quelque prétexte que ce fût, se retirer des Provinces cédées ; 2^o. il avoit transmis aux Marattes son droit dans ces Provinces ; 3^o. les vingt-six lacks de roupies, qu'on étoit convenu d'envoyer chaque année à Delhi, auroient fait tort à la circulation de l'argent dans le Bengale.

Quant au premier raisonnement, le traité que fit le Roi avec Lord Clive

368 VOYAGES EN EUROPE,
en 1765 , ne marque point quel sera le
lieu de résidence du Prince , & sous-
entend conséquemment que Delhi ou
Agra continuera d'être la Capitale de
l'Empereur. Outre cela , ce Prince quitta
les Provinces cédées à la connoissance &
avec l'approbation du Gouverneur & du
Conseil de la Compagnie , & fut con-
duit jusqu'aux frontières de Corah par
son Général en chef , Sir Robert Barker ,
& Soujah-ul-Doulah , qui savoient tous
que le but du Roi étoit de recouvrer
Delhi , alors entre les mains de l'usurpa-
teur Zabda-Khan , Chef des Rohillas , &
qu'il avoit à cet effet sollicité plusieurs
fois le secours de la Compagnie.

A l'égard du second , la transmission
de son droit dans les Provinces cédées
aux Marattes , n'étoit point un acte
volontaire. Ce peuple lui extorqua la ces-
sion de ces Provinces , lorsqu'il étoit leur
prisonnier. M. Hastings avoue lui-même
que cette cession ne pouvoit pas être
valide. Dans une lettre publique du 15
Janvier

Janvier 1773 , il écrit » que la cession de Corah & de l'Illiahabad ou Ellehabad , faite par le Roi aux Marattes , lorsqu'il étoit prisonnier chez eux , ne pouvoit être regardée comme valide , lui ayant été arrachée par force «. Et dans une du premier Mars 1773 , il dit : » cette cession forcée du Roi ne peut , en aucune façon , nous dégager de l'obligation que nous avons contractée de défendre ces Provinces , que nous lui avons si particulièrement garanties & que son Viceroi , Monir-ul-Doula , mit alors sous notre protection. Outre notre propre conviction de la justesse de ce plan , vos ordres , dit-il aux Directeurs , du 30 Juin 1769 , dans un cas semblable , nous laissent sans choix «. Depuis , M. Hastings avoua , en Conseil , qu'en traitant avec Soujah - ul - Doulah en particulier , il étoit convenu qu'il » consentoit à un traité contraire aux ordres positifs de ses supérieurs.

Quant au troisième prétexte , que ce

370 VOYAGES EN EUROPE,
tribut de 26 lacks tiroit du Bengale une
somme qui nuisoit à la circulation ;
d'abord la somme n'étoit pas assez confi-
dérable pour produire cet effet , vérité
dont M. Hastings parut bien convaincu
en plusieurs occasions , lorsqu'au lieu de
lacks il envoya de ce Royaume des crores
(1) de roupies. Mais , dans le fait , cet
argent n'auroit pas été jusqu'à Delhi ; il
auroit été employé dans le Bengale en
armes , vêtemens , provisions & métaux
communs ; outre cela , dans la situation
des affaires d'alors , les échanges du
commerce auroient non-seulement pro-
curé cette somme , mais une somme une
fois plus considérable de l'extrémité de
l'Empire en échange des marchandises
des Provinces de la Compagnie. Le
Général Sir Robert Barker qui , à la

(1) Un lack de roupies fait 100,000 roupies ou 12,500 livres sterlings , & un crore fait 100 lacks ou 1,250,000 livres sterlings , ou 30,000,000 livres tournois , à 24 liv. la livre sterling.

connoissance interne de cette affaire, joint les vrais principes de la justice & de la saine politique, s'opposa en Conseil aux vues de M. Hastings, par des raisonnemens solides, & avec une fermeté qui lui fait honneur. Le temps dévoilera le crime des traîtres qui ont pillé les trésors du Prince, & abusé de la confiance de la Nation, & leurs sophismes disparaîtront, comme une fumée, devant l'éclat du droit & de la raison.

Que peut-on répondre au discours que tint le malheureux Roi lui-même, au mois de Novembre 1764, après la bataille de Buxar ? Excité par la crainte que lui inspiroient la perfidie & l'ambition de Soujah-ul-Doulah, dont il avoit eu des preuves affligeantes, il dit :
 „ Si les Anglois veulent contre leur intérêt, faire la paix avec le Visir, j'irai à Delhi ; car je ne puis me résoudre à me livrer de nouveau entre les mains de celui qui m'a si cruellement trahi. Les Rohillas sont toujours les ennemis de

372 VOYAGES EN EUROPE,
l'impérieux Visir ! *ils sont donc mes amis* ». M. Hastings ne pouvoit ignorer le contenu de cette Lettre extraordinaire, non plus que les traits distinctifs du caractère de Soujah-ul-Doulah ; & c'est peut-être parce qu'il les connoissoit, qu'il se lia avec lui. Il espéroit faire sa fortune par la voie la plus facile & la plus prompte.

L'un aspirait à l'Empire de l'Indostan , en voulant y monter sur le cadavre de son Souverain ; l'autre sacrifioit ouvertement l'honneur & la dignité de sa Nation , à son avidité. Mais tout nous démontre qu'il sera prudent de faire justice au Roi de Delhi, & une réparation honorable pour toutes les injures qu'on lui a faites. Faute de cette réparation , il est évident que la Compagnie a forfait son emploi de Divan ou Trésorier ; que les Nababs d'Aoude & du Bengale sont également coupables de félonie, parce qu'ils ont agi en traîtres envers leur Souverain légal ; & que le Roi de Delhi

a un droit réel , légal & incontestable , de transmettre à qui bon lui semble , la Souveraineté de ses états , ainsi que les arrérages qui lui sont dûs (1).

(1) Les arrérages du tribut dû par la Compagnie , joints à l'intérêt légal du pays , à compter du 28 Février 1772 , jusqu'au 22 Février 1781 , par un calcul de chaque année , (non de mois) montent à 6,850,000 livres sterlings , ou 164,400,000 livres , somme qui excède de beaucoup la valeur des propriétés mobilières de la Compagnie dans l'Inde. *N. de l'Aut.*



LETTRE XXXVII.

A J. — M. — Esq^r. à Calcutta.

(1)

• • JE dois vous citer ici une injustice évidente faite à un ancien Serviteur de la Compagnie, qui vous prouvera combien elle se laisse facilement aveugler par son intérêt & par les raisonnemens captieux de ses Chefs, qui commettent le mal impunément. Je parle de M. Bolts. La persécution qu'il éprouva

(1) On a supprimé la majeure partie de cette Lettre, parce qu'elle ne contient qu'un projet imaginaire pour rendre les Anglois entièrement maîtres de l'Indostan, & dépouiller les puissances Européennes du peu qu'elles y possèdent. On ne conçoit pas comment un Ecrivain qui se pique de principes de justice, enlève de son cabinet, sans aucun motif, la propriété des autres états? Quel droit ont les Anglois sur l'Inde, que ceux-là n'aient pas? *N. de l'Edit.*

dans l'Inde de la part du Gouverneur Verellst & du Conseil, lui ravit à la fois, par un acte contraire à nos loix constitutives, sa fortune & sa liberté. Après avoir lutté en Angleterre pendant sept ans contre la Compagnie, pour en obtenir la restitution de sa fortune ou des dommages & intérêts, il fut obligé, faute de moyens, d'abandonner cette poursuite, & de déclarer sa banqueroute. Autre injustice : on refusa à ses créanciers Anglois de les laisser jouir des privilèges de la constitution de la Compagnie, pour le recouvrement de ses créances, sur les naturels de l'Inde, sous prétexte que le commerce par lequel ces dettes avoient été contractées, étoit contraire aux statuts (1) de la

(1) Le Corps élevé & respectable qui le persécuta, se comporta d'une manière très-blâmable, en s'abaissant jusqu'à témoigner un ressentiment personnel à un étranger, qui avoit été obligé de quitter son service & qui avoit été honteusement chassé de ses établissemens, pour avoir commis quelques délits notoires. *N. de l'Aut.*

Compagnie. Ce Négociant cherche à se venger, en portant dans d'autres pays le fruit de ses connoissances. Réduit à la plus grande détresse, il fut soutenu à Londres par plusieurs Anglois. Appuyé sur leur protection, il offrit ses services à la Cour de Lisbonne ; mais on les refusa. Déconcerté dans ses projets relatifs au Portugal, il obtint par hasard une commission de la Cour de Vienne, pour former en Asie un établissement de commerce. Un esprit spéculatif, né pour les découvertes, persévérant comme celui de M. Bolts, auroit pu avoir quelque succès dans l'emploi de Coadjuteur de M. Saint-Lubin, dans les négociations pour la France, avec les Marattes & Haïder-Aly, & pour former une coalition entre l'Empereur d'Allemagne & le Roi de France, coalition qui auroit nuï extrêmement à l'intérêt des Anglois dans l'Indostan. Il est certain qu'il auroit succombé sous les pertes considérables qu'il avoit faites, & qu'il n'auroit jamais pu

retourner à Livourne, Trieste ou Vienne, si quelques-uns des principaux Membres du Gouvernement de la Compagnie même, à Bombay & à Madras, ne lui avoient fourni les moyens d'envoyer des preuves de son talent & de l'accomplissement de ses promesses, dans trois grands vaisseaux bien chargés, sous pavillon Impérial dans la Méditerranée. Sous la protection de cette Cour, il a élevé, sur les côtes de Malabar & de Coromandel, six établissemens, où l'on déploie de temps en temps le pavillon Impérial, ainsi qu'à Car-Niccabar, réclamé par le Danemark, & Rio-de-la-Goa, sur la côte Sud-Est de l'Afrique. Les secours donnés à M. Bolts par les serviteurs de la Compagnie, & par des maisons de commerce qui le font sous ses auspices, étoient une infraction directe des ordres positifs de la Cour des Directeurs, publiés dans différentes présidences. Une conduite aussi contraire aux intérêts de la Compagnie, qu'insolente, mérite d'être punie.

Priver les coupables de leurs emplois, feroit la punition la plus modérée & en même-temps la plus efficace pour ruiner les projets & les opérations de M. Bolts dans l'Indostan. Cet exemple d'ailleurs apprendroit aux personnes employées par la Compagnie, à ne pas désobéir si facilement à ses ordres, & à ne pas sacrifier ses intérêts à leurs vues particulières (1).

(1) Voici des observations sur ce paragraphe, qui m'ont été communiquées par M. Bolts lui-même, & que je m'empresse de publier ici pour réparer la mauvaise impression qui pourroit naître contre lui de cette critique amère de M. Makintosh. Je suis forcé de croire qu'il a été, ou mal instruit des faits qui concernent M. Bolts, ou qu'en les décrivant, il a servi la vengeance de quelques-uns de ses ennemis. M. Bolts, quoiqu'Allemand d'origine, a rempli les postes les plus importants dans le Bengale, au service de la Compagnie Angloise des Indes Orientales. Il s'y est distingué autant par son équité & sa probité, que par les connoissances qu'il a acquises dans les langues Orientales, sur l'état politique des Puissances de l'Inde, & sur le commerce. Des ennemis que des circonstances particulières lui avoient attirés, & qui étoient puissans, excitèrent contre lui une violente persécution dont il fut la victime. Mais débarqué en Angleterre, il la fit retentir de ses plaintes & de

ses réclamations. Il publia en 1772, un volume in-4°. suivi en 1775, d'un autre volume contre la constitution & la tyrannie de l'administration de la Compagnie dans le Bengale. Cet Ouvrage a pour titre : *Considérations on India affairs*, Considérations sur les affaires de l'Inde. La lecture de cet ouvrage, dans lequel il démontra les pertes énormes qu'il avoit eûyées au service de la Compagnie, ainsi que les vexations dont il avoit été la victime, ouvrit les yeux de la Nation Angloise, sur les abus de l'administration des Indes, & excita le Parlement à des recherches qui entraînent l'anéantissement de la constitution vicieuse de la Compagnie. Ce bienfait, l'Angleterre & l'Inde le doivent à la constance infatigable de M. Bolts. Il lutta pendant sept ans contre ce Corps formidable, & on doit bien penser que ces sept ans de combats lui coûtèrent des sommes énormes. Au bout de cette période, & ayant abandonné le service de la Compagnie, il reprit ses premiers droits comme Allemand, accepta les offres qui lui furent faites d'entrer au service de l'Impératrice, qui lui conféra le grade de Lieutenant-Colonel & un octroi pour ouvrir le commerce de ses sujets aux Indes Orientales, avec plein pouvoir d'y établir des factories ; & c'est sur la cession de cet octroi, faite par M. Bolts, au mois d'Août 1781, aux Négocians d'Anvers, que fut établie la Société Impériale, Asiatique, renversée en trois ans & demi par la mal-adresse & l'impéritie de ses Directeurs.

Nous sommes autorisés par cet estimable Ecrivain, à contredire l'affertion hasardée par M. M., qu'il avoit offert ses services à la Cour de Lisbonne, qui les avoit refusés. Ce fait est faux comme tous les autres, avancés à son égard par ce voyageur. M. B. a prouvé dans son Ouvrage, qu'il s'étoit démis volontairement des postes qu'il occupoit au service de la Compagnie Angloise, en Novembre 1768 :

380 VOYAGES EN EUROPE,

le reproche qu'on lui fait de délits notoires, est une calomnie. M. B. a été pleinement justifié par un Jugement du Conseil Royal, tenu à Saint James, le 17 Juin 1770, qui le rétablit dans son emploi de Calcutta. *Note de l'Editeur.*



LETTRES XXXVIII ET XXXIX.

Note de l'Editeur.

On a supprimé entièrement ces deux Lettres , parce qu'elles n'offrent qu'une continuation du projet contenu dans la précédente Lettre , & qu'un développement des moyens pour assurer à l'Angleterre la conquête & la possession de presque toutes les Indes Orientales , ce qu'il feroit extravagant aux Anglois de tenter. — Cependant je ne puis me refuser à citer un article des réglemens fait par M. M. — Pour les conquêtes futures. Il concerne les Matelots , invalides ou blessés , ou réduits à l'inaction par la vieillesse. L'Auteur propose à la Compagnie d'élever un hopital pour les soutenir , ou bien de les nourrir chacun chez eux , & de rendre utiles ceux qui auroient des talens , en les employant à l'éducation de la jeunesse destinée à la Marine.



L E T T R E X L.

A J. — M. — Esq^r. à Londres.

Calcutta', ce 29 Octobre 1779.

L'ISLE de France est située au vingtième degré de latitude méridionale, & au cinquantième de longitude orientale de Londres. Elle est d'une forme circulaire ; son terrain est montagneux dans le centre, & plat le long des côtes, & contient 100,000 arpens Anglois de terre. Le sol est léger & ingrat, couleur de brique, & est imprégné en différens endroits de mine de fer. Il y a de très-grandes rivières qui prennent leur source dans le côté des montagnes. Il n'y a pas un cinquième de l'Isle qui soit cultivé, les quatre autres cinquièmes sont montagneux ou

remplis de bois. Cette Isle produit de très-bon bois pour les bâtimens , de l'ébène jaune , noire , & de plusieurs couleurs ; cette dernière espèce d'ébène est regardée comme très - précieuse , & n'est jamais brûlée comme le sont ordinairement les autres espèces. Il y a une forge & quelques moulins à poudre. Cette Isle possède deux ou trois plantations de sucre , & quelques-unes de café , & elle produit de bon coton & de bon indigo ; il est vrai que le sol paroît plus propre à ces deux articles. Tous les fruits , les plantes & les racines du tropique croissent ici , mais ne sont pas à beaucoup près aussi délicieux que ceux de Bourbon , ni assez abondans pour fournir aux habitans pendant quatre mois de l'année ; sur douze mois , ils tirent pendant huit mois leurs provisions de Bourbon , du Cap de Bonne-Espérance , de Batavia & de l'Europe.

Les épiceries de Ceylan , d'Amboyne & de Banda , promettent de réussir

384 VOYAGES EN EUROPE,
dans cette Isle. Le Roi de France entretient dans la paroisse de Pamplemonse, à très-grands frais, un vaste jardin de botanique, qui est en très-bon état. Il est divisé en quatre parties, qui représentent les quatre parties du monde; on y trouve les arbres, arbrisseaux, plantes, fleurs, herbes, racines, &c. qui sont particuliers à chacune; des morceaux de bois fixés près de ces plantes, indiquent leurs noms; le pays où elles croissent, & leurs qualités. La canelle & le girofle viennent très-bien dans ce jardin. Il y a tout autour de l'Isle, excepté dans quelques passages situés vis-à-vis quelques baies, à une certaine distance du rivage, un recif de roche de corail, qui met à l'abri l'amas d'eau intermédiaire, le rend calme, & prévient la formation des houles considérables, lesquelles en se jettant sur le rivage, rendroient les débarquemens très-difficiles & pourroient même ôter toute possibilité d'en faire.

Les

Les champs & les bois abondent en daims , lièvres, lapins. Les habitans sont remarquables pour leur hospitalité, & les Dames qui sont nées dans cette Isle , le sont pour leur beauté.

L'Isle de France est la Métropole des Isles Françoises de l'Afrique, le principal siège du Gouvernement , le centre du commerce, & l'asyle des exilés de la France. Les habitans ne sont pas aussi riches , & n'ont pas l'esprit aussi gai que ceux de Bourbon, quoiqu'ils affectent plus de parure & de gaieté, & qu'ils aient de meilleures maisons & de plus beaux meubles ; sur trois blancs que vous rencontrez, vous en voyez un qui porte la croix de Saint-Louis à sa boutonnière.

Comme la situation de la Ville du Port - Louis , & les fortifications qui défendent l'entrée du Port, sont bien connues, je n'en donnerai aucun détail. Je ne puis cependant pas m'empêcher d'observer, que la coutume de touer les

386 VOYAGES EN EUROPE,
vaisseaux, dans ce Port, est purement un stratagème politique, dont le but est de faire croire qu'il est du plus difficile accès. Cependant les vaisseaux y abordent très-facilement, & pendant mon séjour de vingt-huit jours dans ce Port, chaque après-dîner il y avoit un vent frais qui conduisoit directement au Port.

L'Isle Bourbon est située au vingt-unième degré de latitude méridionale, & au cinquante-quatrième de longitude orientale à partir de Londres. Sa forme est à peu de chose près circulaire. Je crois qu'il n'y a point sur la terre un endroit aussi digne que cette Isle, de l'attention des Naturalistes. Elle renferme trois hautes montagnes, qu'on peut souvent appercevoir à la distance de trente lieues; & ce sont les plus hautes que j'aie jamais vues après le Pic de Ténérif. Sur le sommet d'une de ces montagnes, qui est située à la partie Sud-Est de cette Isle, est un volcan dont il sort souvent

de la fumée, des flammes & des cendres. Ce volcan offre la nuit un coup d'œil terrible, mais beau, lorsqu'il vomit des flammes, & qu'il remplit l'atmosphère de feu. Des trois montagnes de Bourbon, celle-ci est la seule qui soit stérile & inhabitée. La montagne qui est regardée comme la plus haute, s'élève au centre de l'île & vers le Nord, on voit une chaîne de montagnes appelées les *Falaises*. Un de leurs cotés est rapide, & très-élevé, & forme un énorme précipice, dont la hauteur perpendiculaire est de deux mille brasses Françaises : au bas de ce précipice est une grande rivière, qui tantôt coule tranquillement & tantôt tombe en cascades. Quant à l'étendue, Bourbon égale presque l'île de France. Le sol, qui est en quelques endroits noir, & en d'autres gris, est extraordinairement fertile; il est meilleur en raison de sa proximité du sommet des éminences & des montagnes. Le côté qui est exposé au vent, & la partie de Saint-

Lufan à l'Est, offre des terrains plats, arrosés par de très-belles rivières, principalement par la grande rivière d'*Abord*, qui vient se jeter dans la plus belle partie de l'Isle, mais où le débarquement est très-dangereux.

Au 21 degré de latitude, cette Isle produit du froment, des choux, des navets, des carottes, des artichaux, des pois, des fèves, & des fruits & racines de jardins, qui égalent pour la grosseur & le goût, ceux de l'Europe. Elle produit aussi des cannes à sucre, du café, du coton, de l'indigo, & tous les fruits des Indes Orientales, supérieurs à tous ceux que j'ai vus dans les Isles de l'Amérique. Son riz n'est point inférieur à celui des Carolines; & ses mangos égalent ceux de l'Indostan. La volaille y est très-grosse, & l'emporte en qualité sur celle de tous les autres pays.

Les Dames de Bourbon sont excessivement grandes, & ont une taille très-élégante; leur carnation est d'un très-

beau blanc, relevé par le rouge le plus frais, & leurs traits sont aussi délicats & aussi beaux qu'on puisse se l'imaginer. Quant à la figure, au teint, aux traits, les hommes ressemblent aux femmes, excepté qu'ils les ont plus musculeux. — Je m'étends un peu sur la beauté si extraordinaire des Naturels de l'Isle de Bourbon, parce qu'il est très-singulier, de rencontrer dans la Zone Torride, des tailles élégantes, des traits délicats, & des teints frais.

Le pâturage de cette Isle n'est pas bien favorable pour les moutons; mais les chèvres, les bestiaux à cornes de la petite espèce, les petits chevaux courageux y sont en grande quantité. Les habitans de Bourbon sont encore plus hospitaliers que ceux de l'Isle de France. Ils sont francs, gais, & ont une politesse plus sincère. Tous leurs repas commencent par un verre d'eau-de-vie, & les tables sont servies avec abondance & élégance, étant couvertes de viandes de boucherie.

390 VOYAGES EN EUROPE,
de volailles , de poissòns & de végé-
taux.

Maïs les jouissances des habitans de cette charmante Isle, sont rachetées par des peines inconnues dans les contrées les plus stériles & les plus barbares. Contens & heureux entr'eux, s'ils pouvoient braver le dédain que leur porte la pauvre noblesse de l'Isle de France, parce qu'en général ils ne sont point d'une origine noble; à cette peine d'opinion il faut joindre celles que leur suscitent leurs Administrateurs, quand ils ne sont pas équitables, ni humains, les ravages des esclaves Marons qui habitent les montagnes inaccessibles, & enfin, les ouragans terribles qui bouleversent leur Isle, depuis le mois de Janvier jusqu'à celui d'Avril ou Mai.

Bourbon est éloigné de l'Isle de France environ de trente-sept lieues, qu'on fait en partant de la dernière Isle dans l'espace de dix-huit ou vingt-quatre heures; mais pour aller de Bourbon à

l'autre Isle, il faut au moins quatorze jours, à moins que ce soit dans la saison des ouragans, lorsque le vent est plus changeant.

Les Isles Seychell ou Mahé s'étendent quelques lieues au Nord-Est, à l'extrémité septentrionale de l'Isle de Madagascar. Les François en ont pris possession depuis la dernière guerre, & y tiennent une Compagnie de soldats. Elles étoient avant inhabitées. Elles produisent quelques fruits du tropique, une grande quantité de tortues, & d'autres poissons.

Il y a dans l'Isle de Seychell une baie profonde, qui est très-sûre, & très-commode, avec un excellent ancrage, où les vaisseaux peuvent faire de l'eau & du bois avec facilité & sûreté.

A environ une lieue de l'Isle de Seychell, est située celle de Praslin. On assure que le sol de chacune est également bon; le terrain y est plat, & on

dit qu'il croît du bois bon pour les bâtimens. Ces Isles sont célèbres par l'arbre qui produit une espèce de noix de cacao , lequel représente d'une manière frappante la forme des cuisses , des genoux de l'homme, &c. Elle a , à une de ses extrémités , un trou d'où il s'exhale une odeur assez ressemblante à celle des excréments de l'homme. Frappés de cette ressemblance , les Indiens estimoient autrefois ces noix à un très-haut prix ; mais depuis que les Commerçans François en ont rempli le marché , elles ne sont plus , à beaucoup près , si estimées ni si rares.

Comme ces Isles peuvent fournir des provisions , des moutons , des chèvres , & des bestiaux à cornes , on pourroit y former un établissement , qui seroit très-commode pour la Compagnie Angloise des Indes Orientales , si ses vaisseaux choisissoient cette route dans les saisons où le passage intérieur entre Madagascar & le continent est impraticable.

LETTRE XLI.

Note de l'Editeur.

Je supprime cette Lettre par les mêmes raisons que j'ai supprimé les précédentes. Elle contient un projet pour réduire les Isles de France & de Bourbon sous la domination Angloise , & pour les administrer lorsqu'elles y seroient.



L E T T R E X L I I.

A. J. — M. — Esq^r, à Londres.

Calcutta , ce 5 Novembre 1779.

LE grand nombre d'Isles connues sous le nom de *Niccobar*, (en Anglois *Niccabar*) s'étendent du Nord au Sud , à côté de l'entrée occidentale du détroit de Malaca. La plus méridionale est située presque vis-à-vis le Capⁿ d'Achem , dans l'Isle de Sumatra , lequel peut être vu de cette Isle dans un temps serein ; elle est située environ au 5 d. & demi de latitude septentrionale. Celle qui est située la plus au Nord , est sous le 10 degré de latitude septentrionale.

Les Isles méridionales de *Niccobar* , sont les moins considérables , & n'ont encore été réclamées par aucune puissance de l'Europe ; mais les Danois prétendent

avoir un droit aux plus septentrionales de ces Isles , appelées *Car Niccobar*, & y ont eu des Missionnaires , depuis plusieurs années , mais sans essayer d'y former un établissement , ou d'en tirer quelque avantage pour le commerce. M. Bolts a , dans le cours de cette année , pris possession de la plus grande & la plus belle de ces Isles , & a levé le drapeau impérial au nom de l'Empereur ; mais le Gouvernement Danois de Tranquebar , sur la côte de Coromandel , s'est récrié contre cette usurpation , & il y a eu à cet effet une correspondance entre ce Gouvernement & M. Bolts.

Il y a dans cette Isle un Port très-commode pour y recevoir les vaisseaux en toutes saisons , & il y a d'autres baies très-sûres , où des flottes entières peuvent jeter l'ancre. La plus méridionale de toutes ces Isles a une baie considérable , où la *Pintade* jetta l'ancre dans vingt brasses d'eau , à une demi-lieue du rivage. Nous la sondâmes , & vîmes

qu'un vaisseau pouvoit aller sur un fond sablonneux & net dans sept brasses d'eau, à environ la longueur d'un cable de la côte. Nous entrâmes dans cette baie par le canal occidental, appelé canal de Saint-George, situé entre la grande Isle & une plus petite au Nord. Il y a dans cette entrée une petite Isle qui met la baie en sûreté; un vaisseau peut passer à la distance d'une portée de fusil de cette Isle, dans vingt brasses d'eau. On trouve une autre petite Isle dans le canal oriental, par laquelle sortent les vaisseaux. La grande baie, ou plutôt le bassin spacieux, qui est situé entre ces Isles, est divisé en trois différentes baies, qui offrent toutes une retraite commode & sûre pour les vaisseaux. Notre vaisseau fut conduit par des Naturels, vers la baie du milieu. Le plus grand besoin que nous éprouvâmes dans cet endroit fut celui de l'eau. Les habitans nous indiquèrent cependant deux très-petits ruisseaux, qui couloient de sources,

Situés au pied de deux montagnes, en nous disant qu'il y avoit plusieurs beaux ruisseaux dans l'Isle, dans les baies méridionales & dans la baie près de celle où nous étions.

On nous dit que le centre de l'Isle & la partie Sud-Est & du Sud étoient bien peuplés. Cette Isle produit des plantains, des noix de coco, des noix de betel, des mangos, des citrons & des tilleuls, &c. Les habitans y élèvent de la volaille & des cochons en grande quantité. Ils me donnèrent des cannes, d'un extérieur & d'un goût qui indiquoient les qualités convenables pour faire du bon sucre. Il nous vendirent plein un pettiaugre (1) de noix de coco, noix de betel, feuilles de betel, pour une brasse de grosse toile peinte en bleu, qui valoit à peu près dix à douze sous sterlings. Les volailles domestiques, sont petites, mais assez bon marché, car

(1) Voiture dont ils se servent sur l'eau,

nous en achetâmes quantité pour la valeur de trois liards de toile, pour un morceau de vieux cerceau, ou un grand clou. Avec du tabac, des morceaux de vieux fer, des ciseaux, couteaux, nous eussions acheté tout ce qu'ils possédoient. Ils prennent en échange pour l'ambre gris, les pigeons sauvages, le bois & la main d'œuvre, &c. &c. de la toile, des toiles à carreaux bleus ou rouges, & des mouchoirs de couleur.

Il y a dans cette Isle une espèce de pigeon, que je n'ai vue dans aucun autre pays. Il est d'un bleu foncé, & a les pattes, les griffes & la marche d'un perroquet. Sa tête, son cou, son corps & sa queue, sont ceux d'un pigeon. J'imagine que cet oiseau est un rejetton du pigeon sauvage & du perroquet. Ces Isles abondent en oiseaux du plumage le plus varié & le plus beau. J'ai surtout été frappé d'une superbe espèce de perroquets à longues queues, qui y sont très-communs. Les côtes sont

fertiles en poissons de toute espèce, que les habitans tuent avec des lances, ou bien attrapent avec des crochets faits avec des os & des coquillages. Les baies sont dans cet endroit remplies de coquilles à une profondeur extraordinaire; & comme le reflux de la mer forme des vides à plusieurs endroits, elles sont dans certains temps ouvertes & sèches; toutes les Isles qui sont situées autour des côtes, étant couvertes de bois, toute l'Inde pourroit tirer de cette Isle de la chaux de coquille, moyennant un prix très-modique. On peut s'y procurer pour très-peu d'argent, de bon bois de charpente, aussi-bien que le bois le plus dur. D'après le bois des lances, & les rames des bateaux que j'ai soigneusement examinées, je ne doute point que les Isles de Niccobar ne contiennent plusieurs espèces de bois d'une nature très-dure, propres à recevoir le poli, & à être convertis en meubles.

Les Ports & les Baies des Isles de

Niccobar commandent dans tout temps le golfe de Bengale, & le détroit de Malacca ; ils sont très-propres pour servir d'abri aux vaisseaux dans les saisons orageuses, & contre les dangers inévitables auxquels ils sont exposés par les vents contraires, les calmes, les marées & les autres circonstances.

Les canots ou bateaux des habitans des Isles de Niccobar, ont depuis 15 jusqu'à 40 pieds de long, depuis 18 jusqu'à 48 pieds de large, & depuis environ dix-huit pouces jusqu'à trois pieds de profondeur. Leur construction est uniforme, les deux côtés se ressemblant à tous égards. Leur forme les fait voguer avec rapidité, & il vont même avec une adresse extraordinaire. Quoiqu'il seroit fou d'affirmer, que les Niccobariens ont la moindre connoissance des mathématiques, cependant, leurs petits vaisseaux sont construits pour naviguer avec vitesse, d'une manière conforme aux principes mathématiques. Ces

vaisseaux

vaisseaux se terminent à chaque bout en une pointe très-aiguë. Leurs proues ont depuis trois jusqu'à cinq pieds de haut, elles sont proportionnées aux dimensions des bateaux, & supérieurement polies ou ciselées. L'intérieur & l'extérieur de ces bateaux sont unis comme une glace, excepté vers le bord extérieur, lequel est par ornement, quelquefois coupé en rainure.

J'ai été quelque temps surpris, que les Barbares des Isles de Niccobar, pussent avec des instrumens aussi imparfaits, que des pierres pointues, & des morceaux de cerceaux ou pointes de vieux fer, pussent, dis-je, creuser de si gros arbres, & se former de jolis canots. Mais j'appris ensuite qu'ils employoient le feu non-seulement pour la partie la plus grossière & la plus pénible de l'ouvrage, mais même pour le poli; méthode qui est aussi suivie par les Caraïbes de l'Amérique, mais avec moins d'élégance, pour creuser les canots & pettiaugres. Ils

ne se servent ni de clous, ni de chevilles dans les ouvrages de menuiserie. Toutes les jointures sont faites avec des branches d'arbres ou des liens faits d'écorce d'arbre. Ils mettent leurs cargaisons au fond du bateau; & tout le vaisseau est couvert en travers de morceaux de bois, d'environ deux pouces de diamètre, placés à quatre ou cinq pouces l'un de l'autre, qui sont attachés avec beaucoup d'adresse au rebord, excepté dans quelques endroits, où on peut les écarter pour atteindre ce qui est dans le fond. Sur cette plate-forme sont assis les rameurs, les pilotes & les passagers; c'est aussi là qu'ils mettent leurs plus lourdes marchandises; les tonneaux de notre vaisseau furent portés vers le rivage, & ensuite apportés à bord de cette manière. D'un côté du bateau on fait sortir une machine à une grande distance, & elle est en équilibre sur l'eau. C'est une invention bien simple, qui en donnant de la fermeté au vaisseau, ne retarde pas beaucoup

la navigation. Mais s'il arrive qu'elle se brise, le bateau est incontestablement renversé.

Les habitans de ces Isles descendent sûrement des Malais, car ils ont les mêmes traits, le même teint. Je n'ai jamais vu d'hommes mieux faits. Ils sont quarrés, fortement musclés, & ils ont une large poitrine. Leurs membres sont proportionnés comme ceux d'une statue Grecque ou Romaine, excepté qu'ils ont de plus forts muscles au gras de jambe. Leur taille est en général de cinq pieds six pouces ou cinq pieds neuf pouces. Mais avec tout cet extérieur de force & d'activité, ils ne font usage ni de l'une ni de l'autre, & paroissent ignorer qu'ils les possèdent. Leur abord est le plus sérieux & le plus grave que j'aie vu. Ils sourient bien rarement, mais ils conservent toujours dans leur contenance une gravité extraordinaire. Quoiqu'ils aient souvent été trompés dans leur commerce avec les Européens, comme

je m'en suis convaincu par quelques-unes de leurs actions & insinuations, cependant ils ne témoignent pas la moindre disposition à la méfiance, & ils paroissent naturellement portés à la bonne-foi dans leurs affaires. Outre la langue naturelle du pays, ils parlent une espèce de langue Franque, qui est un mélange de langue Portugaise & Malaie. Je n'ai jamais pu découvrir quelle étoit la nature de leur religion, mais je crois qu'elle ressemble à celle des naturels de Sumatra; c'est une espèce de paganisme.

Un accident qui nous arriva près de leur Isle nous montra tout à la fois leur honnêteté & leur humanité. Mon estimable compagnon, M. Yeate, & le Chirurgien de la frégate, allèrent sur le rivage avec deux mousquets du vaisseau, pour tuer des oiseaux. Vers le soir ils revinrent dans un des bateaux du pays, (car la *Pintade* n'en avoit point), qui contenoit quelques tonneaux pleins & attachés à la plate-forme; lorsqu'ils

étoient à un mille du rivage & un mille du vaisseau, le Chirurgien, sautant imprudemment sur un des tonneaux, soit qu'il détachât ou fît pancher la balance, le bateau se renversa. Dans ce moment, je jettai lès yeux sur le bateau, & j'apperçus les passagers à la nage, parmi lesquels je distinguai aisément mon honnête ami, M. Yeate. Nous étions tous dans la plus vive inquiétude, car nous n'avions pas un bateau pour les secourir; mais au bout de quelques minutes, nous apperçûmes plusieurs canots, ramant avec une rapidité extraordinaire vers les nageurs. Ils firent entrer M. Yeate & le Chirurgien dans l'un d'eux, & les amenèrent aussi-tôt à bord de la *Pintade*, sans rien demander, ou paroître attendre quelque chose pour leur peine. Ils paroissoient charmés de ce qu'ils avoient fait, & sembloient trouver dans leur acte de bienfaisance, une ample récompense. Les tonneaux furent aussi apportés à bord. On leur dit que par le ren-

406 VOYAGES EN EUROPE,
versement du bateau, on avoit perdu
deux mousquets, ainsi que les fouliers
& les boucles du Chirurgien. Le lende-
main matin un bateau vint nous appor-
ter les deux mousquets, les fouliers &
les boucles, quoique les habitans euf-
sent plusieurs fois auparavant demandé
un mousquet, & offert tout ce qu'ils
possédoient en vain. Ces honnêtes gens
auroient pu garder les articles trouvés,
sans même faire naître le soupçon qu'ils
en étoient en possession; cependant ils
les rendirent, & d'une manière si géné-
reuse, qu'ils refusèrent d'accepter pour
leur peine une autre compensation,
que le repas qu'on leur fit faire sur la
Pintade.

Les femmes de ces Isles rament quel-
quefois aussi bien que les hommes;
mais les hommes m'ont paru portés à
la jalousie, car ils leur ont rarement
permis de venir dans le vaisseau; &
lorsqu'ils le souffroient, c'étoit avec
peine, & pour satisfaire la curiosité des

femmes. J'imagine, que c'étoit aussi relativement à la jalousie, qu'on les voyoit si rarement sur le rivage. J'ai été très-étonné de voir parmi les habitants de ces Isles, tant de personnes affligées de hernies. Je n'ai formé aucune conjecture relativement à cette indisposition. J'en ai vu plusieurs qui avoient des signes de scorbut sur la peau ; ce que j'attribue à la quantité de poissons qu'ils mangent.

Je n'ai jamais pu savoir pourquoi ils construisent leurs maisons ou cabanes sur des perches élevées de plusieurs pieds au-dessus de la surface de la terre, vers lesquelles ils montent avec des échelles qu'on peut ôter à volonté & qu'ils mettent, j'imagine, dans la maison pendant la nuit. Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût dans les Isles de Niccobar des animaux féroces qui rendissent cette précaution nécessaire. Ainsi nous trouvons dans les Isles de Niccobar, l'origine des colonnes, avec leur forme

408 VOYAGES EN EUROPE,
la plus simple, que le goût & l'art ont
perfectionnées au point d'être l'orne-
ment le plus beau qui existe dans l'ar-
chitecture.

J'ai souvent été étonné que notre Com-
pagnie des Indes Orientales n'ait pas
dirigé son attention sur ces Isles ; leur
possession contribueroit à tant d'égards à
la sûreté, & l'avantage de son commerce
& de sa navigation dans ces mers. Cette
négligence ne paroîtra cependant pas
surprenante, lorsque nous considérerons
l'inattention impardonnable des Ser-
viteurs de la Compagnie, pour des objets
encore plus importans.

Je n'ai point été dans les Isles d'An-
daman, situées plus au Nord dans le
golfe, & presque vis-à-vis le Pégu & la
côte Occidentale de Siam. Les habitans
de ces Isles fertiles, sont regardés par
les Européens qui sont dans l'Inde ;
comme sauvages, cruels, & comme un
peuple qu'on ne peut approcher sans
danger. Mais je fais de bonne part, que

les Andamaniens ne font pas naturellement féroces ; mais qu'ayant été trompés & traités avec barbarie par les Européens , ils les considèrent comme leurs ennemis , & fuient loin d'eux toutes les fois qu'ils les voient ; & lorsqu'on les poursuit , ils se battent. Les Européens ayant exercé les violences les plus outrageantes sur les habitans d'Andaman , il n'est pas étonnant que ces derniers aient perdu toute confiance dans des hommes qui ont commis les plus grands crimes.

Ce peuple a le teint noir , & les cheveux laineux. On dit qu'ils descendent de quelques Caffres ou Nègres , qui , amenés , comme esclaves de la côte de Caffrerie , de l'Afrique , se sauvèrent , soit par hasard ou par de grands efforts , dans ces Isles. Si on pouvoit , par quelques moyens humains , détruire les préjugés qu'ont les habitans contre les Européens , les Isles d'Andaman pourroient devenir un lieu de rafraîchissement très-commode dans les cas urgents ;

410 VOYAGES EN EUROPE,
& elles pourroient peut-être fournir quelques articles de commerce.

LETTRE LXIII.

Calcutta , ce 10 Novembre 1779.

LA Lettre ci-jointe, que je viens de recevoir d'un particulier qui a passé quelques années au service militaire de la Compagnie, vous procurera peut-être quelque amusement.

Bombay , ce 7 Octobre 1779.

J'avois entendu dire qu'on vous avoit envoyé prisonnier en France. Par quel hasard ou par quel miracle avez-vous obtenu la liberté? Ou bien est-il vrai que vous soyez tombé dans les mains des François? Et si cela est arrivé, pourquoi vous êtes-vous confié entre leurs mains? Expliquez-moi, mon ami, ces

mystères. Vous desirez connoître mon fort, mais vous paroissez croire que je ne m'inquiète pas du vôtre. Vous m'écrivez une très-courte Lettre, & en retour vous m'en demandez une très-longue, qui contienne mes aventures, & mes observations sur ce pays & sur ses habitans. Si je vous accorde votre demande, souvenez-vous que c'est à condition que vous me ferez la même faveur, en me donnant l'histoire de votre vie, depuis notre séparation de l'Amérique.

Je vous raconterai, quand nous nous verrons, les moyens par lesquels j'ai obtenu une commission au service de la Compagnie, les obstacles que j'éprouvai avant que de l'avoir.

Je débarquai à Bombay au mois de Janvier en 1773 ; je n'ai pas besoin de vous dire, qu'à son arrivée dans une Ville de l'Inde, l'étranger est frappé du teint, de l'habillement & de l'air soumis des habitans : un signe, un coup - d'œil

412 VOYAGES EN EUROPE,
d'une personne de la Compagnie , est
pour eux un ordre positif. Quant à vos
domestiques, toujours attentifs à pré-
venir vos besoins , ils veillent tous vos
mouvemens , & devinent vos desirs par
vos regards & vos gestes. L'agrément que
me procurèrent ces soins ferviles , ne
compensoit pas la peine que je ressentois ,
en réfléchissant sur l'esclavage des peuples
de l'Asie.

Ce qui attira ensuite mon attention ,
fut l'extrême indolence des habitans de
ce pays. Les gens de condition sont
entourés d'une multitude de valets , dont
chacun a ses occupations particulières ;
ils se laissent habiller , porter , mettre
au lit , comme des enfans. Je fus quelque
temps avant de pouvoir m'accoutumer
à être porté dans un palanquin , sur les
épaules de plusieurs esclaves ; car , outre
que je trouvais cette coutume indigne
de l'homme , elle me rappelloit toujours
la manière avec laquelle on porte les
morts en terre dans notre pays. Un

Libraire, Maure de Nation , m'invita très-poliment à coucher quand j'en aurois l'envie , dans sa boutique , où je pourrois apprendre toutes les nouvelles , & où il y auroit toujours un oreiller à mon service :

Mais l'influence du climat me força bientôt de me plier aux manières de ce pays , que je trouvai très-naturelles & très-commodes. Il y avoit un an que je vivois à Bombay , d'une manière , je l'avoue , qui ne m'avoit pas préparé aux fatigues de la guerre , lorsque notre Compagnie fut obligée , avec plusieurs autres , de se rendre au siège du Fort *Tannah* , dans l'Isle de *Salsète*. Notre armée consistoit en sept cents Européens , & deux milles Cipaies (1), sous le commandement du Brigadier

(1) *Cipaie*. , en Anglois *Scapoy* , soldat d'Infanterie Maure ou Indou , discipliné à la manière Européenne. Voyez le Vocabulaire du Tableau de l'Inde , Numéro premier. .

Général Gordon. On forma une batterie devant la forteresse considérable de *Tannah* ; elle joua pendant quelques jours sans aucun effet. Le Capitaine Campbell , avec d'autres jeunes Officiers , opina , dans un conseil de guerre , pour l'assaut. Le Général Gordon , qui n'étoit point de cet avis , & qui vouloit qu'on détruisît d'abord le Fort , ou du moins que l'artillerie fît une brèche dans les murailles , ayant des instructions limitées , fut obligé de céder à ceux qui conseilloyent l'assaut. En conséquence on ordonna à deux cents Heymals (1) de remplir avec des sacs de fable une partie du fossé , qui entouroit la forteresse ; occupation dans laquelle les soldats devoient les aider ; tandis que cent vingt grenadiers devoient couvrir cette opération dangereuse. Les Heymals & des troupes de fantassins partirent avec leurs

(1) Gens qui portent des fardeaux.

sacs de fable , & se présentèrent avec une grande intrépidité devant le Fort , dont les canons tiroient sur ces malheureux porteurs avec un succès funeste. Aussi-tôt que les Heymals entendirent les balles du Fort siffler à leurs oreilles , & qu'ils virent plusieurs de leurs compagnons tués à leurs côtés , ils jettèrent leur charge & prirent la fuite. Cette fuite fit un effet singulier sur nos soldats , qui , placés à quelque distance , purent être témoins de ce spectacle ; & lorsqu'ils virent les pauvres Heymals jeter leurs sacs & s'enfuir , ils firent de grands éclats de rire. Les soldats qui aidoient les Heymals à porter leurs sacs de fable , continuèrent leur occupation périlleuse ; mais la plus grande partie fut tuée ou blessée ; il y eut quelques sacs jettés dans le fossé , ce qui ne servit à rien. Quant aux grenadiers chargés de couvrir cette manœuvre , de cent vingt il n'en resta que cinquante-six en état de remplir leur devoir. Ainsi se termina

le plan le plus cruel qu'on pût imaginer. Il fut concerté, dans le fait, un peu tard, & dans des circonstances peu favorables à une réflexion froide.

Pour détourner l'attention du Fort de la batterie principale, on plaça à la distance de trois cents verges du Fort, à l'Ouest, cent Européens, avec des pièces de campagne, & cent Cipaies. Les pièces de campagne furent dirigées vers une haie de jeunes arbrisseaux. Les Marattes essayèrent pendant la nuit d'attaquer nos troupes en flanc; mais ils furent bientôt repoussés. Pendant cet évènement, deux Marattes enivrés de *bang*, décoction d'une graine semblable au chenevis, avancèrent à la distance de cent verges de nos lignes, malgré le feu considérable, faisant brandir leurs épées, & encourageant par des signes leurs Compagnons à les suivre. Ils furent tous deux tués, & peu de temps après quelques hommes de cavalerie essayèrent

payèrent, mais en vain, d'emporter leurs corps, ce qu'ils croient d'une grande importance; parce que selon eux, après que le corps est brûlé, le diable n'a plus de pouvoir sur lui. — Les Guerriers Marattes portent tous des ceintures. La Cavalerie a un crochet qu'elle lance entre cette ceinture & les corps morts de ses amis, avec la plus grande adresse, & les enlève ainsi du champ de bataille. Il étoit évident que les deux Marattes étoient ivres, par la quantité de *bang* qui coula de leur bouche après leur mort.

Il y avoit quelque temps que les chevaux des Marattes passoient le canal qui sépare l'Isle de Salsette du continent, pour tenter d'emporter le trésor de la monnoie. Pour arrêter cette manœuvre, le Général fit élever par la division du Capitaine Ferrer, qu'il mit sous la direction de l'Ingénieur Nugent, une batterie d'un canon près de la Monnoie. Tandis qu'on s'occupoit de cette batterie, il y eut des sentinelles placés près

du canal pour veiller les mouvemens de l'ennemi. Un soir, au déclin du jour, un buffe avança vers l'endroit où veilloit la sentinelle. Le bruit que fit cet animal en passant à travers des arbrisseaux, & les feuilles qui tomboient des arbres, troublent l'imagination de la sentinelle effrayée ; elle crut voir venir les Marattes, arrivant au milieu des horreurs du feu & du massacre, & tira aussi-tôt son mousquet, ce qui causa une alarme aux troupes employées à la batterie. Ces troupes étoient ce soir-là commandées par le Lieutenant S. — S. ; au coup de mousquet les Coulies (1) se sauvèrent, en se couvrant la tête avec des paniers. Les soldats suivirent leur exemple, & le Lieutenant S. — S. arriva au camp aussi-tôt que les premiers Coulies ou Soldats de son poste. » Quoi, dit le Capitaine

(1) Laboureurs ou journaliers qui étoient employés à la batterie.

» Ferrer, M. — S. — S., je suis surpris
 » de vous voir prendre la fuite «. » J'ai
 » suivi les troupes, répondit le Lieute-
 » nant, pour les ramener à leur devoir «.
 Cette retraite, occasionnée par le buffe ,
 amusa beaucoup les troupes, & ranima
 leur courage. Elles font, à ce que j'ai
 observé, disposées dans tous les évène-
 mens, à la plaisanterie & à la gaieté ;
 quoique leur position & leurs fonctions
 dangereuses, fassent un parfait contraste
 avec les évènements comiques.

Enfin, après qu'on eut fait jouer une
 mine sous le Fort, dont notre artillerie
 avoit ébranlé les murailles, elles tom-
 bèrent, & firent un bruit plus terrible
 que celui des cent canons qui étourdis-
 soient continuellement mes oreilles. On
 résolut alors unanimement de prendre
 le Fort d'assaut. Le vieux *Keelidar*,
 (1) ou Gouverneur des Marattes, fut

(1) Ou Kelidar, Gouverneur militaire.

informé par quelques-uns de nos soldats qui avoient déserté, que les Anglois commenceroient l'assaut à la nuit ; & dans le fait, quelques Officiers imprudens conseillèrent de prendre cette précaution ; mais le Général Gordon s'opposa plus fortement à ce projet, qu'au précédent projet de sacs de sable. Il résolut de donner l'assaut en plein jour, temps où il ne seroit pas exposé à des dangers invisibles. Les canons du Fort n'étant plus en mouvement, on fit aisément une brèche dans la muraille, & les débris servirent à combler le fossé. Nos troupes se précipitèrent dans le Fort, & il y eut un terrible carnage. Le Keelidar qui commandoit le Fort Tannah, depuis trente ans, & qui étoit résolu de le défendre jusqu'à la dernière extrémité, s'étoit emparé du jeune Prince, ou Rajah de Salsette, âgé de dix ans, qui vouloit entrer en accomodement avec les Anglois, & l'avoit enfermé dans le Fort pendant le siège. Le

Keelidar se sauva par la porte occidentale , tandis que le jeune Prince , au milieu de plusieurs milliers de soldats & de ses sujets , essayoit en vain de s'échapper par la porte orientale du Fort. Telle étoit la confusion de cette multitude , qu'elle se ferma la porte à elle-même ; & dans cette situation critique , comme un troupeau de moutons incapables de défense , elle devint la proie des vainqueurs furieux. Il se passa quelque temps avant qu'on suivît l'ordre qu'avoit donné le Général d'épargner tous ceux qui mettroient bas les armes ; mais enfin la furie de nos soldats s'apaisa. Il y eut plusieurs Marattes faits prisonniers, parmi lesquels étoient le jeune Prince , & un Officier nommé Campbell , qui avoit déserté de notre armée pour se joindre aux Marattes , & étoit devenu leur ingénieur principal. Cet homme fut jugé dans un conseil de guerre , & fut condamné à mort. Le Général Gordon parut être porté à lui pardonner ; le

Capitaine Campbell voulut persuader ce malheureux de dire qu'il s'appelloit *Cameron*. Mais cet Anglois qui avoit trahi sa patrie, crut de son honneur de garder son nom, & dit : *La vie, ou la mort, je dedaigne de renoncer à mon nom ; mon nom n'est point Cameron, mais Campbell, comme le vôtre* (1).

Le siège du Fort Tannah fut la première expédition à laquelle je fus employé. Lorsque je quittai Bombay, je ne ressentis aucune frayeur ; mais elle me gagna à mesure que j'approchai de Salsette, & j'eus pendant quelques instans une peur panique, la première fois que j'entendis le bruit des canons du Fort. Je me guéris de mes frayeurs, principalement en dormant. La fatigue du voyage, & sur-tout les veilles, m'ac-

(1) Ce fait prouve qu'il y a quelquefois en Angleterre, du deshonneur, au moins dans l'opinion de quelques personnes, d'avoir avec un pendu, quelque relation, soit de nom, soit de parenté. *Note de l'Editeur.*

cablèrent si fort de sommeil, qu'à trois cent verges du Fort Tannah, au milieu du bruit de ses canons, & de ses boulets dispersés au hasard, je me couchai par terre pour dormir; j'étois quelquefois éveillé en sursaut par le grand bruit qui étourdissait mes oreilles, & souvent je rêvois de bombes, de boulets de canon, &c. Au bout de huit jours mes frayeurs disparurent. Le lendemain de la prise du Fort Tannah, nous fûmes témoins d'un spectacle affreux; on vit un grand nombre de corneilles, de milans & de vautours, dévorer les corps morts rassemblés en tas, vers la porte orientale, & autour des murailles.

Au milieu de ces horreurs, le grand nombre de sacs de sable que les Heymals jettèrent à terre, lorsqu'ils s'enfuirent au bruit des canons du Fort, rappelèrent aux soldats quelques idées plaisantes, qui l'emportèrent sur les sentimens d'humanité & de compassion,

424 VOYAGES EN EUROPE,
que tant d'objets devoient faire naître
dans leur ame.

Après avoir passé trois ans dans l'Isle
de Salfette , je retournai à Bombay en
1777 ; j'y vis l'infâme parricide Rago-
naut-Row ou Rao (1), & qu'on appelle
communément Ragoba. Aspirant au
trône des Marattes , il avoit trempé ses
mains dans le sang de son neveu , que
son frère avoit confié à ses soins , &
s'étoit emparé tout à la fois du jeune
Prince Maratte , & des rênes du Gou-
vernement. Le nom de ce Prince étoit
Nana - Rao. Il exerça le pouvoir de
Souverain , de Ram-Rajah (2), avec le
titre de Paischa ; c'étoit l'ambition de
Ragoba , de lui succéder. Parvenu à ce
point , la haine générale qu'avoient fait
naître ses crimes , lui suscita un compé-

(1) Row ou Rao , terme de dignité chez les Marattes ,
qui signifie Prince ou Chef.

(2) Mot qui chez les Marattes , signifie Chef des Rajahs.
Note de l'Editeur.

titeur à la régence, & on chassa le paricide de son pays. Il trouva un asyle à Bombay, où il se procura, par ses intrigues, & , si l'on en croit le bruit public, par les restes des richesses qu'il avoit emportées avec lui de Pounah (1), non-seulement une réception favorable, mais il détermina encore les Serviteurs de la Compagnie à faire tout leur possible pour le mettre à la tête de l'Administration. Les jours de revue, ce barbare se promenoit vis-à-vis les troupes, qui lui rendoient les honneurs militaires. Il est grand & mince ; son abord est sévère, mais expressif & rempli de dignité. Il est superstitieux, ainsi que je l'ai jugé par sa conversation ; il est rusé, insinuant, & , à ce qui paroît par sa conduite, fourbe. Son turban & ses armes étoient toujours couverts de bijoux. Il avoit avec lui dans l'Isle de Bombay,

(1) *Pounah*, siège de l'Empire Maratte. *Note de l'Edit.*

un fils, âgé d'environ quatorze ans, d'une très-belle figure. Ragoba aimoit beaucoup cet enfant ; il a dit bien souvent, que s'il voyoit son fils en possession de la régence, à laquelle il prétendoit lui-même, il mourroit en paix. Outre les troupes & les Cipayes qu'avoit Ragoba, il leva à Bombay, une Compagnie d'Arméniens, de Portugais, d'Allemands, de Danois, de Hollandois, d'Anglois, &c. Il l'appelloit *sa Compagnie Chrétienne*. Il vantoit beaucoup sa valeur & sa discipline, & il se repôsoit ou paroïssoit se reposer sur l'attachement de ces soldats à sa personne. Ce Prince, ou au moins ce Prétendant à la Souveraineté, avoit une nombreuse suite. Il vivoit d'une manière somptueuse, & étoit très-libéral envers les Officiers de sa Compagnie Chrétienne.

Vous avez sûrement reçu à Calcutta, des détails sur l'étrange & malheureuse expédition entreprise pour conduire Ragonaut-Rao à Pounah, & dirigée par

des Députés de la Compagnie & des Commandans militaires. Les Négocians ont la coutume singulière, de soumettre leurs Généraux à la direction des Députés de Campagne. Telle est la jalousie politique des Hollandois ; telle est aussi celle de la Compagnie Angloise des Indes Orientales. Je crois que l'esprit artificieux & trompeur des Commerçans est trop fin pour confier le commandement de leurs armées seulement aux mains de militaires. Je n'ai rien à objecter à cette politique circonspecte des Négocians ; mais s'ils ne peuvent compter sur la fidélité de leurs Généraux, ils ne devroient jamais se mêler de guerre, & au lieu de se battre pour étendre leur commerce, ils devroient s'occuper d'améliorer leurs ventes par l'excellence & le bon marché de leurs marchandises. La délibération & l'exécution ne peuvent pas aller ensemble ; il faut que la première précède la dernière. Il est absurde d'in-

428 VOYAGES EN EUROPE,
vestir des hommes qui ne sont pas soldats , d'un pouvoir incompatible avec le service militaire , & avec cette subordination & cette promptitude d'action , qui peuvent seules assurer le succès des entreprises.

Nous partîmes avec quatre mille hommes pour cette expédition , vers la fin de 1778 , avec une grande quantité de bestiaux , & beaucoup de bagages , ce qui n'étoit en aucune façon nécessaire pour notre subsistance , & ce qui retarda considérablement notre marche. Il y avoit dans la division de Ragoba , qui marchoit à l'avant-garde , un grand nombre d'éléphants , lesquels portoient des espèces de châteaux pour l'usage de ses femmes & de ses Officiers ; Ragoba étoit monté sur un des plus grands éléphants. Ces animaux paroissent marcher doucement , mais cependant ils font beaucoup de chemin en peu de temps : c'est à la longueur de leurs pas qu'on attribue le mouvement de roulis que

ressentent ceux qui les montent, & qu'ils comparent au mouvement d'un vaisseau. Ces animaux devançoient presque toujours l'Infanterie, & alloient en général beaucoup plus vîte que l'armée. Leur poids énorme imprimoit si profondément leurs pas dans le terrain humide & mouvant, que nos soldats en étoient fort incommodés ; car les trous qu'ils faisoient étant bientôt remplis d'eau ou de boue, on ne pouvoit les distinguer aisément de la surface qui les environnoit. Nos hommes se plongeoiént souvent dans ces fossés, ce qui amusoit beaucoup leurs compagnons, tandis que ces chûtes désoloient les patients. Pendant toute la marche, on ne cessa de maudire les éléphants de Ragoba.

Les châteaux qu'on fixe sur le dos des éléphants, en passant une espèce de harnois sous leur ventre, comme les sangles d'une selle, ressembloit à des tentes : chacune peut contenir huit ou dix personnes. Pendant le combat, on

ouvre ces rentes, en tirant les rideaux : alors ceux qui sont dans l'intérieur, lancent des dards, tirent des flèches, ou font usage de mousqueterie. Pendant ce temps-là l'animal qui les soutient, devient furieux, & languit de n'être pas au milieu de l'ennemi. Si par hasard les deux armées se joignent, ce qui arrive rarement, l'éléphant, armé d'une chaîne, qu'il porte avec sa trompe, cause de grands ravages. — J'ai entendu raconter dans ce pays des faits surprenans, touchant la sagacité de ces animaux. Ce n'est pas ici le lieu de les faire connoître. — Vous souvient-il d'un conte sur un éléphant du grand Caire ? Tandis qu'un tailleur travailloit au rez-de-chauffée, la fenêtre ouverte, un éléphant alla poser sa trompe sur sa planche, parmi ses ouvrages ; le tailleur piqua avec son aiguille la trompe de l'éléphant, l'animal irrité s'en alla, avala une grande quantité d'eau, dont il vint ensuite inonder le pauvre tailleur. Je croyois

cette fable, étant enfant, j'y ajoutai plus foi étant plus âgé; & à présent j'avoue que je ne la crois pas impossible (1). C'est ainsi qu'un certain degré d'expérience conduit au scepticisme. Lorsqu'elle est portée à un plus haut degré, l'esprit fait plus d'attention au témoignage. Mais je retourne à notre expédition en faveur du meurtrier Ragoba. Notre armée fut environnée & défaite près de Pounah. Nous fûmes forcés d'invoquer la générosité des Marattes, en leur disant : nous ne sommes que de pauvres & malheureux Négocians, faites de nous ce que vous voudrez (2). Ce peuple ne profita pas de notre état

(1) On trouve dans l'intéressant Ouvrage de M. le Chevalier d'Obsonville, intitulé : *Observations sur les mœurs des animaux de l'Inde*, plusieurs traits étonnans de la sagacité de l'éléphant. On en trouve aussi de semblables dans les Mémoires de Haïder-Aly. *N. de l'Edit.*

(2) Discours que tint M. Ferrer aux Chefs des Marattes,

432 VOYAGES EN EUROPE;
déplorable ; mais il demanda seulement
que nous nous conformassions aux an-
ciens traités.

Pendant notre campement dans les
plaines de *Tulicanoon* , Ragonaut Rao ,
qui avoit un camp séparé du nôtre ,
fit savoir à M. Carnac , le principal
député qui dirigeoit toute cette glorieuse
expédition , qu'il avoit découvert trois
hommes dans son camp , qu'il soupçon-
noit avoir quelque dessein sur sa vie ;
& il demandoit comment il devoit les
traiter. M. Carnac lui répondit , qu'il
pouvoit les traiter comme il jugeroit à
propos. Alors Ragoba punit un de ces
malheureux par la perte de ses yeux ; un
autre par celle de sa langue , & il fit
couper les jambes au troisième. Ce der-
nier mourut bientôt par la perte de son
sang. Le tyran donna quelques raisons
imaginaires pour justifier ces différens
supplices.

Il est inutile que je vous dise , quoi-
que vous n'ayez pas été long-temps dans
l'Inde ,

l'Inde, que dans ce pays, toutes espèces de voitures sont traînées par des bœufs. En temps de guerre, le nombre de ces animaux nécessaire à une armée, est incroyable. Les boulets de l'ennemi en firent périr une grande quantité. Ces accidens n'étoient pas désagréables pour nos soldats, qui en profitèrent.

J'ai souvent été surpris que les Marattes, habitant un pays montagneux, fussent des Cavaliers si experts, qualité qu'on leur attribue en général; & comment ils ont eu l'idée de former un si grand nombre de troupes à cheval; car, selon ce que j'avois entendu dire, c'étoit les habitans des plaines & non des montagnes, qui mettoient en campagne un nombre considérable de cavalerie. Mais ce fait ne me parut pas un mystère, lorsque je connus mieux la géographie de l'Indostan. Un fait singulier à observer dans l'Histoire naturelle, c'est que la vaste chaîne de montagnes qui, s'étendant du Cap Como-

434 VOYAGES EN EUROPE,
rin jusqu'aux Circars septentrionaux de la
Compagnie des Indes Orientales, sépare
la côte de Coromandel de celle de Ma-
labar, n'a pas une pente graduée à me-
sure qu'elle s'éloigne du niveau de la
mer, mais qu'elle s'élève des deux côtés
d'une manière rapide, à sa plus grande
hauteur, & forme une base prodigieuse
à une vaste plaine qui règne sur le som-
met. Elles ne ressemblent pas, comme
les autres chaînes de montagnes, au toit
d'une maison moderne, mais elles for-
ment la plus belle terrasse du monde. Les
Marattes élèvent leurs chevaux sur ces
plaines. Dans les pays septentrionaux de
l'Europe, le sol est en général plus fer-
tile, en raison de ce qu'il est plus bas ;
parce que dans des situations élevées, l'air
est trop froid pour la végétation. Mais
dans ce climat, l'élévation est favorable
pour les productions végétales ; & les
plaines des Marattes sont aussi fertiles &
aussi verdoyantes qu'aucune autre du Ben-
gale.

En disant que la chaîne de montagnes qui divise l'Indostan , soutient une plaine immense , je ne prétends pas parler avec une exactitude géométrique : on y voit de superbes éminences , mais ce n'est rien en comparaison du terrain uni qu'elles diversifient. Ces éminences sont couvertes de mangos & d'autres arbres , qui sont verts pendant toute l'année. Je me suis souvent promené au matin dans un champ de riz , après que le grain étoit recueilli , afin de jouir de l'odeur des herbes coupées. La sérénité de l'atmosphère , la chaleur agréable du climat , l'odeur des épices qui étoient dispersées autour de moi , me procuroient un plaisir inconnu aux climats d'Europe , & qui me préparoit à une jouissance encore plus voluptueuse.

Le luxe des odeurs & des parfums , n'est connu qu'en Asie. Les fumeurs de tabac de l'Europe & de l'Amérique , ne connoissent pas encore l'art de fumer. Les fumeurs de l'Inde , c'est-à-dire chaque

créature humaine , fait une pipe de feuilles d'un arbre qui est d'une nature huileuse & aromatique ; & après avoir mêlé du tabac avec différentes épices , le fumeur allume cette pipe , qui brûle avec ce qu'elle renferme , & contribue à donner aux esprits la sensation la plus agréable , qui termine par cet état de langueur , que je ne puis pas mieux dépeindre , que par ces mots d'Horace , *Dulci sopore languidæ*. Ceux qui raffinent dans l'art de fumer , mettent une noix de cacao sur un trépied , & la remplissent à moitié d'eau ; dans cette eau ils mettent le bout d'une très-longue pipe de crystal , qui a plusieurs contours au milieu. On fait une ouverture au bout supérieur de la noix de cacao , dans laquelle on introduit le bout d'un entonnoir , qui communique , ou plutôt qui est une prolongation d'un encensoir , dans lequel se brûle le tabac avec plusieurs aromates. Les vapeurs de ce composé , sont rafraîchies & rendues très-agréables , par l'eau , dans laquelle

on m'a dit qu'ils mettent encore quelques ingrédiens , que je ne puis décrire.

Je ne connois aucun pays où il y ait un plus grand mélange de différentes Nations que dans la présidence de Bombay. La cause en est dans sa situation , laquelle est non - seulement favorable pour le commerce par mer , entre toutes les Nations maritimes , mais encore pour la communication par terre avec l'Empire de Perse. Une partie de cet Empire ayant été conquis par Timur - Bec , est actuellement dépendante de l'Empire du Mogol. Là , outre des Européens de tous les pays, vous voyez des Turcs , des Perses , des Arabes , des Arméniens , & enfin une race mêlée , la plus vile de toutes les espèces , descendant des Portugais & des rebus des Gentoux , &c. &c. Les Turcs qui viennent pour commercer , sont , comme le reste de leurs compatriotes , graves & réservés ; & , quoique Négocians ,

438 VOYAGES EN EUROPE,
pleins de probité dans leurs affaires. Les
Perfes font plus gais, plus vifs, & se prê-
tent davantage à la conversation ; mais je
me ferois moins à leur honnêteté dans
le commerce, qu'à celle des Turcs ta-
citurnes. Les Arabes font tout feu, &
lorsque vous leur parlez sur quelque
sujet, ils vous font de beaux discours
en phrases bien arrondies & cadencées ;
mais ce sont les plus fripons. En géné-
ral, les Arméniens ont de beaux traits,
un caractère doux, & un naturel bon
& bienfaisant. C'est une espèce de Chré-
tiens, & ils font honneur à cette secte.
La plus grande partie des Turcs & des
Perfes sont d'une grande & forte consti-
tution ; celle des Arabes est plus petite &
plus svelte ; cependant ces derniers sont
regardés comme les meilleurs soldats.
J'ai été témoin de leur agilité, & on
m'a dit que leur courage égaloit leur
activité. J'ai vu une espèce de combat
pantomime entre trois Perfes & trois
Arabes : ils se battent ordinairement à

deux. Les Perses restèrent toujours à la même place , & parèrent assez bien les coups qu'on leur adressa. Les Arabes , au contraire , sautoient en l'air , à une hauteur extraordinaire , lorsqu'on leur dirigeoit quelques coups , & attaquoient aussi-tôt leurs antagonistes. Pendant le combat , les Perses & les Arabes chantoient , ou plutôt bredouilloient quelques Sentences , que je n'entendois pas. On m'a dit que les Perses chantoient les exploits de Shah-Nadir , & que les Arabes invoquoient le secours de leur Prophète.

Il y a dans ce pays une race d'hommes , qu'on appelle Cafres ; ils sont esclaves de toutes les autres classes ; ils ont les cheveux noirs & de laine , & viennent originairement de la Cafrerie , située vers le promontoire méridional de l'Afrique. Je fais quelquefois la conversation avec ces malheureux , parce que je crois que l'opinion & les sentimens de l'homme , quelque abjecte que

440 VOYAGES EN EUROPE,
soit sa situation , méritent notre attention. Ils me disent que les Maures sont en général de meilleurs maîtres que les Chrétiens ; s'ils ne s'apperçoivent pas de l'infériorité de leur nature , à celle des Maures, des Indous & des Chrétiens, du moins ils voyent celle qui est dans leur éducation ; ils paroissent satisfaits de leur sort , & sont si fort accoutumés à l'esclavage , que je suis persuadé qu'ils n'ont aucun desir de liberté , & qu'ils sont plus heureux en servant un bon maître , qui est pour eux leur protecteur & leur Dieu, qu'ils ne le seroient dans un état d'indépendance ; comme un chien préféreroit à une grande abondance de nourriture dans un désert , de faire un long voyage avec son maître , malgré les coups , la faim & la soif.

Les habitans de ce pays sont plus déliés , & en général plus petits que les Européens ; il est curieux de voir leurs enfans courir nuds , & parler à l'âge de six mois. Je fus étonné d'être salué par

ces petits êtres , qui , après avoir donné le *salam* , en mettant leurs mains au front , & se pliant jusqu'à terre , demandent l'aumône ; car , tous les enfans de la plus basse classe , sont mendiants ; & ils vont tout nus jusqu'à ce qu'ils soient près de l'âge de puberté. Leur intelligence , comme leur organisation se développe bien plutôt qu'en Europe ; cependant , il est faux , comme on le croit généralement , qu'elles sont plutôt éteintes. Le luxe oriental , qui regarde la nouveauté , est borné dans les murs du Zénana. Les hommes cherchent sans cesse de nouvelles épouses , & renvoyent les anciennes ; mais il y a aussi de très-belles femmes qu'on répudie de cette manière ; car , dans ce pays , les femmes de trente à quarante ans sont en général , autant favorisées de la nature à cet âge qu'en Europe. Un habitant de l'Inde , qui regarde les femmes purement comme des instrumens de plaisir , seroit très-surpris de la complaisance

442 VOYAGES EN EUROPE,
d'un bon Européen de soixante ans , se
promenant avec une femme de plus de
cinquante , appuyée sur son bras.

On montre aux enfants à lire & à
compter en plein air. Ils apprennent à
connoître les lettres & les chiffres , dont
ils se servent en arithmétique , laquelle ,
à ce qu'on m'a dit , est une espèce d'al-
gèbre (1), en les formant de leurs pro-
pres mains , sur le sable ou sur des
planches.

Les garçons & les filles se marient
aussi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de
puberté , c'est-à-dire , les femmes à l'âge
de neuf ou dix ans , & les hommes à
l'âge de treize ans. La cérémonie du
mariage se fait trois fois , la première
lorsque les deux personnes destinées
l'une pour l'autre sont encore dans
l'enfance ; la seconde , lorsque l'époux
a environ huit ou neuf ans , & la

(1) L'Auteur se trompe , ce n'est point de l'algèbre.
Note de l'Edit.

femme cinq ou six ans ; & la dernière fois à l'âge que j'ai indiqué plus haut. Entre la première & la seconde cérémonie , on permet au jeune couple de se voir ; ils courent & jouent ensemble comme font les autres enfans , & sachant qu'ils sont destinés l'un pour l'autre , ils conçoivent ordinairement , de bonne heure , une affection mutuelle. Mais après la seconde cérémonie , on les sépare ; l'épouse sur-tout , si c'est une personne de condition , est enfermée dans un appartement de femmes , jusqu'au jour heureux de la troisième & dernière cérémonie : alors le Prêtre jette sur les deux époux une grande quantité de riz , comme un emblème de la fécondité.

Ces attachemens contractés de bonne heure , sont certainement propres à inspirer aux deux époux une affection mutuelle & éternelle. L'enfance est dans tous les pays le temps le plus heureux ; & tous les objets qui nous rappellent cette époque sont agréables. Les carac-

444 VOYAGES EN EUROPE,
tères souples des enfans ne font bientôt qu'un , & le temps le plus heureux de leur vie est toujours joint au doux souvenir de leurs premières affections. Il n'en est pas ainsi de nos époux & épouses de trente, quarante & cinquante ans ; ils ont déjà eu quelque attachement ; la plus belle partie de leur vie est écoulée avant leur union , peut-être avant qu'ils se soient jamais vus.

J'eus un jour le plaisir d'assister au mariage d'un parti de la première condition. Je vous en ferai une description détaillée. Vous trouverez des récits importants dans les écrits de graves Historiens : les faits que j'exposerai, feront de si peu de conséquence, qu'ils ne méritent pas d'attirer l'attention de ces personnages ; mais cependant ils pourront flatter la curiosité.

Dans l'Indostan , la dépense des habits n'est presque rien ; celle de la nourriture, du feu & des logemens, c'est-à-dire , pour les habitans, est peu confi-

dérable. Les Indous ne sont pas adonnés aux vices qui entraînent de la dépense, leurs passions & leurs desirs sont modérés. Cependant ils sont frugals & industrieux, & sont aussi pressés d'amasser des richesses que les Européens. Un Juif, un Hollandois, & un Colporteur Ecoissois, ne sont pas plus attentifs au gain & à la perte. Quelle en est la raison ? Ils aiment à voir régner dans tous les objets la splendeur & la magnificence, mais sur-tout dans ce qui regarde leurs femmes ; c'est à orner leurs harems, principalement le jour de leurs mariages qu'ils emploient des trésors amassés depuis plusieurs années par leur industrie.

Le Parfis, au mariage duquel je fus présent, envoya plusieurs semaines avant sa célébration, une invitation à tous ses convives, pour se réunir au temps fixé, dans une grande salle construite pour cette cérémonie, dans un très-beau champ ; c'étoit alors la saison dans

laquelle l'air étoit constamment doux & ferein , & tous les végétaux répandoient une odeur très-agréable. La salle fut formée avec des bambous joints ensemble , comme c'est la coutume dans ce pays , & couverts de toile. Elle n'étoit pas si solide qu'une maison , mais elle l'étoit plus qu'une tente. La Compagnie s'y assembla après la chaleur du jour , elle montoit à plusieurs centaines de personnes. Après un très-beau repas , qu'on servit avec une très-grande régularité , nous allâmes à la rencontre de l'épouse : des messagers étoient venus annoncer son approche. Le jeune Parfis étoit monté sur un chameau richement caparaçonné ; il étoit lui-même paré d'une grande quantité de bijoux , & couvert de parfums. Un grand nombre d'esclaves marchaient à côté du chameau , les uns tenoient un parasol sur la tête de leur maître , d'autres l'éventoient. La Compagnie étoit , comme à l'ordinaire , dans des palanquins. Pendant la marche ,

nous fûmes accompagnés d'une troupe de musiciens , composée principalement de joueurs de flûtes , qui souffloient fortement avec la bouche sur le grand tuyau , tandis qu'ils jouoient sur un autre avec les doigts ; en outre il y avoit des trompettes , & une espèce de tambour que les Indiens appellent *tamtams*. La musique faisoit beaucoup de bruit ; je ne la trouvai pas agréable. Elle étoit sur un seul ton ; & je n'en ai pas entendu d'autres pendant six ans que j'ai été dans l'Inde. Nous arrivâmes dans un village , où nous rencontrâmes l'épouse , suivie d'un grand nombre de femmes de sa connoissance , de ses proches parens , & d'une foule de valets. On emprunta à un Anglois sa voiture pour la nouvelle mariée. C'étoit un phaéton ouvert , traîné par quatre beaux chevaux Arabes , lesquels marchaient très - doucement. Il est très-ordinaire , dans les mariages , d'emprunter les voitures Angloises ; & on les prête

448 VOYAGES EN EUROPE,
toujours volontiers. — Quant aux autres Dames, quelques-unes étoient sur des chameaux, d'autres dans des voitures traînées par des buffes & des bœufs mouchetés, dont les cornes étoient argentées & la tête ornée de fleurs liées avec des rubans (1). L'épouse étoit grande, & avoit un air agréable; ses longs cheveux noirs lui tomboient sur les épaules, & étoient ensuite relevés en forme de guirlandes, lesquelles étoient richement ornées de rubans brodés & de pierres précieuses. Lorsque son mari lui donna le *salam*, d'un air modeste & respectueux, elle étoit à une petite distance de lui, debout dans le phaéton, n'étant couverte que par un parasol : moi qui étois près de

(1) Ce goût n'est pas particulier à l'Orient; dans les guerres civiles de France, Casimir, Prince Palatin, amena à Heidelberg, le butin qu'il avoit fait dans ce Royaume, dans des chariots traînés par des bœufs, dont les cornes étoient couvertes d'or. Cette pompe étoit accompagnée d'une troupe de musiciens. *Note de l'Aut.*

l'époux, je vis distinctement sa charmante épouse.

Au bout du village il arriva un accident qui interrompit pendant quelques instants la joie de la fête, & remplit les esprits des plus fâcheuses craintes. Les hommes aussi-bien que les femmes, poussèrent un grand cri, & coururent d'un air troublé, sans savoir ce qu'ils faisoient; l'épouse même fut pendant un moment abandonnée par ses parens & les personnes de sa religion. Il ne lui resta que ses conducteurs Européens. Quelque mauvais plaisant avoit laissé échapper au hasard des cochons qui appartenoient à des familles Portugaises, & ce fut la crainte d'être touché par ces animaux odieux & impurs, qui changea pendant quelques momens un jour de joie en un jour de tristesse. — Il est impossible de décrire l'horreur que témoignent les Parsis & les Gentous à la vue d'une truie. Seulement la forme de cet animal les fait frissonner. Il leur paroît aussi dégoûtant

450 VOYAGES EN EUROPE,
qu'un crapeau aux Européens ; & vous
pouvez vous imaginer la frayeur que vous
ressentiriez à l'approche d'un crapeau de
la grosseur d'une truie.

Etant délivrés des cochons, délivrance
à laquelle je contribuai beaucoup , nous
allâmes joyeusement vers la salle, laquelle,
quoique très - grande , ne put contenir
tous les convives ; en sorte qu'un grand
nombre de personnes s'assirent sur l'herbe
dans la plaine ; on posa des réver-
bères dans des buissons sur des bâtons
de bambous , qu'on enfonça aisément
dans la terre légère. La salle, illuminée
à l'extérieur & dans l'intérieur, laissoit
voir des deux côtés , différents tableaux
d'éléphants & d'autres animaux , & des
portraits d'hommes. L'oncle du jeune
Parsis , qui me témoigna beaucoup d'at-
tentions , ainsi qu'aux autres Européens ,
nous dit que ces portraits étoient des
Empereurs Perses. — Voilà *Korësh* (1),

(1) Cyrus.

dit-il, & après avoir nommé un grand nombre d'autres Princes, il nous montra *Nadir-Scha* & *Kerim-Khan*, l'Empereur actuel. — Je ne crois pas qu'ils pussent, soit par tradition, peinture ou statue, avoir une idée exacte, s'ils en avoient même une, de la taille, la grosseur & de l'air de Cyrus. Il faut que l'Artiste ait été guidé purement par l'imagination.

Après qu'on nous eut offert quelques rafraîchissemens, nous eûmes un bal qui dura pendant toute la nuit. Les dames furent placées d'un côté de la salle, & les hommes de l'autre côté : les dames avoient leurs voiles ; mais ces voiles ne les cachoient pas assez pour qu'on ne pût distinguer à la dérobée leurs yeux & leurs traits ; lorsqu'on relevoit leurs voiles pardevant, pour les rafraîchir avec des éventails, nous pouvions très-bien voir leurs cols & leurs beaux cheveux. Il est vrai que dans les mariages, les dames, comme on me l'a assuré, ne sont pas si

452 VOYAGES EN EUROPE,
scrupuleuses dans l'usage du voile , que
dans les autres temps. — Il n'y eut aucune
communication entre les hommes & les
femmes , pas même aucun signe d'intel-
ligence. Les hommes parlèrent entr'eux ,
& les femmes gardèrent un profond
silence , promenant leurs regards devant
elles , avec une douceur & une modestie
incroyables.

Mais alors s'ouvrit un spectacle qui
imposa silence aux hommes & aux dames ,
& attira l'attention de toute l'assemblée ;
une Compagnie de danseuses ambulan-
tes , parut sur une plate-forme élevée
à la hauteur de deux pieds. On joignit
des violons à notre musique , & la
danse commença peu de temps après.
Les *Balladières* , nom qu'on donne aux
danseuses dans cette partie de l'Indostan ,
sont habillées de la manière la plus ex-
travagante qu'une imagination orientale
puisse concevoir. Leurs longs cheveux
noirs tombant sur leurs épaules , en bou-
cles , ou bien relevés & treffés , sont

chargés de pierres précieuses , & ornés de fleurs ; leurs colliers & leur bracelets sont enrichis de la même manière ; même les bijoux qu'elles portent au nez , qui choquent les Européens à la première vue , ont quelque chose d'agréable , après que l'habitude a effacé l'effet des préjugés , & a , par une certaine symétrie , assorti tous les autres ornemens. Rien ne peut égaler le soin qu'elles prennent pour conserver leur gorge , qu'elles regardent comme la plus grande marque de beauté. Afin de l'empêcher de devenir ou trop grosse ou informe , elles l'enferment dans deux étuis de bois très-minces , qui sont bouclés par derrière , avec des boucles de pierres précieuses. Ces étuis sont si unis & si flexibles , que le corps peut prendre telle attitude que ce soit sans les applatir , & sans que la délicatesse de la peau en soit offensée. L'extérieur de ces étuis est couvert d'une feuille d'or , & garni de diamants. Ils s'ôtent & se remettent avec la plus grande

454 VOYAGES EN EUROPE,
facilité. Ces étuis ne cachent pas à l'œil
lascif, des palpitations, des soulevemens,
& autres émotions tendres & variées,
& peut-être contribuent-ils à exciter un
desir, tandis qu'en même-temps ils
laissent au spectateur quelque chose à
deviner. Les balladières croient augmen-
ter la beauté de leur teint, & l'expres-
sion de leur air, en traçant des cercles
autour de leurs yeux, avec un pinceau
de cheveux qu'elles trempent dans de
la poudre d'antimoine. Outre des joyaux
qu'elles portent sur la cheville du pied,
elles portent aussi des sonnettes, qui,
à ce qu'elles croient, font un bon
effet, mais que je ne trouve pas à mon
goût.

Il faut observer que les balladières
ne sont pas toutes du même rang ou de
la même condition. On m'a dit que
c'étoit seulement celles du plus haut
rang, qui sont consacrées aux plaisirs
des Bramines, la première classe, dans
cette contrée superstitieuse, qui soit à

portée de leur fournir une quantité de diamants, & les balladières de ce rang ne courent pas le pays : mais si les danseuses ordinaires ne sont pas toujours parées de diamants, elles ont d'autres pierres précieuses & d'autres ornemens, qui attirent également l'attention : dans tout autre point, leur habillement est pareil à celui des balladières du premier rang.

En dansant, elles ne sautent, ni ne se croisent comme nos Actrices Européennes ; elles ne lèvent jamais le pied fort haut. Il faut avouer que leurs danses ne seroient pas souffertes, dans une assemblée de dames Européennes. Elles expriment, par les gestes, tous les ravissemens & les extravagances de l'amour ; elles peignent ces momens, où n'étant plus épiés par des yeux surveillans, les amans heureux cèdent au desir ardent de la nature.

Les gestes ne forment pas seuls ce spectacle, les danseuses accompagnent

leurs attitudes voluptueuses, de chansons lascives, jusqu'à ce que succombant au pouvoir de l'imagination, & à la force des parfums, leurs voix s'éteignent, & elles deviennent immobiles ; telle est la conclusion de cet opéra, ou pantomime. Le bal dura jusqu'au matin. On offrit de temps en temps, pendant la nuit, des rafraîchissemens à la compagnie. Il n'y eut que les plus proches parens de l'épouse qui l'accompagnèrent chez son époux. Les dames Indiennes furent de même reconduites par leurs maris ou leurs parens. Quant aux balladières, des Européens les escortèrent chez elles.

Modérés dans tous les autres points, les Indous aiment à l'excès. J'étois en peine de savoir quel étoit le sujet ordinaire de la conversation de cette Nation ; car les habitans y sont très-sociaux : ils s'assemblent souvent à leur porte, pour fumer pendant toute la journée. On m'a dit qu'ils parloient de

leurs femmes , de leur âge , de leurs qualités , de leur nombre & de leurs projets d'en avoir de nouvelles , &c. &c. Les Nations barbares de l'Amérique parlent de la chasse & de la guerre ; en Angleterre , on parle politique ; en Ecoſſe , de la religion ; en France , du grand Monarque (1) ; dans l'Indoſtan , les habitans ne parlent que d'amour & de mariages. Cela me rappelle quelques analogies , qui m'ont frappé , entre la preſqu'isle de l'Italie & celle de l'Indoſtan ; je les expoſerai ſans les examiner. Les Indous furent autrefois un peuple célèbre & puiffant , & leurs connoiſſances , leur religion & leurs loix , ſe répandirent dans pluſieurs pays de l'Asie. De même les connoiſſances , la religion , les loix de l'Empire Romain , éclai-

(1) C'eſt un trait de ſatyre que n'eût pas haſardé l'Auteur , ſ'il eût long-temps vécu à Paris , & ſur-tout avec les hommes qui y penſent. *Note de l'Edit.*

rèrent les Nations de l'Europe ; mais par la suite l'Empire Romain fut détruit & divisé en plusieurs états indépendans , par les irruptions des Barbares. L'Empire de l'Indostan essuya un pareil sort, car il fut conquis & démembré par les Tartares Mogols. Les Etats de l'Italie ne sont à présent que des Souverainetés nominales , car elles dépendent de l'Empereur , de la France & de l'Espagne. De même , les Princes de l'Indostan ont long-temps été sous la protection d'une des Puissances de l'Europe. — Les Italiens d'aujourd'hui , s'occupent fort peu de la guerre ; ils sont efféminés , indolents , & ne trouvent de charmes que dans l'amour & dans la musique. Tel est exactement le caractère des Indous de ce siècle. On pourroit tracer d'autres rapports entre ces deux Nations ; en fait de ressemblance, il faut se défier de l'imagination. Ainsi je ne m'étendrai pas plus loin sur ce sujet.

J'ai mis plusieurs fois les habitans de ce pays, à même de parler librement des Européens, & de leur tyrannie : mais ils étoient toujours réservés devant moi. Ils se plaignent souvent de l'insolence des soldats. Ils disent que la caste des guerriers Européens doit être composée de méchants hommes. J'entendis un jour une conversation entre un Maure qui tenoit une boutique à Bombay, & un de nos caporaux. Le caporal demandoit le prix d'un morceau de fromage ; le Maure le fit une roupie, ou cinquante sous la livre ; après avoir dit une quantité d'injures mêlées de menaces, le caporal jura qu'il en pouvoit acheter de meilleur en Europe, à quatre sols la livre. » Eh bien, dit le vendeur de fromage : je crois qu'il y a » bien peu de personnes ici qui vous empêcheront d'aller l'y acheter ». Ce fut la plus grande preuve que me donnèrent les Indous de leur dégoût pour les Européens. — Un autre jour je fus présent à

460 VOYAGES EN EUROPE,
une conversation entre un Maure & un
de nos soldats, sur la religion. Après
une longue dissertation, au milieu de
laquelle le Chrétien se mit en colère,
& maudit Mahomet & tous ses secta-
teurs, le Disciple du Grand-Prophète
répondit d'un air tranquille : » Monsieur,
» pourquoi les Chrétiens maudissent-ils
» Mahomet ? Nous autres Mahométans
» ne maudissons jamais Jesus-Christ «.
Le soldat irrité au-delà de toute mesure
de cette comparaison, auroit certaine-
ment battu le Maure, si sa colère ne s'étoit
pas dissipée dans un torrent d'impréca-
tions (1).

(1) Quoique cette manie ne soit certainement pas excusable, elle prévient souvent de plus grands maux. Un particulier du Nord de l'Angleterre, qui avoit le caractère irascible, possédoit une mine de charbon, souvent il maudissoit ses charbonniers, ce qui le soulageoit & apaisoit sa fureur. Mais comme il bégayoit beaucoup, il n'avoit pas toujours le pouvoir de prononcer des malédictions, alors il étoit accoutumé de les battre. C'est pourquoi, lorsque les pauvres charbonniers voyoient sa colère prête

Il y a à Bombay , où l'on trouve tant de différentes Nations , une espèce de langue qui est composée des mots les plus usités de la langue de chaque Nation , & de signes naturels. On soutient la conversation par des gestes & des contorsions ; ce qui offre à l'étranger un spectacle plaisant. Les Indous parlent d'un ton de voix très-haut , ce qui me parut désagréable , jusqu'à ce que l'habitude qui nous fait prêter à tout , me le rendît familier ; cependant leurs voix ne sont pas rudes , mais au contraire naturellement douces & mélodieuses. Les hommes se rasent la tête , mais toutes les femmes portent leurs cheveux très-longs. Les Juifs & les Parsis portent de longues barbes ; mais les Indous , dont la religion ordonne la propreté ,

à éclater , & lui incapable de parler , ils lui disoient souvent :
 » O , si votre honneur pouvoit prononcer un ou deux jure-
 » mens « ! *Note de l'Aut.*

se rasent les cheveux, dont ils laissent cependant une touffe sur la couronne de la tête, la barbe, les aisselles, &c. Les Potiers gagnent beaucoup dans ce pays-ci, car les Gentous ne se servent jamais deux fois du même pot ou de la même assiette, ce qu'ils regarderoient comme une souillure; mais quant aux assiettes, ils en forment avec de larges feuilles épaisses de banane, & ils ne se servent point de cuillers; ils ont des cuillers à pot, faites de noix de cacao, avec lesquelles ils servent leur riz, qui est ordinairement mêlé avec du guy, espèce de beurre à demi-battu, qu'ils conservent frais pendant des années entières, dans des bouteilles de cuir, sans y mettre de sel & des épices, ce qui forme une nourriture agréable & nourrissante. Ils ne mangent pas cela avec des couteaux, ni avec des fourchettes, mais avec les doigts. La nourriture des carnivores Européens les choque: car, excepté les Guerriers, les Indous ne mangent point

de viande. Il est de certaines classes parmi eux auxquelles on permet de manger du poisson. En parlant des Anglois, ils disent en secouant la tête :
 » Ah, les Anglois mangent tout, com-
 » battent tout «.

J'avoue que la coutume qu'ont les Européens & les Maures, de manger des serpens & des grenouilles, me répugna beaucoup. Les grenouilles de ce pays-ci sont aussi grosses que des poulets. Elles font les soirs par leurs croassemens ; un très-grand bruit dans les étangs & dans les champs, ce qui remplace la mélodie des oiseaux en Europe. Ceux qui en mangent m'ont dit que c'étoit une nourriture très-délicate. Je les en crois sur leur parole. Le feu Général Wedderburne les aimoit tant qu'il avoit un pêcheur de grenouilles, comme on tient en Europe des pourvoyeurs de volailles.

Il y a une espèce de serpens, qu'on peut apprivoiser ; ils s'accoutument à vivre dans les maisons, & sont certainement

464 VOYAGES EN EUROPE,
sensibles aux charmes de la musique. Car ,
au son d'un violon , ils lèvent la tête , &
font des mouvemens qui sont en rapport
avec la musique. Lorsqu'on leur touche
le dos , ils paroissent sentir les caresses ,
ils le témoignent par des mouvemens
plus vifs , & par un éclat qui brille dans
leurs yeux.

Je n'ai pas encore , ni par la lecture ,
ni par la conversation , pu avoir des
détails satisfaisants sur l'origine des idées
de souillure , & des antipathies singu-
lières , qui causent de si grands tourmens
aux Indous. Il y a eu plusieurs Ecrivains
qui les ont attribuées aux ruses des Prê-
tres & des premiers politiques. Le char-
latanisme des Prêtres & de la politique
n'inspire pas aux hommes de nouveaux
desirs ni de nouvelles aversions. Il peut
sanctifier les préjugés déjà reçus , & les
corroborer ; il peut les perfectionner , les
augmenter & s'en servir comme d'un ins-
trument pour ses desseins. Mais je crois ,
que rarement les Prêtres & les Législa-
teurs

teurs les créent. Que l'édifice soit l'effet de l'art, le fondement est dans la nature. C'est peut-être une précaution sage de la politique, de punir les crimes antinaturels ; & en effet on les punit ; mais la punition de ces crimes est-elle établie par les vues d'une politique sûre ? C'est une aversion naturelle qui porte d'abord les hommes à les punir ; de même qu'un enfant est porté par une antipathie naturelle, à tuer les reptiles odieux qui se présentent à sa vue dans les bois & dans les champs. — Les Européens sont sujets à plusieurs antipathies, dont il est impossible d'attribuer la source à la superstition & à la politique ; de même les Asiatiques ont les leurs, avec cette différence, qu'elles sont tout-à-la-fois plus violentes & en plus grand nombre. Il paroît que leurs nerfs sont plus sensibles, ils sont frappés avec plus de force de chaque objet.

Les Gentous ont une manière de boire qui est singulière. Par un motif de

dévotion ils ne touchent point avec les lèvres le vase qui contient la liqueur, & ils se la versent dans la bouche, en le soutenant à un pied de distance. En le touchant, ils craindroient être souillés par de l'eau stagnante. Ils boivent volontiers de l'eau coulant par une pompe, par un ruisseau, mais jamais celle d'un étang.

Les Indous conservent la coutume Asiatique, selon la Bible, de se servir de bœufs pour battre leur bled. On fixe dans la terre, un bâton, au bout duquel est un pivot qui sert d'axe à une roue, ou plutôt à une forme de bois, qui est tournée par les bœufs, & qui circonscrit leurs pas dans l'aire; le grain est délivré de son écorce & de la paille, par les mouvemens répétés de leurs pieds. Deux bœufs peuvent battre deux ou trois cents boisseaux de riz par jour. Les Européens ont essayé plusieurs fois d'inventer une machine simple pour battre le blé, opération la plus pénible

& la plus coûteuse de l'agriculture. Nos laboureurs ne pourroient-ils pas imiter les Asiatiques, & se servir de leur méthode de battre le grain avec le secours des bœufs. On construit l'aire en étendant sur un terrain uni, une pâte composée d'eau, de terre, & de fumier de vache. Les femmes sont chargées de cette opération.

Il n'est rien de plus précieux aux yeux des Gentous, que le fumier de vache. On ne fait peut-être pas en Europe, que ce fumier est un remède infailible contre toute espèce d'animaux nuisibles. C'est pour cela qu'on s'en sert dans la construction des aires. C'est encore pour la même raison, qu'on s'en sert comme de plâtre, délayé dans de l'eau & mêlé avec un peu de terre, pour en revêtir les maisons. On en met d'abord une couche sur les murailles, & lorsqu'elle est sèche, on en applique une seconde, pour remplir toutes les crevasses qu'une excessive sé-

468 VOYAGES EN EUROPE,
chereffe pourroit avoir occasionnées.
Lorsque cette pâte est bien unie & bien
solide , on blanchit les murailles avec
une très-belle chaux faite d'écailles
d'huîtres, & elles sont couvertes à l'ex-
térieur comme à l'intérieur, des figures
de différens animaux, principalement
d'éléphants. Mais je n'ai pas encore fait
connoître toute l'utilité du fumier de
vache (1). C'est une chose non-seule-
ment nécessaire dans l'agriculture &
dans l'architecture, mais dans leurs céré-
monies religieuses. Les Indous frottent

(1) Il y a quelque temps , un Prince Parfis & un Bra-
mine vinrent en Angleterre ; M. Burke, guidé par sa géné-
rosité ordinaire & son goût pour le bien public, recom-
manda à la Compagnie des Indes Orientales, de leur pro-
curer un beau logement dans la Paroisse de Saint-James.
Mais si cet Orateur s'étoit rappelé la vénération que
les Indiens ont pour le fumier de vache , il n'auroit trouvé
aucun endroit de la Paroisse de Saint - James convenable
pour la demeure de ces Etrangers : il les auroit logés dans
West-Smith-Field, (partie de Londres qui est presque
campagne). *Note de l'Aut.*

avec du fumier de vache, les endroits de leurs maisons qui ont été touchés par des chrétiens. Comme nos soldats logèrent, pendant la guerre avec les Marattes, dans les Pagodes de l'Isle de Salfette, elles furent regardées comme avilies, & on les abandonna entièrement jusqu'à ce qu'elles eussent été purifiées par du fumier de vache. Il est humiliant pour un Sectateur du Christianisme, d'être regardé par l'ancienne & nombreuse secte des Indous, comme un animal beaucoup plus dégoûtant & plus odieux que les excréments d'un buffle ou d'un bœuf.

Il est certain que les Gentous sont de grands Idolâtres (1). Je ne connois point la doctrine de leurs Prêtres; ils adorent des figures d'hommes avec des

(1) C'est un point qui est contesté. Il est difficile de prononcer. Il y a des Voyageurs & des Ecrivains qui nient cette idolâtrie. *Note de l'Edit.*

470 VOYAGES EN EUROPE,
têtes d'éléphants, & plusieurs autres Idoles. Les figures humaines auxquelles les Indiens rendent un culte, ont plusieurs mains, & un corps énorme. Ils adorent aussi différentes espèces d'animaux (1); j'ai vu dans leurs temples, des bœufs en vie. J'ai cru qu'ils attendoient le moment d'être sacrifiés à leur Dieu ou Dieux; mais on me fit bientôt entendre qu'ils étoient eux-mêmes des Dieux.

On fait que les Parsis qui habitent ce pays, adorent le feu, mais non d'une manière absurde ni idolâtre; car plusieurs Parsis dignes de foi m'ont assuré, qu'ils adorent le feu seulement, comme un emblème de la Divinité, & comme son principal agent dans le système de l'Univers. — Ils n'éteignent jamais leur

(1) On peut en voir la description dans l'Ouvrage de M. Sonnerat, sur les Indes & la Chine, *Note de l'Editeur.*

feu. Ils restent pendant des heures entières près de leurs lampes, adressant leurs prières à Dieu les mains jointes, & portant les yeux vers le ciel avec de grandes marques de dévotion. Ils prient tout le jour, & mêlent leurs prières dans les affaires & la conversation ordinaire.

Ils ont une vénération superstitieuse pour les coqs & les chiens. Ils élèvent une grande quantité de ces derniers dans leurs maisons, & les nourrissent en leur donnant deux fois par jour du riz & du gui. Ils sont très-charitables envers les chiens, même envers ceux qui ne leur appartiennent pas. En quelque endroit qu'ils en voyent, ils les appellent pour leur donner à manger. Lorsque vous passez dans quelque village Parfis avec un chien, vous entendez crier : *Jo ! jo !* successivement par plusieurs personnes ; tout le monde s'empresse d'être le premier à amuser votre chien. Ces animaux sont aussi sacrés dans

472 VOYAGES EN EUROPE,
tous les pays sous la domination des
Turcs (1). Il y a quelques années, la
plus grande partie des chiens de l'Isle
de Bombay, devinrent enragés ; lorsque

(1) En 1743, les chiens se multiplièrent en si grand nombre à Constantinople, qu'ils devinrent insupportables aux habitans ; ils furent obligés de les nourrir, de crainte qu'enragés par la faim, ils n'attaquassent leurs bestiaux & leurs enfans même, fait dont il y a des exemples. Cette affaire devint si sérieuse, qu'elle fut portée au Divan. Il fut dans le plus grand embarras, car il ne savoit pas quel remède apporter aux plaintes des habitans de Constantinople, sans violer la doctrine de leur religion, qui défend expressément à ses Sectateurs d'ôter la vie à un chien. Le Divan fut tiré de son incertitude par une finesse du grand Visir. Ce Ministre remarqua, que quoique le Saint Prophète eût défendu aux Musulmans de tuer un chien, cependant il ne leur avoit point défendu de les transporter d'un endroit à un autre. Après avoir reçu l'approbation du Divan, il envoya donc tous les chiens de la capitale des Turcs dans une Isle déserte de l'Archipel. On chargea plusieurs vaisseaux de ces passagers, qui furent débarqués avec le plus grand soin, & moururent bientôt de faim. L'équipage d'un vaisseau Anglois, qui deux jours après passa près de cette Isle, fut frappé d'horreur en entendant leurs hurlemens, dont il fut la cause en arrivant à Constantinople. *Note de l'Auteur.*

cette nouvelle parvint au Gouvernement, il ordonna de tuer tous les chiens sans exception. Conſternés en apprenant cet ordre, les Parſis ſ'aſſemblèrent & firent une ligue pour défendre leur vie, aux dépens de la leur. On crut donc qu'il étoit prudent de ne point inſiſter ſur l'exécution de l'arrêt paſſé contre ces animaux fidèles & affectionnés.

Qu'il eſt difficile de diſtinguer les ſentimens de la nature, des préjugés de l'éducation ! La plupart des Nations connues ont bien ſoin d'enterrer leurs morts, & regardent comme une eſpèce de malheur, lorſque les amis qu'ils ont dans des pays éloignés, ne ſont pas honorés de funérailles décentes. Cette même circonſtance qui, ſelon Homère, augmentoit encore le malheur des héros qui périrent dans le ſiège de Troye, dont les membres diſperſés furent dévorés par des chiens & des vautours aſſamés ; cette circonſtance, diſ-je, ſi horrible aux yeux des Grecs, eût paru aux

474 VOYAGES EN EUROPE,
Parfis un sujet de consolation. Car ils abandonnent leurs cadavres aux oiseaux de proie, le regardant comme dernier service que l'amitié puisse rendre aux morts. Ils élèvent à cet effet des bâtimens de dix pieds de haut ; au-dessus de ces murailles , ils construisent une grille de fer sur laquelle ils placent les morts. Ces bâtimens ressemblent beaucoup aux fours , excepté qu'ils n'ont pas de toit. Les corneilles , les milans & les vautours , ont bientôt dévoré la chair ; & lorsque les os ont été exposés au soleil pendant quelque années , ils tombent par degré en poudre dans le fond du bâtiment , & font ainsi place aux autres cadavres.

Je préfère à cette coutume des Parfis , celle que les Gentous suivent pour les funérailles de leurs morts. Ils brûlent leurs corps avec du bois de sandal , & d'autres aromates. Je connois un très-digne homme , nommé le Capitaine West , qui est si enchanté de cette manière , qu'il

a ordonné qu'après sa mort son corps soit brûlé avec du bois de sandal , selon la coutume des Indous. — Les pauvres Faquirs , dont vous avez si souvent entendu parler , enterrent leurs morts dans les mêmes endroits qu'ils habitent , qui sont , ou des chaumières ou des cavernes.

Ces martyrs volontaires passent souvent plusieurs jours & plusieurs nuits couverts de poussière , sous des bananiers. Là , ils confessent leurs fautes & les expient par le repentir : ils ont pour toute nourriture une bouteille d'eau , & un peu de *gram* ou de bled sec , qui ressemble aux pois , mais le goût en est plus doux. Cet ordre de mendiants procure souvent des provisions à nos *Patty Maures* (1) , lorsqu'ils voyagent ; s'ils ne recevoient pas de secours , ils courroient risque de mourir de faim , car les Indous les fuient

(1) Courriers.

476 VOYAGES EN EUROPE,
comme s'ils étoient quelques animaux
nuisibles.

On fait généralement que la coutume d'inoculer la petite vérole est suivie dans tous les pays de l'Asie ; mais il est un moyen pratiqué dans l'Indostan, qui n'est pas connu en Europe, dont l'effet certain est d'empêcher que les enfans ne conservent des traces de la petite vérole. Ce préservatif est composé de certaines herbes Indiennes, & d'une espèce d'huile, qu'on applique sur la figure, aussi-tôt que les boutons commencent à noircir. Je suis surpris qu'aucun Chirurgien de la Compagnie ne se soit jamais informé de la composition de cette recette ; car je suppose qu'il l'eût bientôt découverte ; le fait est, que les Indous savent comment prévenir les ravages de la petite vérole sur la peau.

A présent que je suis entré dans le sujet de la Chirurgie de l'Indostan, je ferai connoître une autre opération Chirurgicale, dont je puis affirmer les

heureux effets. Lorsqu'une personne se meurtrit , soit par une chute , par un coup ou d'une autre manière , ceux qui se rencontrent près d'elle lui ôtent bien vite la plus grande partie de son habillement , & lui frottent doucement avec la main la partie blessée , & après cette première friction , elles lui frottent avec plus de force tout le corps. Ce sont les femmes qui rendent ordinairement ce service : dans le fait, elles sont les Chirurgiens & les Médecins de ce pays ; & elles dirigent leurs malades avec toute l'adresse du membre le plus expérimenté d'une faculté Européenne.

Avant que les Indous sortent de leurs lits , ils allongent leurs corps , & font plusieurs mouvemens rapides avec les bras & les jambes. Ensuite ils vont à la porte de leurs maisons , où ils s'asseoient en cercle , pour se nettoyer les dents. Ils se remplissent plusieurs fois la bouche d'eau , ensuite ils renversent la tête en arrière , & font un bruit sem-

478 VOYAGES EN EUROPE,
blable à celui des grenouilles. Ceux qui
suivent la religion des Gentous font
plusieurs autres ablutions secrètes.

Quoique les Indous soient un des
peuples les plus doux de l'Univers,
cependant ils disputent quelquefois. Je
vais vous rendre compte d'une de leurs
querelles. Les tempêtes font souvent
connoître la nature du sol qu'elles rava-
gent. — Les parties irritées commen-
cent d'abord par se reprocher chacune
leurs injustices , & citent plusieurs
maximes de morale & de religion , qui
ont été violées par ces injustices. Ils dé-
taillent les actes de violence & de fraude ,
que leurs antagonistes ont commis con-
tre les autres & contre eux-mêmes. Ils
décrient leurs familles réciproques, en
se disant : » Votre sœur alla un jour
» chercher de l'eau au puits , & elle se
» laissa embrasser par un soldat Chrétien ;
» vous avez , par avarice , violé les loix
» de notre divine religion , en vous ser-
» vant du même pot de terre pendant

„ une semaine entière. Et un jour vous
 „ étiez tellement ivre de brabtrée-toddy,
 „ que non-seulement vous touchâtes le
 „ vase avec les lèvres, mais vous le ferrâtes
 „ entre les dents. — A la mort de votre
 „ père, votre mère ne se rasa pas la tête,
 „ mais elle se laissa enlever par un
 „ Cipaie ». Ils disputent ainsi pen-
 dant quelques heures ; mais ensuite la
 querelle devient plus sérieuse, & les ter-
 mes déshonorants de Caffre & d'Halla-
 chore sont prodigués avec la plus grande
 fureur. Pour le dernier degré d'insulte,
 ils ôtent leurs souliers, crachent de-
 dans, & se les jettent à la figure l'un
 de l'autre (1). Ensuite ils s'arrachent les
 cheveux, se battent, non pas avec le

(1) Il faut observer que lorsque les Gentous entrent dans
 leurs temples, ou dans l'appartement d'un homme de
 qualité, ils ôtent leurs souliers & les laissent à la porte.
 Paroître en présence de quelqu'un sans souliers, est la plus
 grande marque de respect. Les jeter à la figure de son
 voisin, est la plus grande marque de mépris. *Note de
 l'Auteur.*

poing, mais avec la paume de la main, comme font les femmes & les enfans. Lorsqu'ils sont fatigués de cet exercice, ils se quittent, & chacun proteste qu'il auroit donné à son ennemi de plus grandes marques de sa colère, s'il ne se croyoit pas autant fouillé en le touchant, qu'il le feroit en approchant un porc ou un Chrétien.

J'ai vu une très-grande preuve de l'influence qu'a la nourriture sur la constitution animale, dans les combats des chiens de ce pays. Ceux qui sont nourris par les habitans avec du riz & du guy, ne sont pas plus en état de combattre avec ceux nourris par les Anglois, quoique de la même espèce, qu'un d'eux ne le feroit avec un lion. Nos soldats prennent un grand plaisir à faire combattre leurs chiens avec ceux des Indous, ce qui est un amusement bien cruel.

Ceux qui connoissent la résolution avec laquelle les femmes des Indous périssent
sur

sur le bûcher de leurs maris, ne seront point surpris si je leur dis, qu'il y a à présent à Bombay, une femme née à Mangalore, qui s'habilla en homme, & s'enrôla dans une troupe de Cipayes; elle espéroit retrouver son amant, qui s'étoit engagé à notre service dans la dernière guerre. Après avoir combattu dans un ou deux engagements, dans lesquels elle déploya un courage mâle, elle le trouva, se fit connoître à lui, & devint sa femme. Les femmes des Heymals, sont chargées de l'emploi de porteurs, comme leurs maris, & la crainte du fouet les retient dans cette occupation, ainsi que les hommes; la constance & l'héroïsme de cette femme, lui procurèrent la place de surveillante des femmes des Coulies : je l'ai vue, le rattan en main, remplir l'office d'un sergent.

Il y a des exemples de mariages contractés entre des Européens & des filles de Maures & de Parfis, du consentement de leurs parens. Mais je n'ai

jamais entendu dire qu'un Européen eût épousé la fille d'un Gentou. Je crois que les femmes sacrifieroient souvent les préjugés de leur religion à l'amour qui l'emporte sur tout , si elles n'étoient pas arrêtées par l'autorité de leurs parens. Un jour que le Lieutenant L. — Th. se promenoit dans les fauxbourgs de Bombay , il apperçut une femme de la plus grande beauté , à la fenêtre d'une maison , dont une des murailles touchoit au jardin dans lequel cette fenêtre donnoit. Il s'arrêta pour l'admirer ; mais cette Dame s'en apperçut , & se retira aussi-tôt dans sa chambre. M. — L. — Th. resta au même endroit , espérant que l'objet de son admiration reparoitroit à la fenêtre ; son espoir ne fut pas trompé ; car soit par curiosité ou par l'envie d'être admirée , ou soit que la passion qui enflammoit le Lieutenant , commençât à poindre en elle , elle se remit à la fenêtre , mais sans promener indifféremment ses regards , comme elle

l'avoit d'abord fait. — L'amoureux la salua respectueusement, & s'efforça de lui faire connoître, par des gestes, les émotions tendres qu'elle lui avoit inspirées. Que la nature est éloquente, lors même qu'elle n'est point aidée de la parole ! Cette jeune personne parut comprendre son intention ; car, après lui avoir lancé un coup-d'œil, qui n'exprimoit ni l'aversion ni le mépris, elle secoua la tête gracieusement, & se retira. Le Lieutenant, qui ne pouvoit penser qu'à cet évènement, retourna au même endroit le lendemain, à la même heure. Après avoir attendu quelque temps, la demoiselle regarda par la fenêtre, & la même conversation muette, qui s'étoit passée la veille, recommença ; mais elle dura plus long-temps.

Quoique la Compagnie des Indes Orientales donne de bien plus grands appointemens aux Officiers qui entendent la langue des habitans, M. — L. — Th. qui se soucie fort peu de l'argent, ne

s'étoit jamais occupé de l'apprendre ; mais son nouvel amour lui rendant cette langue nécessaire, on le vit, avec étonnement, devenir très-studieux, & ne point quitter le *Diçtionnaire Persan de Richardson*. Il fut bientôt assez habile pour pouvoir exprimer sa passion à l'objet de son amour. Dès-lors, il commença à lui rendre des visites plus régulières, & ils fixèrent l'heure de leur entrevue à la nuit, dont l'obscurité est favorable aux amants, & à la délicatesse de leur passion. M. — L. — Th. & son aimable Gentou brûloient de la même flamme, qui fut suivie d'un heureux succès ; car la Demoiselle s'étant parée de ses plus beaux habits, & ornée de tous ses bijoux, elle suivit à l'heure de minuit les pas de son amant, & dit ainsi un éternel adieu à sa maison paternelle, à ses parens & à sa religion. Le père de cette jeune personne se plaignit amèrement au Gouverneur de Bombay, de la conduite de M. — L. — Th. qui, selon lui,

avoit avili sa fille au-dessous du rang d'hallachore , & couvert sa famille d'une tache ineffaçable. En un mot, il demanda que pour faire quelque réparation à la dignité de sa maison , on renvoyât le Lieutenant L. — Th. du service de la Compagnie.

Le Gouverneur répondit, qu'è si M. — L. — Th. s'étoit servi de la fourberie ou de la violence , pour enlever sa fille, la Compagnie lui ôteroit non - seulement sa commission ; mais que les loix de la Grande - Bretagne lui auroient infligé quelque punition sévère ; mais qu'il paroïsoit que l'enlèvement s'étoit fait avec le consentement de la Demoiselle , & qu'ainsi il n'avoit aucun droit , non plus que le Gouvernement Anglois , de blâmer la conduite du Lieutenant. Madame L. — Th. a perdu pour toujours l'amitié de sa famille ; mais cette circonstance la rend encore plus chère à un mari affectionné & généreux.

En regardant à la date de ma Lettre ;

486 VOYAGES EN EUROPE, &c.

je vois qu'elle a rempli mes momens de loisir pendant cinq jours. — Je pourrois encore vous donner plusieurs petits détails ; mais le Patty Maure part demain pour Calcurta.

Je suis , &c. &c. &c. &c.

Fin du premier Volume.





